DES BORDS

DE LA SAONE

A LA BAIE

DE SAN SALVADOR,

OU PROMENADE SENTIMENTALE

EN FRANCE ET AU BRÉSIL,

PAR A. DUGRIVEL.

Hoc est
Vivere bis, vita posse priore frui.
MARTIAL.

PARIS
LACOUR, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DES BOUCHERIES-S.-G., 38.

1843

[illegible]

DES BORDS

DE LA SAONE

A LA BAIE

DE SAN SALVADOR.

idées veulent se répandre au dehors ? Je sais, puisque j'en fais actuellement usage, que s'il veut en recevoir du soulagement, il peut tailler une plume et la tremper dans l'encre ; alors ses idées descendent, se placent au bout de ce bec de plume, se couchent sur le papier, sa tête se débrouille et devient légère. Ce n'est pas le remède que je demande, comme on le voit, puisqu'il est tout trouvé, mais la cause que je voudrais que l'on m'expliquât. J'attends avec confiance la solution de cette question ; Harvey, médecin anglais, a bien découvert la circulation du sang, et tous les jours ne découvre-t-on pas des choses nouvelles ; mais, en attendant, poursuivons.

II.

Suite du même Sujet.

Quand l'esprit souffle, disait-on autrefois, il faut lui obéir ; quand la tête travaille et la main veut écrire, il faut les laisser faire, il en arrivera ce qui pourra ; on se contentera pour le moment, et c'est toujours un instant de passé. Il y en a tant dans la vie qui pèsent et dont on a hâte de se décharger. Je parle au papier, comme cet autre qui, ne pouvant plus garder un secret s'en va faire un trou dans la terre et l'y dépose à voix basse ; il en

sortit des roseaux qui divulguèrent ce secret. C'était au temps où les roseaux parlaient. Ce n'est pas un secret que je veux enfouir ici, mais plutôt mes sottises; et en cela, je suis le précepte d'Héraclite, qui dit que peut-être vaut-il mieux ne point cacher son ignorance, mais la mettre en évidence pour la faire guérir.

Si, par hasard, ce papier venait à se perdre, ou si quelque bourrasque de vent le faisait voler, qu'on le laisse aller, n'étant écrit que pour l'acquit de ma conscience et le soulagement de ma tête, ceci ne valant pas la peine d'attirer l'attention du monde, occupé d'affaires bien plus importantes; car il faut arrondir une fortune, voler aux plaisirs, s'arranger, se caser, penser à s'établir, à élever une famille, laisser du bien à des enfants; et ce n'est pas une petite affaire qui se fasse seule, sans soucis, sans peines, travaux, tracasseries. Mettez les envieux, les jaloux, les méchants qui vous épient, vous attendent au passage pour vous tendre des piéges, et vous verrez que c'est une affaire.

Préface.

Je rassemblerai, dans cet ouvrage, tout ce qui me repassera dans l'esprit; ce sera, à proprement parler, un magasin de vieilles ferrailles, où tout sera jeté pêle-mêle, comme le sont les hommes d'aujourd'hui, enfants de la révolution, propagateurs et admirateurs de l'industrie qu'emporte la vapeur avec une rapidité telle que les chutes sont à craindre. Chacun voit qu'il faut vivre pour soi seul, dans ce siècle d'égoïsme. Que de gens aussi

insouciants qu'Ésaü céderaient aujourd'hui leur droit d'aînesse pour un plat de lentilles. Le bon vieux temps est passé ; l'esprit veut régner à son tour ; le mérite prend les premières places ; il n'y a plus d'autre roture que celle de l'ignorance. Il est à craindre que l'on ne pousse cela jusqu'à l'abus, comme toute chose ; l'homme ne saurait durer dans un juste milieu, l'ἄριστον μετρον des anciens ; il n'y a que le sage qui soit capable de cet effort, et combien voit-on de sages ? L'antiquité en a fourni sept : il y en a sans doute beaucoup à présent, puisqu'on n'en sait pas le nombre, quoiqu'il soit assez rare de voir des gens s'appliquer à le devenir. On ne devrait, ce semble, pas avoir besoin du savoir pour être sage. On ne voit cependant la sagesse que chez les plus savants, le reste des hommes ne se conduisant que par la routine. Et le moyen aussi de travailler à son amélioration, en voyant la civilisation moderne s'emparer de l'homme au berceau, maîtriser son pauvre petit être et le lancer au milieu de toutes les émotions qui l'agitent si fort, qu'il ne sait ce qu'il doit croire. Les passions le tiraillent tantôt

dans un sens, tantôt dans un autre ; il marche toute sa vie à tâton comme un aveugle, arrive au terme, qu'il n'a pas encore pu saisir le bonheur après lequel il soupirait. Et voyant que tout n'est qu'illusions, il peut s'écrier sur le chevet de douleurs : O vanité des vanités ! tout n'est que vanité.

On ne se désabuse jamais que par sa propre expérience, encore est-elle perdue, car, lorsqu'elle arrive, le temps de la mettre en pratique manque. Si les ridicules des uns pouvaient corriger ceux des autres, ce serait à merveille ; chacun voit celui de son voisin, et sait le mieux du monde le tourner en risée, mais n'aperçoit pas les siens : de là le mal. Le tourbillon entraîne ; on est étourdi du bruit que l'on entend autour de soi ; peu de personnes ont le temps et la volonté d'ouïr certaines choses utiles. Quant aux médisances, on trouve assez de moments pour les écouter et les répandre.

Délivrer les hommes du plus grand mal qui les tourmente, c'est-à-dire de l'erreur, de l'illusion et de la vanité de jugement, serait leur rendre un service important. Je ne sais

qui se chargera de cette tâche, ce n'est pas mon fait et passe outre ; car leur tenir un certain langage, c'est les irriter, au lieu de leur être utile, se faire des ennemis, et passer pour extravagant. Personne ne connaît le bien qu'il perd, qu'après l'avoir perdu.

IV.

Encore de la Préface.

La vie est courte, elle échappe comme l'ombre, car le temps vole sans qu'on puisse le retenir ; on court, on est si pressé de faire fortune qu'on ne se donne pas le temps de vivre, on s'agite, se tourmente dans le petit cercle où l'on a été jeté; le torrent entraîne, on se heurte, on se choque, on se place, déplace, remplace, et dans ce conflit des atômes, plus d'un y laisse pied ou aile, ou y succombe.

L'existence ressemble à un songe. En re-

tracer l'image, c'est n'en conserver que l'apparence. Chacun cherche à briller sur ce vaste théâtre du monde, et comme la presse est grande, il n'est donné à personne d'y pouvoir figurer longtemps aux premiers rangs.

Les hommes veulent être amusés ; ils aiment l'instruction sans doute, mais seulement quand elle marche à la suite des plaisirs. Les longs discours font peur : saisir chaque chose au passage est ce qui est en notre pouvoir de faire ; y mettre, pour qu'elle se maintienne dans le souvenir, un certain agrément qui intéresse, est le point, et c'est presque toujours ce qui échappe.

Notre espèce est une espèce querelleuse, aimant à chercher noise et ne pouvant vivre en paix et en repos avec ses voisins. Comment sans cela, Napoléon, qui de simple officier, devenu empereur des Français, maître d'une grande partie de l'Europe, ne serait-il pas demeuré à jouir tranquillement des grandeurs et à couler des jours tissus d'or et de soie, au milieu des prodiges de la civilisation moderne. Ceci rappelle naturellement la

conversation qu'eurent Cinéas et Pyrrhus, quand ce donneur de batailles se disposait à faire la guerre aux Romains.

Il semble qu'il y ait un esprit malin attaché aux hommes pour les détourner des projets qu'ils forment, comme pour leur montrer qu'ils ne sont rien et dépendent de tous les événements qui surviennent, passent et se remplacent indépendamment de leur volonté. La Providence qui dirige tout, ne les appelle pas du tout à ses délibérations. J'avais dessein au nom de Napoléon, tant ce nom est magique et me rappelle des souvenirs d'enfance, d'entrer dans des digressions. J'en ai été détourné, et l'on verra par la suite si l'on a jugé à propos d'y revenir. Le souvenir du passé plaît; c'est ce qui me fait actuellement employer le présent à coucher par écrit mes rêveries du moment:

Variam semper dant otia mentem.

Peut-ête trouverai-je plus tard de l'agrément à lire mon griffonnage d'aujourd'hui. C'est avec cela bien employer mes instants, à ma manière de voir, et si l'usage que j'en fais ici

me procure du délassement dans quelques années, j'aurai réussi à faire servir le présent aux plaisirs futurs. Il est si rare de trouver le bonheur et de pouvoir se le procurer à si peu de frais que je me reprocherais de ne pas le saisir quand il vient pour ainsi dire s'offrir de lui-même. Bien employer le présent à se préparer un agréable avenir est une double jouissance, et le temps ne pèse pas, il passe trop vite.

V.

Toujours de la Préface.

Un travail à peine terminé ; vouloir en recommencer un autre est une sottise : les terres les plus grasses ont besoin de se reposer, à plus forte raison les mauvaises. Si je pouvais communiquer aux autres quelques unes de ces impressions délicieuses que je reçois des grands maîtres, à la bonne heure ! mais ce que j'entasse ici n'est rien autre que ronces, épines, broussailles plus sauvages que celles qui couvrirent la surface de la terre

après le déluge ; la colombe n'y saurait trouver le rameau d'olivier.

Quand on s'est mis en route dans l'intention d'aller à la découverte de quelque chose, on doit, sans perdre courage, marcher, toujours marcher : à mesure que l'on avance, on aperçoit des coteaux verdoyants, des prairies émaillées de fleurs autour desquelles bourdonne l'intelligente abeille, et où elle cherche de quoi composer son miel. On voit les oiseaux, les insectes se réjouir à travers les fleurs, les feuillages, ce qui plaît et repose agréablement, après avoir traversé les landes, les déserts.

Allez chercher ailleurs la source qui ravive la nature ; imitez la prévoyante fourmi, faites provision de ce qui peut vous être utile. Je l'ai déjà dit : ici on ne verra que chardons, broussailles ; le bucheron le plus habile ne saurait y trouver matière à faire le plus mince fagot.

L'esprit humain est si variable ; il y a tant de choses à en dire, parce qu'on est constamment à changer malgré soi et à son insu, que la constance, si elle existait, serait un

phénomène. On a cependant voulu en faire une vertu; on a bien fait : elle est si difficile, pour ne pas dire impossible, qu'il y aurait effectivement un grand mérite à être constant.

Nous ne sommes plus aujourd'hui ce que nous étions hier, et demain nous serons encore différents, ainsi de suite. Sans cesse ballotés, notre âme ni notre corps ne peuvent trouver un point fixe et un lieu pour s'asseoir et se reposer. Le temps nous presse, les passions nous agitent, les regards du monde nous émeuvent, nous font faire cent sottises, tout en voulant bien faire.

Les volontés sont toujours opposées l'une à l'autre : il suffit que quelqu'un desire une chose, pour qu'un autre veuille le contraire; aussi rien ne marche d'accord. Si le même intérêt du moment a réuni plusieurs personnes pour le même objet, un intérêt opposé ne tardera point à venir renverser le premier : ainsi tout se forme, se soutient, disparaît, reparaît sous mille autres formes. Les merveilles de l'industrie vous mettent on ne peut mieux en usage la matière, la pétrissent

à nous éblouir, et montrent en même temps combien nous sommes inconstants, et combien elle doit varier pour suivre nos goûts du moment, tant il y a d'incertitudes en tout; bien souvent ce sont les choses qui nous tiennent, et non nous elles, et nous ne possédons que pour perdre.

Je n'ose point *parler à toi*, public ! Enfant gâté de la civilisation, tu es trop délicat, difficile, rien ne te plaît. Je n'ai pas ce qu'il faut pour attirer ton attention distraite par tant d'objets divers, intéressants ; ce que je pourrais te montrer ne ferait qu'exciter ton mépris : je te respecte trop, et je crains de m'exposer ainsi devant toi sans un habit à la mode, un chapeau du meilleur chapelier, un pantalon du dernier goût et le reste avenant. Je n'aime pas tenir de longues conversations à tout le monde ; après les choses d'usage et les lieux communs battus, je veux m'entretenir avec moi-même. Si je trouve peu de profit avec la plupart des gens qui se rencontrent, j'éprouve un certain charme à m'entretenir avec mon *moi*. De cette façon, ma manière de voir trouve peu de contradic-

tion. Ce n'est pas que je la craigne la contradiction ; je l'aime au contraire, parce que c'est de là souvent que sort la vérité ; je me contredis assez moi-même ; je pense rarement une heure ce que je pense une autre. Je parle au papier qui souffre tout, reçoit tout et garde tout, comme cet autre :

Ille velut fides arcana sodalibus olim
Credebat libris, neque si male cesserat, usquam
Decurrens alis, neque si bene : quo fit est omnis
Votiva pateat veluti descripta tabella
Vita senis (1).

Il est des gens qui épient leurs sensations pour augmenter leurs jouissances : le petit nombre épie les mouvements de l'âme, c'est là le point que poursuit le sage, en abandonnant les sens à la foule. Elle s'y précipite avec tant d'ardeur, les écoute si attentivement ; tout en cela seconde si merveilleusement les hommes qu'ils s'oublient dans les plaisirs,

(1) Qui confiait tous ses secrets à son papier comme à un ami fidèle ; qu'il arrivât bien ou mal, jamais il ne chercha d'autres confidents ; aussi le voit-on tout entier dans ses ouvrages, comme dans un tableau qu'il aurait voulu consacrer aux dieux. (HORACE, Sat. I. L. 2, v. 30.)

s'affaissent dans les jouissances, y restent tellement enfoncés que leur être ne peut y suffire et succombe souvent, mais c'est au milieu des plaisirs, et on regarde cette mort comme belle. Regulus ne retournait pas avec plus de joie à Carthage, où il savait très bien y mourir dans les supplices les plus affreux. La vertu l'y conduisait et lui donnait la force de tout braver, tant elle a d'empire sur les hommes et sait leur faire affronter la mort même.

VI.

Souvenirs.

Deux lustres il y a, que, me disposant à partir pour mon grand voyage du Nouveau-Monde : un jour du mois de décembre, au milieu des pluies sans fin qui m'impatientaient à la campagne où j'avais déjà prolongé un séjour de plusieurs mois, à cause d'une affaire de famille qui m'éloignait de Paris, ville que j'ai toujours affectionnée et que je brûle encore d'impatience de revoir ; il n'y a rien de tel que la privation pour donner

du prix aux choses. Revenons, un dimanche matin donc, du mois de décembre, le fils du fermier de la propriété où j'étais, fit atteler deux bœufs, car il n'y avait pas de chevaux en état de se tirer de certains bas fonds qu'il fallait traverser pour aller à la ville voisine sur le bord de la Saône, et placer sur une voiture à deux roues, mes paquets de linge prêts depuis longtemps, mais que les pluies. retenaient au manoir, et monta me réveiller de bon matin.

A peu près du même âge, quoiqu'il soit mon aîné, mais nous avons couru, l'un et l'autre sur des échasses qu'il confectionnait avec un art merveilleux, pendant le temps des vacances; nous mangeâmes familièrement ensemble et à la lumière, car les jours dans ce maudit mois n'arrivent jamais, une soupe au fromage de Gruyère, mêts favori du pays, et endommageâmes très fort une volaille rôtie de la veille en vidant une bouteille de ce vin fin des côteaux de Bourgogne dont mon excellent oncle était friand; c'était, dans ses repas, la seule chose à laquelle il s'attachait, qu'au bon vin.

Un valet de la ferme gardait les bœufs sous le portail, en nous attendant. Nous sortîmes : lui, affublé de sa blouse bleue et armé d'un long aiguillon, moi, avec une grosse redingote à la propriétaire et un parapluie.

La vieille domestique de la maison arrive à la porte pour nous voir partir. Le fermier m'engagea à monter sur la voiture, parce que dans l'obscurité, disait-il, je ne manquerais pas de me mouiller les pieds et de salir mes bottes. Il n'aurait pas voulu que je parusse en ville avec des bottes crottées.

Me voilà donc à grimper sur mes paquets ; il stimule ses bœufs qui partent gaillards, et lui venait à côté, ses sabots offrant une garantie suffisante contre la boue du village ; mais quand il sentit le chemin devenir mauvais, il monta près de moi et nous voilà à jaser.

Il n'en revenait pas et ne pouvait concevoir qu'un homme jeune, sain, dispos, sachant pour se distraire, lire *dans les gros livres,* comme il le disait, et ayant de la fortune selon lui, en suffisante quantité pour

être heureux dans son pays, pût quitter non seulement ses propriétés, mais sa patrie, et surtout aller au bout du monde.

Le jeune fermier n'était pas si bête dans sa manière de voir : que sert en effet de se tourmenter, se rendre la vie dure, pénible et de se créer des embarras quand on peut les éviter. L'exemple du pigeon voyageur eût pu également me déterminer à rester au logis : c'était ce qu'il eût desiré que je fisse, et cherchait adroitement à me détourner d'un voyage aussi long et aussi périlleux selon lui ; n'ayant jamais vu que la Seille, rivière du village, et la Saône, la mer l'épouvantait singulièrement ; c'est assez l'habitude de s'effrayer de ce que l'on ne connaît pas.

Il y a souvent plus de saine philosophie dans la tête d'un cultivateur que dans celle d'un jeune homme fréquentant les cours de Cousin, Villemain, Andrieux, pour se délasser de ceux de Delvincourt, Blondeau, etc. La jeunesse est l'âge des illusions, des espérances sans bornes, le temps désabuse sur bien des points, mais il faut qu'il arrive ce

temps. Les hommes ont tous plus ou moins un bandeau, non pas sur les yeux, mais sur l'esprit, qui les empêche de bien voir les choses et de bien distinguer les objets, ce qui leur fait porter un jugement faux sur ce qu'ils font. Je ne sais si c'est aveuglément ou non, mais je persistai dans mon projet arrêté depuis longtemps et je suis loin de m'en repentir.

J'ai cela de bon d'être arrivé, jusqu'à ce point, sans avoir eu à me reprocher mes desseins exécutés ; c'est que mes déterminations du moment sont toujours filles des circonstances, et ce que j'ai fait, est, je crois, ce qu'il y avait de mieux à faire, ayant soin de réfléchir avant l'action, et non après, ce dernier parti laissant toujours des regrets et c'est ce que je cherche à éviter. Ce voyage donc entrait dans mes vues, et la longueur du chemin était un déterminant, loin d'être un obstacle.

VII.

Tournus.

Ces deux bœufs attelés, d'un pas sûr, mais pesant,
Nous conduisaient ainsi, tous les deux devisant.

Le jour venait de paraître, nous avions gagné les sables et par conséquent une bonne route. Je sautai à bas de la voiture et pris le devant, en disant à mon compagnon qu'il me retrouverait, à son arrivée, près du pont.

Je ne tardai guère à découvrir la ville, le

soleil menaçait même de se laisser voir ce jour là. La Saône avait quitté son lit et inondait les prairies, ce qui formait un beau coup d'œil, et j'aimais à voir là une image en petit de la mer que j'avais dessein de franchir.

En traversant la jetée et promenant mes regards, afin de bien voir la mer que j'avais dans la tête, j'aperçus un bateau dans un lieu où j'avais vu, quelques jours auparavant, le bétail au pâturage; c'était le bateau à vapeur qui, de Châlons-sur-Saône descendant à Lyon, ayant été poussé par le courant, avait quitté le lit et s'était arrêté sur la prairie sans pouvoir bouger.

Ceci attira mon attention et je me dis à moi-même :

« Si le bâtiment sur lequel je vais m'embarquer, restait ainsi perché au milieu de l'Océan ? »

Cette idée ne me souriait pas : je tirai un sou de ma poche, le jetai sur le balcon du préposé à la recette de ce pont, et me voilà en ville.

J'avais du temps à moi et ne savais qu'en faire, ne connaissant personne dans le pays,

ou peu s'en faut, quoique ce soit presque le mien, mais mon éducation m'a toujours tenu éloigné des lieux de ma naissance. Naître est une affaire, s'instruire en est une autre, car il faut que notre enfance et notre jeunesse soient tourmentées par des maîtres de toutes sortes, et des sciences de plus d'un genre.

Il fallait, de toute nécessité, attendre le fermier, ne sachant même pas où était la maison de roulage, qui devait se charger de faire acheminer mes paquets sur Paris.

Il faut que le soleil mûrisse les fruits pour leur donner ce goût qui les fait rechercher. Nos idées sont longtemps informes dans notre tête avant de pouvoir prendre un corps, une consistance. Je me promenais sur le quai en jetant, de temps à autre, les yeux sur ce bateau à vapeur qui était venu échouer en face de la ville un peu au-dessus du pont.

La Saône, quoique gonflée, était bien toujours la tranquille *arar, incredibili lenitate, ita ut oculis in utram partem fluat, judicari non possit,* comme du temps de César, seulement ayant hâte de courir dans le Rhône elle se trouvait à l'étroit sous les arches du pont,

mais ne s'en plaignait pas, n'entrait pas en furie contre cette barrière. Elle s'en allait, selon son naturel paisible, déverser le surplus de ses eaux sur les plaines voisines.

Il semble que je m'amuse plus sur le quai de Tournus, à présent que j'en suis à deux mille lieues, que lorsque j'y étais dans le fait. La réalité, la triste réalité pèse souvent : l'imagination vagabonde de l'homme aime à lui retracer l'image du passé ; avec elle il charme le présent par le souvenir d'un temps qui n'est plus, c'est un plaisir qu'il peut se procurer à bon marché ; c'est peut-être le seul qu'il ne faille pas acheter par de grosses sommes d'argent.

C'est l'amour des plaisirs qui rend les hommes si avides de richesses, et les fait courir en tout sens pour s'en procurer. Je ne suis que digressions et voltige d'objets en objets, sans rime ni raison, comme le roitelet de buisson en buisson, sans aucun but.

VIII.

La Maison de Roulage.

J'avais un but cependant à attendre sur le quai. Je ne tardai guère à voir mes *blondins* traverser le pont et rouler leur voiture sur les cailloux arrondis dont la ville est pavée.

Ayant rejoint le fermier, il me conduisit tout droit à la maison de roulage qui avait une entrée sur le quai, à une certaine distance du pont.

« Avez-vous, me dit-il en m'abordant, re-

marqué un bateau à vapeur au milieu des prés ? »

« — Oui, lui dis-je, le pilote n'aura plus reconnu le vrai lit de la rivière au milieu de cette grande nappe d'eau, ce qui ne manquera pas de faire déborder les rivières des environs, et les canards vont accourir de tous côtés : notre voisin fera bien d'apprêter sa canardière pour leur faire la chasse. »

« — Mais ce bateau qui est là-bas couché? reprit-il, croyant que je cherchais à détourner la conversation ! »

Je voyais son œil rayonner et ses lèvres sourire malignement, pensant sans doute que l'échouement de ce bateau à vapeur venait fort à propos appuyer les raisons qu'il m'avait alléguées en route pour chercher à me détourner d'un voyage sur mer.

Ne t'attends qu'à toi seul ; c'est un commun proverbe.

J'aurais certainement bien pu me contenter d'envoyer mes paquets, ils n'e[illegible]eraient ni plus ni moins arrivés à leur [illegible]nation[illegible] ce n'est point pour me tenir da[illegible]

que j'avais quitté les foyers domestiques, mais j'étais bien aise de me démoisir un peu, après ces longs jours de pluie, et de me distraire d'affaires de famille dont j'avais la tête cassée depuis long-temps.



IX.

Le Magasin.

—◆❋◆—

L'adresse n'était point sur ces paquets; après les avoir fait mettre dans le magasin, à travers lequel se promenait un petit homme, gros, gras, à taille ramassée, ses deux mains reposant l'une dans l'autre sur son derrière.

Je lui demandai du papier pour faire des adresses, il s'empressa de me conduire à son bureau, il m'approche une chaise et je m'assieds.

Sa femme que je n'avais pas vue d'abord,

sort aussitôt, au mot d'adresse, d'un coin du magasin, et s'avance en enfilant une aiguille pour coudre ces adresses sur chaque paquet.

X.

La Curiosité.

Bien des moralistes ont peint et très bien peint la curiosité : l'attitude de mon petit homme, qui était resté debout derrière moi, eût pu en donner une idée exacte et parlante.

Je n'eus pas plutôt écrit une adresse sur un petit carré de papier, qu'il me la prit des mains, la lut et la passa à sa femme qui se mit de suite à l'ouvrage.

Mes trois adresses terminées (car il y avait

trois paquets), je me levai en le remerciant, et j'allais m'avancer près de sa femme pour la remercier également; mais il se trouva sur mon passage.

« Voilà, me dit-il, des paquets qui s'en » vont à un nom fort connu dans le pays : le » grand-père était un homme bien estima- » ble, il en reste encore un rejeton qui m'a » l'air de vouloir laisser éteindre la famille ; » il y a, attendez : »

« Te rappelles-tu, s'adressant à sa femme, » combien il y a d'années qu'est mort le » grand-père de ce jeune homme, notre voi- » sin, M. Alfred ? »

« — Non, dit-elle. »

« Il peut y avoir, reprit-il, une quinzaine » d'années. »

Sa femme qui venait de terminer de coudre la dernière adresse, s'en allait ; je m'empressai de lui adresser mes remercîments ; je saluai mon homme et le laissai stupéfait.

Il avait son dimanche à perdre ainsi que moi, et ne cherchait que l'occasion d'en dépenser une partie en conversation : mais il venait d'entamer avec moi un sujet que je ne

voulais pas poursuivre avec lui, et ne répondis rien à sa sortie.

J'étais, d'un côté, bien aise de la bonne opinion qu'il avait gardée de la famille de son jeune voisin et de la crainte où il était de la voir s'éteindre; mais de l'autre, je ne l'étais guère du peu d'espoir qu'il concevait de la revoir nombreuse et considérée comme par le passé. Ne pouvant durer dans cette position, je sortis au plus vite.

XI.

Histoire du petit Homme.

Les empires ont bien leur temps de prospérité et de décadence ; tout va, tout vient, tout change ; rien d'étonnant qu'une famille de simple particulier ait ses vicissitudes comme le reste.

Je n'eus pas plus tôt franchi la porte du magasin que je me sentis plus à l'aise ; l'apostrophe du petit homme avait mis tous mes esprits en mouvement.

Il ne se doutait pas que ces paquets étaient

adressés à moi-même ; ne m'ayant jamais vu, il ne pouvait le soupçonner et deviner qu'étant à Tournus, je pusse m'adresser des paquets à Paris ; ses combinaisons n'allaient pas jusque là.

Le fermier m'attendait sur le quai : je lui dis de s'en retourner et que je ne tarderais guère à le suivre. L'apostrophe du petit homme me trottait dans la tête, j'avais oublié le bateau à vapeur. Nous changeons avec tant de facilité que nous sommes constamment loin de chez nous. Un objet physique, un mot, un rien nous fait sortir hors des gonds.

Je ne sais comment il avait su que j'étais là sur le quai ; mais il est de fait que je m'y trouvais avec des idées bien différentes de celles que j'avais avant d'entrer dans le magasin de roulage, lorsque le voisin du petit homme, qui était derrière moi et venait à ma rencontre, m'accosta. Il arrivait fort à propos pour satisfaire la curiosité où j'étais de savoir ce que c'était que son gros voisin.

Mon petit cousin me mena d'abord (chacun a sa marotte et son idée dominante du mo-

ment, les plaisirs passent avant tout), dans une salle que l'on apprêtait pour un bal qui devait se donner le soir. Il voulait me retenir et m'y conduire pour voir les jolies femmes de la ville ; c'était plutôt, j'imagine, le beau sexe qui l'attirait au bal que l'amour de la danse. Ce n'est pas qu'il pensât, non plus que moi, qu'il y eût du mal à danser. David dansait bien devant l'arche du Seigneur.

« Quel est donc, lui dis-je, le gros petit homme qui tient la maison de roulage ici près.

— C'est, me répondit-il, un chaudronnier marchand de fers qui occupe cette grande maison près de la nôtre. Il a un magasin dans la grande rue, et un autre sur le quai. Il a gagné de l'argent ; sa bourse s'est arrondie ainsi que sa petite personne. Plus il voit qu'il occupe d'espace (il a cela de commun avec les conquérants), plus l'estime qu'il a pour lui-même va en augmentant, et se croit presque un homme d'importance depuis qu'il est à la tête de la maison de roulage. »

Ensuite nous entrâmes dans un café ; la maîtresse de la maison, très jolie femme,

nous fit servir un fort bon déjeûner ; c'était un bel échantillon des femmes du pays, et bien faite pour me donner une bonne opinion des beautés des rives de la Saône, si je n'avais déjà su qu'en général elles sont très bien.

Il se mit à faire un petit rayon de soleil ; je voulus en profiter pour m'en retourner. En me reconduisant, mon cousin m'apprit qu'il allait passer son quartier d'hiver à Paris, et me dit qu'il eût bien desiré pouvoir faire le voyage avec moi. Nous jetâmes un coup d'œil sur le bateau à vapeur et nous nous séparâmes.

J'étais content d'être seul, mon imagination put alors prendre un libre essor. J'aurais dans le moment donné, de bon cœur, la moitié qui devait me revenir dans la récolte future du plus grand champ de blé de la ferme, pour me procurer les moyens de pouvoir ramener, mon petit homme, à une opinion plus favorable sur le compte de mon cousin ; je ne sais quel grand intérêt j'y prenais et si je sentais que cela dût me toucher, mais telle était la disposition de mon âme dans ce moment

là. Et qu'est-ce qui arrive à temps et à souhait dans ce monde ?

L'homme est si vain, si faible, qu'il se regarde comme malheureux quand il croit perdre quelque chose de l'estime de ses semblables. Tout le monde sait cela, mais il est donné à un bien petit nombre d'avoir le courage d'être vertueux, car la vertu ne s'acquiert que par les plus grands sacrifices, et chacun veut ses aises.

XII.

Adieux à la Campagne.

J'ai toujours pensé qu'un jeune homme qui a reçu dans son pays toute l'éducation qu'il a été à même de se procurer et qui a eu le bonheur de suivre les cours d'Andrieux, Villemain, et d'autres grands maîtres, faisait bien d'aller en pays étrangers s'il voulait étudier les hommes en général.

Les mœurs, les usages des autres nations différant de ce que l'on a vu dans son pays, frappent davantage et on est plus à même de

faire des observations sur l'humanité, qui est presque partout la même quoiqu'elle diffère par l'épiderme.

Je suis même porté à croire que l'homme du Nouveau-Monde, dans ce pays où on le voit à nu et où toutes les passions sont pour ainsi dire exposées au grand jour, car elles sont loin d'y être aussi cachées et dissimulées que dans la vieille Europe, est une étude excellente à faire, on y suit mieux le fil qui fait mouvoir la machine. On peut différer de cette manière de voir sans que cela me choque; je dis en ceci ma façon de penser, comme en toute chose, libre à chacun d'en prendre ce qui lui plaît et de rejeter ce qui ne convient pas.

Débarrassé d'affaires, impatient de retourner à Paris où d'autres occupations m'appelaient et voulant me disposer à exécuter mon projet, j'allai, malgré la neige qui tombait, le 1er janvier, dans le voisinage faire mes adieux à mes connaissances. J'y fus retenu par le mauvais temps et plus encore par les instances d'un ami de mon oncle; j'avais hérité de cette amitié : c'est un précieux héri-

tage que celui-là. Bien aise de me faire emporter une bonne idée de ses connaissances et de lui-même, car l'on s'estime souvent par ceux que l'on fréquente, il me conduisit dans une maison où il y avait une charmante jeune personne, pleine d'esprit, de lecture et passant pour un prodige. D'autres demoiselles vinrent à la soirée, on se mit à jouer des petits jeux.

Monsieur le maire de l'endroit, qui était en même temps notaire et qui brillait dans ces petites réunions au moins autant que dans son étude et à l'hôtel-de-ville, y apporta sa gaîté avec une panse passablement arrondie, ce qui me fit songer à mon petit homme. Cette soirée improvisée fut beaucoup plus gaie que si elle eût été amenée de longue main : rien ne nuit à la joie comme de s'y préparer d'avance.

Qu'est-ce qui est plus, que ce que j'écris ici, propre à montrer la mobilité humaine et la mienne en particulier? Quel est l'homme qui, lorsqu'il prend la plume, sait ce qu'il va dire et tout ce que sa tête en fermentation pourra enfanter pendant que cette plume se

promène sur le papier? S'il y en a qui le sachent, je les tiens pour savants ; moi qui ne suis qu'un ignorant, je ne puis rien soupçonner de pareil et ne m'en soucie guère. Une idée en amène une autre, elles se succèdent tour à tour, flottent sur l'eau, se poussent et se remplacent comme les flots de la mer; si elles arrivent à bon port, c'est merveille. Les hommes ne sont-ils pas ainsi à la merci de tous les vents?

XIII.

La Saone.

Dès la pointe du jour du 6 janvier, jour des Rois, je sautai dans le bateau qui conduit les voyageurs de l'entreprise des Messageries Royales de Lyon jusqu'à Châlons, et que j'avais atteint à son passage à Tournus. La Saône avait trouvé moyen de déverser le surplus de ses eaux dans le Rhône, et était insensiblement rentrée dans son lit naturel ; les chevaux (à présent c'est la vapeur qui fait mouvoir tout cela, mais je parle de ce qui se

pratiquait encore en 1829), traînaient rapidement ce bateau à Châlons, et trop rapidement même selon l'état où était en ce moment-là, mon âme : j'étais assis seul dans un coin ; heureusement que je ne connaissais aucun des voyageurs qui s'y trouvaient.

Je n'en faisais que plus librement mes réflexions sur ces beaux et riches pays des rives de la Saône que j'allais quitter pour longtemps, pour toujours peut-être ! L'espérance, notre compagne fidèle, venait heureusement à mon aide en me berçant d'illusions riantes. Je ne sais comment il se fit que je songeai encore à mon petit homme, et je pensai que, sans doute à mon retour, il aurait des motifs de changer d'opinion sur le compte de mon petit cousin, c'est, du moins, ce que je souhaitais qu'il fît : il ne se rappelait certainement plus ce qui lui était échappé de dire à un inconnu, il n'y avait que moi qui pût m'en souvenir ; son apostrophe n'était qu'une manière d'entrer en matière et d'engager la conversation, il n'avait pas calculé l'impression qu'il pourrait produire sur un étranger.

Je me rappelais toute cette partie de la Bresse à laquelle je tenais par tant de motifs. Ses aimables et paisibles habitants me revenaient tour à tour en la mémoire, et je ne pouvais sentir que je m'en éloignais, sans éprouver des regrets. Mais qu'est-ce qui est sans mélange dans ce monde ?

XIV.

Châlons-sur-Saône.

Je n'étais pas au quart de mes réflexions que j'entendis du bruit. Je montai sur le pont comme les autres, pour savoir ce que c'était, et je vis que tout cela provenait des gens qui s'empressaient d'amarrer notre bateau sur le quai de Châlons-sur-Saône.

Je descendis à terre et me rendis dans l'hôtel d'Europe, j'y étais un peu connu. Je demandai à être seul, et me mis en présence du déjeûner que l'on m'avait servi. Je ne sais si

ce sont les réflexions du bateau ou autre chose, mais en mangeant, les larmes seraient plutôt arrivées que l'appétit. La maîtresse de la maison qui avait vu les plats retourner à la cuisine sans être endommagés, pensa que j'étais incommodé et vint s'informer de ce que je pouvais avoir.

« Je vous remercie beaucoup, madame, lui dis-je, de votre aimable attention, mais je n'ai rien qu'un manque d'appétit; ce qui, du reste, ne doit pas étonner, ayant déjeûné au logis avant de le quitter. »

Rien n'échappe aux femmes, leur tact est sûr; ayant desiré être seul, ne mangeant pas, elle augurait très bien que quelque chose m'occupait. Me voyant en deuil, elle ne voulut pas me questionner sur la perte que j'avais faite; mais elle était en train de jaser et moi pas du tout.

Un garçon vint l'appeler et je profitai de cela pour aller attendre l'heure du départ de la voiture, dans un café qui se trouvait en face de l'hôtel, de l'autre côté de la place. Deux hommes y discutaient politique, avec une telle chaleur que je pensai qu'il y avait du

nouveau. A mon arrivée ils baissèrent la voix et continuèrent leur discussion.

Je me fis apporter les journaux, je n'y vis rien d'extraordinaire. Un homme à cheveux blancs déjà, quoiqu'il eût une figure jeune encore, était attentivement collé et immobile sur un journal; l'attention soutenue avec laquelle je le voyais attaché à ce journal me fit desirer de l'avoir.

Je fus obligé de lever séance sans pouvoir le parcourir : si ce journal eût été abandonné comme les autres, je n'y eusse sans doute pas fait attention ; mais ce que nous n'avons pas, nous le voulons, ainsi nous sommes faits.

J'avais encore une demi-heure à passer à Châlons, je rentrai à l'hôtel payer ce que j'y devais ; j'aurais volontiers dépensé, en ce moment-là, une partie de ma demi-heure à causer avec la maîtresse de l'hôtel, j'étais plus disposé qu'à mon arrivée, mais elle, non ; tel est le monde.

Si j'avais été riche, je me serais sans doute, déterminé à prendre une chaise de poste, pour partir de suite et voyager seul, selon l'état de mon âme ; mais quand on est gueux,

il faut savoir se soumettre à l'heure qui convient à tout le monde, et que les parties intéressées ont, selon les bénéfices qu'elles en retirent, fixée pour la commodité du plus grand nombre. Dieu permet toujours que l'on ait le sentiment de sa position, et donne en même temps la résignation nécessaire pour s'y soumettre : ayant fait mes adieux à la maîtresse de l'hôtel, elle me souhaita un bon voyage.

Je retournai encore au café qui se trouvait sur mon passage pour aller aux Messageries Royales, comptant que mon homme aurait enfin terminé son journal; mais il était aussi attentivement occupé à le lire que la première fois : ni ses voisins qui discutaient toujours aussi, ni ceux qui entraient et sortaient, n'étaient en état de lui faire perdre un mot de ce papier qu'il dévorait des yeux. La presse politique absorbe tout de notre temps, elle règne en souveraine absolue; il n'y a plus un coin du globe qui ne reconnaisse son empire, et l'on pourrait dire :

Cedant arma à la lettre moulée,
La puissance du jour la mieux fondée.

On apprêtait plusieurs voitures dans la cour des messageries; je demandai quelle était celle qui, allant à Paris, passait par Dijon; je m'étais décidé pour Dijon parce que la diligence qui devait y passer partait plutôt que celle qui prenait par Autun; ayant aperçu mon porte-manteau au milieu du bagage des autres voyageurs, je jetai un coup-d'œil sur l'horloge de l'établissement et sortis pour faire un tour sur le quai.

Midi sonna bientôt et la cloche des messageries appela les voyageurs. Nous montâmes en voiture; le cocher qui, vraisemblablement, avait bien déjeuné, mieux que moi sans doute, mit ses chevaux au grand galop: plus la voiture roulait rapidement sur le pavé, plus il faisait claquer son fouet et en allongeait alternativement un coup à chacun d'eux.

Les voitures d'autres entreprises allaient partir aussi, il voulait gagner le devant et y mettait tout son amour-propre, ne songeant pas du tout que s'il eût rencontré le moindre obstacle il eût pu nous verser et nous casser le cou à tous. Son honneur n'était

point attaché à nous remettre sains et saufs, mais à nous conduire vite, il s'en acquittait à merveille. J'étais dans le coupé et voyais parfaitement tout le zèle qu'il y mettait.

XV.

La Neige.

Si je possédais un peu de

> « Cet art ingénieux
> » De peindre la parole et de parler aux yeux, »

j'en ferais un fréquent usage, car je ne trouve rien de mieux et de plus agréable que de savoir exprimer ses pensées et se bien faire entendre.

Nous n'étions pas à un quart-d'heure de la ville qu'il se mit à tomber de la neige en très grande abondance. On eût dit un essaim

d'abeilles en furie, tant elle tourbillonnait en flocons. Je n'ai jamais traversé la ville d'Autun sans que les antiquités qui s'y voient encore ne m'aient rappelé les Romains, leur splendeur, leur décadence et César qui avait pris cette ville en affection, et toute sa fortune, je veux dire de César.

Dijon fait souvenir des ducs de Bourgogne qui ont eu aussi leur éclat. Si l'on se rappelle, en traversant cette belle province, des Bossuet, des Sévigné, on n'oublie pas non plus ses riches côteaux qui produisent ces vins délicieux, dont la réputation s'étend sur tout le globe. C'est du moins ce que n'oublièrent pas quelques uns de nos compagnons de voyage, qui descendirent de voiture et se mirent à courir dans la neige pour acheter en passant quelques bouteilles de vin du clos Vougeot; en le prenant, dans le clos même, ils emportèrent la certitude de boire du vin produit de ce fameux clos. Ils revinrent bientôt ayant les mains, les bras embarrassés de bouteilles cachetées. Ils étaient tout mouillés, mais plus contents que s'il leur fût survenu un grand bonheur.

Nous arrivâmes à Dijon avec la neige, en sortîmes avec la neige, et toujours de la neige. Elle semblait tomber à propos pour m'en rassasier, devant être si longtemps sans en revoir, peut-être aussi que je n'en reverrai jamais plus. On avait doublé le nombre des chevaux, mais la voiture n'en allait guère plus vite.

Une nuit que nous devions parcourir une partie difficile de la route, le conducteur avait pris je ne sais combien de chevaux, avec trois postillons, l'un d'eux, à pied, marchait en avant, une lanterne à la main, nous ne pouvions aller qu'au pas.

Malgré toutes ces précautions, dans un lieu où il n'y avait pas de buissons, on ne reconnaissait plus de route, les fossés avaient été comblés par la neige que poussait en sifflant un fort grand vent du nord. Les voyageurs sommeillaient, il était une heure du matin, la diligence glisse dans un fossé et reste heureusement suspendue sur le précipice, parce que les chevaux s'arrêtèrent de suite, étant très fatigués; le conducteur eut la présence d'esprit de se suspendre à l'im-

périale de la voiture pour faire contrepoids; les postillons volèrent aussitôt à son aide, on poussa un cri qui réveilla les plus endormis.

Une dame, qui se trouvait dans le coupé, s'était accrochée à moi, et nous serions tombés ensemble sur un Monsieur qui était avec nous. Le conducteur criait aux voyageurs de ne point se jeter précipitamment hors de la voiture, parce que le mouvement la ferait verser.

—« Poussez-vous tous à gauche ! disait-il, et n'ayez pas peur ! elle va se relever. »

On ne l'écouta pas, tout le monde descendit, jusqu'à la belle dame qui n'aurait point voulu verser seule.

Les chevaux étaient épuisés, les voyageurs grelottaient et la diligence était toujours là, sur le point de verser. La dame du coupé avait beau frapper la neige du pied, elle n'en retirait que des frissons redoublés, pendant que nous autres hommes, nous nous cramponnions à la diligence pour la conjurer de ne point nous abandonner, nous laisser au beau milieu de la neige.

A force de gratter la neige, on finit par trouver la terre et enfin une pierre. Un postillon la plaça avec tant d'art, le conducteur ordonna une manœuvre si habile, les chevaux l'exécutèrent si à propos, de concert avec nous tous, qui étions toujours demeurés pendus à la diligence, qu'à la fin elle sortit du fossé, et nous triomphâmes.

Je ne sais si une armée qui vient de gagner une bataille est plus satisfaite que nous l'étions tous dans ce moment là, à la vue du danger auquel nous venions d'échapper.

Après une bataille, on a des parents, des amis à pleurer, nous autres, nous n'avions qu'à rire, c'est ce que nous fîmes en vrais bons Français qui rient encore, comme on sait, un pied dans le fossé et l'autre en l'air.

Je remarquai alors quelques Anglais et Allemands qui furent, ainsi que nous, contents de voir la voiture au milieu de la route, ou du moins ce que nous supposions être le milieu, mais ils ne riaient point, ils se contentaient d'agiter les jambes et les bras de toute leur force. Ils cherchaient par là à rattraper la

chaleur que leur enlevait la neige et la bise, mais ils ne la retrouvaient pas.

Impatients de rentrer dans la voiture, ils s'y précipitèrent aussitôt qu'ils purent. Pendant que nous jouissions de notre victoire et que nous reprenions nos places et cherchions à nous réchauffer en nous rapprochant les uns des autres, le postillon chargé de la lanterne, voyant que sa bougie tirait à sa fin, voulut en mettre une autre. Il appelle un de ses camarades qui l'enveloppe de son manteau.

Il se disposait avec ces précautions à faire cet échange indispensable, lorsque

« Du bout de l'horizon accourt avec furie
» Le plus terrible des enfants
» Que le nord eût porté jusque là dans ses flancs. »

qui malicieusement vint à lui souffler sa chandelle. Il n'y a pas de joie pure en ce monde; la nôtre fut terriblement troublée, nous sortions d'un danger pour tomber dans un autre, car comment bouger de là au milieu de l'obscurité la plus profonde où nous étions; entourés de précipices, nous croyions être condamnés à attendre le jour, ainsi

exposés à l'insulte du froid et de la neige.

Pendant que les postillons tempêtaient contre le mauvais temps, le conducteur avait grimpé sur son impériale : un instant après, nous l'entendîmes appeler un postillon, en lui disant d'apporter sa lanterne.

« La voilà, monsieur, dit le postillon. »

Le conducteur ouvre la portière de la rotonde, y entre et la referme sur lui. Nous crûmes qu'il se regardait comme vaincu, se résignait à son sort et cherchait à s'abriter contre le vent ; nous commencions déjà à désespérer, lorsque tout à coup il appela de nouveau le postillon et lui remit sa lanterne avec une bougie allumée. Ce rayon de lumière nous redonna la vie, et nous regardâmes ce coup de maître comme un bon augure et reprîmes courage : bientôt après, la voiture se mit en mouvement et poursuivit son chemin.

XVI.

Paris.

—◆◆—

Liberté ! divine liberté ! C'est toi qui fais vibrer les plus belles âmes, qui enfantes les prodiges les plus extraordinaires. On ne veut vivre que pour toi et on meurt à ta recherche ; on préfère cette mort à la captivité la plus douce.

Ne dirait-on pas une fourmilière en furie que ce Paris ? On y est néanmoins plus libre que partout ailleurs ; chacun court, va, vient, passe, repasse, comme s'il n'y avait pas des

milliers de gens, des voitures, des encombrements qui semblent devoir former un obstacle sans cesse renaissant. Mais je ne sais, on paraît tellement s'entendre dans ce Paris, que rien ne gêne, n'embarrasse. Un homme n'est jamais content que lorsqu'il a beaucoup de monde à l'entour de lui. L'eau va, dit-on, toujours à la rivière, et les hommes vont aussi partout où il y a des hommes : on ne recherche que les foules.

Tout le monde, dans cette grande ville, y trouve place, *chevance* et bon temps. Voyez-y cette multitude s'agiter : à certaines heures, on court les affaires, à d'autres, les plaisirs ; les divertissements y bourdonnent constamment. Le temps y est tellement bien distribué, qu'on peut dire que c'est là surtout qu'on en connaît le prix. Il n'y a pas un instant où l'on n'y trouve un agrément : à chaque pas, dans les rues, l'un de nos cinq sens y est attaqué et y éprouve une jouissance.

Ville unique dans le monde, où tout est proportionné pour toutes les tailles, toutes les bourses. Tous les hommes, depuis le chif-

fonnier jusqu'aux princes les plus opulents, y trouvent le bien-être, les plaisirs et les jouissances qu'il est donné à l'homme de pouvoir se procurer ; tout y est mis à la portée de chacun.

Les génies de tout genre y brillent du plus vif éclat et trouvent de quoi s'exercer et se mettre en évidence; les arts, les sciences, l'industrie, y sont en voie de progrès et poursuivent la perfection; tout y est fait pour enchanter, éblouir.

Les hommes n'ont pas tous, ni toujours la force de résister aux séductions qu'on y rencontre à chaque pas. Mais où a-t-on plus de liberté qu'à Paris et où est-on plus heureux ? Chacun peut, au moins, dans cette foule de divertissements qui y abondent, oublier ses travaux et ses chagrins, ne fût-ce qu'un instant dans la journée.

Le beau sexe y exerce une aimable et salutaire influence, et y adoucit tellement les mœurs que notre nation passe aux yeux des étrangers pour la première du monde. Toutes ont de l'admiration pour la nôtre, et surtout pour Paris qui en est l'abrégé sublime ;

mais aucune n'a la force et la constance de nous imiter. Presque partout ailleurs, on voit les femmes opprimées par la force et par des mœurs rudes et anti-sociales qui les retiennent enfermées entre quatre murs. Les esclaves les plus malheureux ne sortent pas tous des côtes de Guinée.

La neige qui nous avait pris au commencement de notre voyage, nous accompagna jusqu'à la fin. Notre voiture était je ne sais combien d'heures en retard ; son entrée dans la cour des Messageries Royales produisit une surprise : on commençait déjà, je pense, à la croire ensevelie dans la neige ; on ne fut guère moins étonné d'en voir sortir, après ce mauvais temps, un si grand nombre de voyageurs. Chacun cherche à débrouiller ses effets pour se sauver au plus vite : aussitôt que je pus attraper mon porte-manteau, je le remis entre les mains d'un commissionnaire et m'empressai de gagner mon domicile.

XVII.

La Lettre.

Je m'étais, dans mon voyage, chargé d'une lettre pour un membre de la Chambre des députés : j'allai la porter le soir du jour de mon arrivée, il était sorti ; j'appris qu'il se trouvait à une réunion particulière de députés. Nos honorables n'ont point de repos, ils ne se contentent pas seulement de se rendre à la Chambre, mais se rassemblent assez fréquemment à part, et chaque réunion porte le nom de son chef : l'intérêt du pays ne leur laisse pas un instant à eux.

« Quel intérêt du pays, me dit la personne avec laquelle je discutais? Est-ce que vous vous figurez que c'est le motif de cette espèce de société particulière ?

— Oui certainement, je le crois.

— Toute société, reprit-il, séparée de la grande société qui est la nation ; n'a-t-elle pas des vues à part? Ne travaille-t-elle pas dans l'intérêt des sociétaires, plutôt que dans l'intérêt général? Ne la voit-on pas se concerter, s'entendre, se réuuir, pour s'opposer à presque tous les projets du ministère, entraver la marche du gouvernement et renverser les ministres? D'autres paraissent au pouvoir ; c'est la même tactique et absolument la même chose : telle nuance d'opinion ne trouve rien de bien que ce qui sort du sein de sa société; elle bataille pour pousser les siens, et chaque parti en fait autant. La Chambre semble être divisée en plusieurs camps, qui tous paraissent faire la guerre aux places.

» Les apparences, dis-je, sont trompeuses; bien fou qui s'y laisse prendre. Laissez développer le système constitutionnel. Vous

vous attachez à quelques petites particularités qui vous semblent des abus; mais où n'y en a-t-il pas? Le bien qui en revient, qui peut le calculer? Que la patrie soit en danger, et vous verrez toutes les opinions se réunir, se fondre et n'en faire qu'une pour soutenir sa dignité, son indépendance.

— D'accord sur ce dernier chef; mais cette envie que chaque réunion a de pousser ses membres au pouvoir, comment l'entendez-vous?

— Ceci me paraît, à moi, un peu douteux; car on en voit beaucoup refuser les postes, et ils n'ont pas besoin de ma défense; ils savent bien s'en passer. Chacun de nous, d'ailleurs, ne se croit-il pas dans le vrai, et ne s'estime-t-il pas plus que son voisin? Ce qui me paraît incontestable, il sait ce qu'il veut, est sûr de ses bonnes intentions dans l'intérêt de tout le monde, mais ne peut avoir la même certitude de celles des autres. Or, la plus grande punition pour l'homme de bien, lorsqu'il refuse, dit Platon, de gouverner les autres, c'est d'être gouverné par un plus méchant que soi.

» Du reste, quel mal voyez-vous là dedans? Ils ne font, en cela, qu'imiter Caton ; on ne dira pas qu'il n'aimait pas son pays, celui-là. Rome n'en a eu que deux de célèbres ; je veux parler du dernier, mort à Utique. Vous savez qu'un jour qu'il s'en allait à la campagne avec force livres, et des philosophes pour lui tenir compagnie, il rencontra beaucoup de monde qui retournait à Rome.

» Ayant demandé ce que tout cela signifiait, il apprit que c'était Metellus Nepos, qui allait à Rome, pour demander le tribunat. Il voulait sur-le-champ rebrousser chemin pour s'opposer à Metellus, qui n'était lui-même qu'un agent de Pompé, et l'empêcher de se ruer à travers les affaires publiques, comme foudre et tout gâter. Caton et Metellus Nepos briguèrent tous les deux le tribunat, et furent élus tribuns du peuple. Blâmerez-vous nos honorables de faire comme Caton ? et peuvent-ils mal agir en imitant le plus sage des Romains ? »

Un tiers survint, qui mit fin à notre conversation.

XVIII.

L'anglais.

—❧—

Ce tiers était un Anglais égaré dans Paris; il courait depuis longtemps sans retrouver la rue qu'il cherchait. Ce pauvre garçon était essoufflé et transpirait au cœur de l'hiver, tant il mettait d'action à s'égarer de plus en plus. Son embarras venait de ce qu'il ne savait pas un mot de français; car s'il eût su proférer quelques paroles seulement, tout le monde se serait, dans cette ville, pleine d'urbanité et de prévenance, fait un plaisir

de lui indiquer la rue qu'il cherchait. Pourquoi aussi se planter seul au milieu de Paris, avant de savoir, au moins, demander son chemin ?

J'étais peut-être bien aise d'avoir trouvé l'occasion de montrer que je savais quelques mots de la langue anglaise, que j'avais appris chez M. Robertson. Le desir de faire plaisir me stimulait un peu aussi, devant bientôt moi-même aller en pays étranger, et pensant que je pourrais, à mon tour, avoir besoin d'être aidé d'une manière ou d'une autre ; peut-être encore que je n'étais pas fâché de montrer à cet Anglais que les Français sont galants, et méritent la réputation qu'ils ont. Quelque soit le motif de ma détermination, on pourrait en alléguer beaucoup ; je me décidai de suite à quitter une conversation qui commençait fortement à m'intéresser, pour aller au secours de cet étranger.

Il prononçait si mal le nom de la rue qui semblait fuir devant lui, que je me serais trouvé hors d'état de l'aider à la chercher, s'il n'avait eu ce nom-là écrit sur un petit morceau de papier. Dans son agitation, il

l'avait mis il ne savait plus où ; il tâchait de se rappeler, mais il ne le retrouvait plus.

Il ôta son chapeau, rien ; tira son mouchoir de poche, rien ; vida successivement toutes ses poches, étala un portefeuille qui ne contenait pas ce qu'il cherchait ; ouvrit sa boîte à priser, qui ne renfermait pas autre chose que du tabac ; il avait jeté un coup-d'œil dans sa bourse, et avait vidé tous ses goussets sans rien trouver.

Cette fouille terminée, il prononça un *godem!* si expressif, que ma gravité faillit en être ébranlée. Des cochers de fiacre qui avaient vu tout ce manège, et qui n'étaient pas tenus à la même réserve que moi, s'en égayèrent fort. Ceci se passait sur la place des Victoires, à côté de la statue équestre de Louis XIV. Il se croyait condamné à rester dans la rue, et moi je pensais en être quitte pour ma bonne volonté, à moins qu'il ne vînt à bout de réussir à prononcer le nom de la rue.

Il avait, dans son trouble et sans s'en douter certainement, retroussé les bouts des manches de sa redingote ; il passa alternati-

vement, dans son impatience, la main sur chacune d'elle pour leur faire reprendre leur place naturelle, quand de l'une d'elle vint à tomber ce morceau de papier qui causait son désespoir ; il le ramasse en riant. Il se serait, dans ce moment-là, battu pour son étourderie ; il n'eût pas manqué, pour cela, d'un grand nombre de bonnes raisons. Je l'accompagnai jusqu'à la porte de la maison qu'il habitait ; à sa vue, il la reconnut et dit :

« Oui, c'est bien cela. »

Je fus surpris, que connaissant la maison, il eût ainsi pu s'égarer. Il me remercia si cordialement et me donna de si grandes poignées de main, que je regrettai de n'avoir pas plus fait pour lui. Accablé de sa reconnaissance, j'étais honteux de mon petit service.

XIX.

Le Jeune Docteur en Droit.

Quelque soit le mépris qu'un philosophe puisse avoir pour la richesse, je compris, à la reconnaissance de l'Anglais, qu'elle a son prix, et que l'agrément de faire plaisir aux autres est une des plus grandes jouissances que l'on puisse éprouver. Qui a les moyens d'obliger ne manque jamais d'occasions pour le faire, et trouve toujours des mains tendues pour recevoir. Il est si rare de pouvoir faire plaisir aux gens sans bourse délier,

qu'on ne devrait jamais laisser échapper l'occasion de le faire ; on procure ainsi du plaisir aux autres et à soi-même à peu de frais. La reconnaissance d'une bonne âme est une bien douce récompense.

Je n'avais pas encore fait vingt pas, qu'un homme qui était dans le milieu de la rue, se précipitant sur le trottoir, pour éviter les voitures, se jette contre Goudiot, une connaissance qui tombe sur moi; sans cela, nous nous serions croisés sans nous voir, lui, ses lunettes braquées sur le nez, regarde toujours le ciel, et moi, encore préoccupé de l'étourderie de mon Anglais, j'étais à considérer un magasin qui venait de s'établir pendant mon absence.

Mon ami Goudiot m'apprit qu'il venait de soutenir sa thèse de docteur en droit, d'une manière brillante ; qu'il me la donnerait : il me dit qu'il allait professer à l'Athénée pour s'exercer, et plus tard concourir pour une chaire de professeur à l'Ecole de Droit.

« La carrière du barreau ne te sourit donc pas ?

— Pas plus qu'à toi. Il y a tant d'avocats à

présent, qu'il est impossible que le nombre des plaideurs puisse l'atteindre.

— Dame chicane serait-elle morte?

— Je ne sais; mais ce que je puis dire, c'est que les légistes pullulent.

— En voilà un qui vient à nous, lui dis-je!

— Où cela, reprit-il?

— Mais, mon ami, regarde à terre, il ne vole pas dans les airs, il est à pied. »

J'avais donné une poignée de mains à Buichard, notre ami commun, qu'il ne l'avait pas encore discerné de la foule.

Celui-ci est toujours riant, content de lui, se souciant de Cujas et de Duranton comme d'une épingle, préférant, à tous ces vieux et nouveaux commentateurs de droit, sa sémillante et gentille baronne, dont il vous étourdit à chaque instant : il ne parle pas d'autre chose, ne songe pas à autre chose. Avec elle, il dépense gaîment sa jeunesse et son temps; son argent s'en va aussi, je ne sais trop comment; ne voulant pas entendre parler de thèse, se croyant bien au-dessus de tous les bonnets de docteur du monde, il sait le bla-

son ; rien ne lui coûte que de quitter sa baronne.

Il était si fou, dans ce moment-là, il allait la voir, qu'il nous abandonna précipitamment, croyant perdus tous les instants passés loin d'elle.

Il faut que ce soit bien gentil, une baronne, pour tourner ainsi la tête à un jeune homme et lui faire si bien oublier le présent à perdre son avenir.

XX.

Juline.

—◆◆◆—

Rien ne ressemble plus à un roman que l'histoire de chacun de nous : le récit le plus exact en serait le portrait le plus vrai, tout en paraissant le plus romanesque.

La beauté est plus difficile à porter que la besace ; elle est trop souvent une cause de malheurs. C'est par elle que la belle Hélène a été infortunée, que la Grèce a été troublée, et c'est ce qui a été cause de la destruction de la ville de Troie. Que d'empires renver-

sés, de souverains exilés pour la beauté! mais laissons là l'histoire, et venons à celle de l'aimable et sensible Juline.

Fille d'une honnête famille de Besançon, elle eût été heureuse, si elle eût pu rester sourde aux séductions d'un jeune et noble officier de la garnison de la place.

La première fois que je te vis, aimable fille! ce fut un jour que javais été, avec ton cousin, élève en philosophie, ainsi que moi, manger des cerises dans le village même de Beurre. Il me semble encore te voir folâtrer, à travers les cerisiers, avec ton frère, ton père et ta mère venant par derrière.

Un ordre du ministre de la guerre envoya tout à coup le régiment où servait ce jeune officier à Rennes, à l'autre extrémité de la France. Que ton cœur dût souffrir, en apprenant un changement qui vous mettait si loin l'un de l'autre; mais il fallut obéir.

L'officier part avec son régiment et te laisse en pleurs dans cette ville, où tu ne trouvais plus aucun charme : tout y était triste pour toi; tu ne voyais que des choses propres à te rappeler l'objet de tes amours. Des lettres

sont de faibles consolations, quand on aime comme tu sais aimer. L'officier te promettait toujours qu'il allait quitter le service, voler près de toi et t'épouser ! Près de deux années s'étaient ainsi écoulées en correspondance inutile.

La tête de la jeune fille s'échauffe de plus en plus ; il lui est impossible de rester dans cet état d'incertitude, ne sachant que devenir. Par surcroît de malheur, son père venait de mourir. Ne pouvant supporter tant de chagrins à la fois, elle prend une détermination chevaleresque, et se met, un matin, dans une diligence et part, passe par Paris sans s'y arrêter, et va droit à Rennes.

Sa venue surprit singulièrement son amant. Elle le pressait d'accomplir ses promesses ; mais il ne pouvait venir à bout de quitter le service. Poussé jusque dans ses derniers retranchements, il lui lut un beau jour une lettre de son père, qui lui défendait positivement de se marier; qu'il ne lui donnerait jamais son consentement, cette jeune demoiselle n'étant point noble.

L'officier ne voulant point déplaire à son

père, déclara enfin à Juline qu'il ne pouvait pas songer au mariage. Se croyant perdue de réputation, et se voyant trompée et abandonnée de tout ce qu'elle aimait, elle prit une résolution désespérée, sortit un jour, de grand matin, de son appartement, dans l'intention de se détruire. Etant à plus d'une lieue de la ville, elle s'approche de la rivière pour se jeter dans ses eaux, et y trouver un terme aux maux qui la dévoraient. Au moment de s'élancer, au lieu de tomber la tête la première, elle tomba à la renverse, sans connaissance.

Un paysan qui passait heureusement par là, en allant conduire des denrées au marché de la ville, l'aperçoit dans cet état, la relève, la met sur sa voiture et la reconduit à Rennes. Son amant, qui, pendant ce temps-là, avait, selon son habitude, été la voir, ne la trouvant pas, sortit précipitamment avec un de ses amis à la recherche de Juline, craignant un coup de désespoir de sa part, malgré la promesse qu'elle lui avait faite la veille, de s'en retourner près de sa mère, qui pleurait son absence.

L'officier apprit bientôt qu'un paysan amenait une jeune personne mourante ; il vole près d'elle. A sa voix, Juline revient de son évanouissement, ouvre les yeux à la lumière et reprend ses sens. Il la reconduisit dans son appartement. Cette fois-ci, elle lui jura de ne plus attenter à ses jours et de s'en retourner au plus tôt.

Elle s'arme de courage, la force d'âme lui revient après cet acte de faiblesse. Juline prend congé de son amant et arrive à Paris, ville qu'elle ne connaissait pas du tout. Ayant trouvé une âme charitable pour l'accompagner où elle desirait aller, elle tenait à voir son cousin, étudiant en droit, mais ne savait comment déterrer son domicile.

Juline se rappela alors que, la dernière fois qu'il leur avait écrit à Besançon, au lieu de leur donner son adresse, soit parce qu'il avait l'intention de changer de logement, soit parce qu'il changeait effectivement souvent, il leur avait donné la mienne, comme plus constant, et étant par moi plus sûr de recevoir leurs lettres. Ce fut pour elle un trait de lumière ; elle fouilla dans son sac et

trouva cette lettre. Elle se fit conduire, voulant venir me trouver, pour savoir où demeurait son cousin avec lequel j'étais intimement lié.

Elle ne voulait pas retourner près de sa mère sans l'en avertir, et connaître au moins de quelle manière elle la recevrait. Le cœur d'une mère peut-il ne pas pardonner à une fille, et surtout à une fille comme Juline! Elle voulait que son cousin fût le négociateur de cette affaire.

J'étais, un jour, près du feu, entouré de mes livres, quand, sur les deux heures de l'après-midi, j'entendis frapper à la porte de ma chambre, et distinguai des voix inconnues. Je connaissais alors fort peu cette pauvre Juline. Elle vint bientôt à moi en me saluant par mon nom. Ne m'attendant à rien de pareil, je ne savais ou j'en étais. Sa belle figure était altérée; le combat des passions avait enlevé cette première fraîcheur avec laquelle je l'avais vue.

L'aimable Juline se met à rire de ma surprise, et m'explique, en peu de mots, avec toute cette franchise et cet abandon qui sont

le partage des âmes élevées, au coin du feu, tout ce qu'il en était. Son cousin était mon voisin ; je sortis pour le prévenir de l'arrivée de Juline.

« Juline, dit-il. Ma cousine Juline est à Paris !

— Oui, et dans mon appartement !

— Tu plaisantes !

— Viens, et tu verras. »

En montant les escaliers, il s'attendait à une mystification. Juline lui tendait les bras et l'embrassait, qu'il n'avait pas encore eu le temps de revenir de son étonnement. Elle se mit à pleurer, et versa des larmes en abondance. Nous entrions si bien dans sa peine ; elle était si sincère, si naïve, que nous pleurâmes tous. Ce fut une des plus belles scènes et des plus douces que j'aie jamais vues et ressenties de ma vie.

Il est malheureux d'être dupe comme toi, Juline, de son cœur ! Quel est l'être sensible qui osera te blâmer ; ce ne sera pas moi, à coup sûr : je me bornerai à te plaindre. Tu as appris, à tes dépens, à connaître les hommes, et à sentir combien ils sont trompeurs,

et combien peu il faut se fier à leurs promesses : une misère, un rien vient tout à coup renverser les projets les mieux formés, et qui semblaient devoir mettre le comble au bonheur de deux êtres sensibles et faits pour s'aimer.

Je laissai Juline seule avec son cousin pour deux motifs : l'un pour leur donner le temps de se dire ce qu'ils pourraient avoir de particulier; les affaires de famille méritent d'être traitées en famille ; l'autre, pour aller chez un restaurateur voisin commander un dîner pour trois personnes.

Quand je revins, Juline était plus calme. La conversation devint générale et roula sur des choses indifférentes. Cherchant, autant qu'il était en notre pouvoir, de lui faire oublier ses chagrins, nous résolûmes de la conduire au théâtre, et nous l'y décidâmes à son grand regret. Ce fut de sa part un acte de complaisance; ce n'était certainement pas un plaisir qu'elle allait y chercher. Comme il y a toujours de l'amour dans toutes nos pièces, ses yeux s'humectèrent plus d'une fois aux scènes les plus pathétiques.

Juline mettait la meilleure volonté du monde à se laisser distraire : nous lui fîmes voir les principales curiosités que renferme Paris. Elle faisait peu de pas sans que des soupirs involontaires ne vinssent trahir l'état de souffrance où était son âme. N'ayant plus rien à attendre de son amant, elle ne songeait plus qu'à retourner près d'une mère, restée seule avec son frère, jeune encore.

Je lui avais abandonné mon petit logement, et m'étais installé chez son cousin, et tous les jours, nous allions la voir ensemble. Après être restée quelques jours à Paris, elle se décida à partir.

Avant de monter en voiture, elle me remercia d'un si grand cœur, mit tant d'abandon et de naturel à le faire, que jamais je n'ai aussi vivement ressenti combien est douce la reconnaissance d'un bon cœur.

Elle embrassa son cousin, ne voulant pas faire de jaloux, elle m'embrassa aussi croyant que ce que j'avais fait pour elle ne valait pas moins qu'un baiser. Que ce baiser de reconnaissance me parut doux, et comme il fit circuler dans mes veines une émotion que l'on

ressent, mais que l'on ne peut rendre. Combien je formai, dans ce moment-là et depuis, des vœux pour ton bonheur, aimable Juline! La voiture roulait sur le pavé, qu'elle nous saluait encore de la tête. S'il est, dans la vie des circonstances qui ne s'effacent jamais, celle-ci en est bien une pour moi.

XXI.

Suite de l'histoire de Juline.

Le séjour de Besançon était insupportable à Juline : elle avait là trop d'objets lui renouvelant sans cesse sa peine. Sa mère, qui était veuve depuis peu, éprouvait de son côté un vide dont rien ne pouvait la distraire. Elle se décida bientôt, au grand contentement de Juline et de son frère, à quitter une ville où tous ils ne trouvaient que chagrin, et vinrent se fixer à Paris.

Je m'empressai d'aller voir cette intéres-

sante famille à son arrivée. Comme Juline parut contente de me revoir! Sa mère me fit presque autant de caresses que si j'eusse été un parent; est-ce que l'amitié ne vaut pas la parenté de sang. Combien je me louai alors d'avoir été à même de rendre un bien faible service à sa fille.

L'amour des lettres te distraisait, aimable Juline; la poésie te transportait, tu faisais des vers! C'est dans ces occupations pleines de charmes que tu parvenais à retrouver le calme, et après avoir déposé sur le papier une partie du feu qui te consumait, tu vis alors que plus l'on peut concentrer son bonheur en soi-même et le faire dépendre de soi seul, plus on est sûr d'être heureux.

Te rappelles-tu le jour où je te donnai les *Méditations* de Lamartine? comme tu parus contente! Combien je fus heureux de pouvoir te faire tant de plaisir à si peu de frais, car je n'avais dépensé que quelques francs pour acquérir ce petit livre, qui a dû coûter bien du travail à son auteur. On ne saurait trop admirer les merveilles de l'industrie, qui sait ainsi mettre à la portée de tout le

monde les plus rares productions du génie.

Comme tu lisais bien ces vers et en faisais bien ressortir les beautés? Si l'auteur des *Méditations* eût pu t'entendre, ainsi que moi, quel plaisir n'eût-il point éprouvé de trouver en toi un si digne interprête de sa pensée. Il t'aurait, sans doute, consacré quelques beaux morceaux dont toi-même eusses été le sujet.

Coule des jours heureux, aimable fille! je n'ai cessé, depuis que je te connais, de faire des vœux pour ton bonheur, et je continuerai jusqu'au tombeau. L'âme est une émanation de la divinité, on n'en peut pas plus douter que de son existence; quand on en a trouvé comme la tienne, Juline! c'est un malheur de ne pouvoir pas souvent en rencontrer de pareille dans le monde.

XXII.

Réflexions.

Un jour en mon gîte je songeais,

Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe?

et étais à me demander combien de temps il a fallu aux hommes pour se soumettre aux ordres d'un seul qui dit à tout un peuple : allez! tuez-moi sans pitié les habitants de l'autre rive du fleuve! Ces hommes vont, tuent et ravagent, après quoi ils reviennent, se présentent à leur souverain la joie dans le

cœur et le laurier au bout de la lance. Le chef de l'État donne des récompenses à quelques uns, des éloges à tous, en leur disant : Vous êtes des braves ; ces braves assassins crient vive le chef, et on trouve cela beau.

Si un homme ou deux allaient ainsi attendre leur ennemi pour le tuer, s'ils en venaient à bout on leur trancherait la tête et le monde applaudirait encore. Comment concevoir l'esprit humain ! Les grands crimes en masse méritent des éloges, des récompenses, des statues, et les crimes particuliers, la mort. Il semble qu'il a fallu pendant longtemps vicier la manière de penser des hommes, pour leur faire applaudir ces deux manières de voir des choses au fond si peu opposées. Le crime n'existe donc que quand on fait peu de mal ? Mais si l'on en fait beaucoup on est héros ; voilà comme on se laisse prendre aux mots.

Il m'avait été plus facile de soulever ces questions que d'y trouver une solution satisfaisante. Plus je m'enfonçais dans mes réflexions, moins j'avançais à expliquer le cœur humain. Ce qui est bien dans un temps, est

mal dans un autre, et plus d'un philosophe serait, je crois, embarrassé de donner les raisons de la mobilité de l'homme. Comptant sur cette mobilité, je sortis, dans l'espoir de trouver des objets de distractions dans la rue.

XXIII.

Colonne Impériale.

En passant près de la colonne de la place Vendôme, je jetai, comme chaque fois que je la voyais, un regard d'admiration sur ce bronze qui s'élève hardiment dans les nues et qui est là pour attester aux générations futures que la France a vaincu les nations étrangères. Je n'étais pas dans mon jour de réflexions gaies, car tout en trouvant magnifique ce monument, je m'écriai :

« Deux millions d'hommes tués sur le

» champ de bataille ! » Je reculai d'effroi à ce nombre, je venais d'en faire le calcul dans l'histoire.

Cette colonne repose donc sur les ossements de l'élite des nations. Quelles scènes de destruction pour arriver à l'érection de cet airain. Que de mères désolées, de frères et sœurs au désespoir ! Combien de familles ruinées, dispersées sur le globe ! Que de malheurs n'entraîne pas la guerre ! Pauvre espèce humaine que tu es malheureuse ! Je trouvai que cette colonne coûtait trop cher à l'humanité et hâtai le pas. Je venais d'entrevoir un revers de médaille désagréable.

J'avançais du côté du jardin des Tuileries, quand mon attention fut attirée par le bruit d'un tilbury qui *brûlait* le pavé. Je jette un regard et reconnais l'homme le plus répandu de la capitale.

XXIV.

L'Élégant.

De Mavite est l'homme qui de notre époque sait le mieux les nouvelles. Il n'y a pas de petites particularités dignes d'être remarquées dans les cours étrangères et en France qu'il ignore. Tout cela forme une de ses principales occupations. Il a ses entrées libres chez les ministres, les ambassadeurs des puissances étrangères.

S'il se donne une soirée brillante à Paris, on est sûr de l'y voir, au moins un instant.

De Mavite papillonne le plus grâcieusement du monde dans ces vastes salons, rendez-vous de tout ce que la capitale renferme de plus séduisant. Après avoir comme flairé les beautés les plus renommées il disparaît, à tire d'aîles, avant qu'on ait eu le temps de s'en apercevoir.

De Mavite connaît l'heure de l'arrivée des courriers, se rend dans le cabinet du ministre des affaires étrangères qui lui apprend ce que les dépêches contiennent de plus important. Par une grande pratique du monde il sait que le ministre n'a pas de temps à perdre ; sort au plus vite, s'élance dans son tilbury et vole, traîné par son grand cheval de race anglaise au palais de Plutus (la Bourse). La foule des financiers, banquiers, gens d'affaires se presse autour de lui. L'un lui crie : « Quelles nouvelles de Londres ?

« Un autre, de Vienne, de Berlin ! Que dit-on de Naples, Madrid, Saint-Pétersbourg ? »

Il n'a pas le temps d'écouter toutes les questions qui lui sont adressées, encore bien moins d'y répondre ; il n'a pas rendu les sa-

luts qui lui arrivent de tous côtés, qu'apercevant les deux hommes qu'il est venu chercher, les prend chacun par un bras, et les conduisant dans un coin de la salle, il leur dit quelques mots, à voix basse, et disparaît.

S'il se rend à une séance de l'Académie, il en sort le premier, pour répandre les particularités qu'il y aura remarquées. Il apparaît un instant dans une tribune réservée à la Chambre des députés, à la Chambre des pairs. On le voit passer, au galop, dans l'avenue des Champs-Élysées; poursuit jusqu'au bois de Boulogne, s'il y rencontre des fashionables, il leur adresse quelques mots, sans s'arrêter, n'ayant jamais le temps de rester nulle part. Il paraît tout à coup dans les lieux les plus fréquentés et en disparaît avec la même promptitude. Dans la même soirée, il aura été remarqué en divers théâtres, en plusieurs soirées et en costumes différents.

De Mavite a le double avantage d'être pour ainsi dire, en même temps visible et invisible; s'il y a quelques réunions attirant la foule on est sûr de l'y voir, ne fut-ce qu'une minute.

Il ne dédaigne même pas d'assister au cours d'un professeur en renom.

C'est l'homme de France le mieux instruit de tout ce qui se fait, se dit et s'imprime, et dont les journées sont les plus pleines. Le plus occupé, en un mot, et en même temps le plus désœuvré, est M. de Mavite, menant la vie la plus active et la plus inutile qu'il soit possible de voir.

XXV.

Le Pont-Neuf.

L'image de notre bon Henri IV, l'un des meilleurs rois qu'ait eu la France, qui se voit sur le Pont-Neuf, plaît et rappelle au passant que c'est lui qui l'a fait construire, ou tout au moins achever; sa figure ouverte, où est peinte la bonté, fait naître une foule de souvenirs charmants. Ce pont qui est, sans contredit, l'un des plus passagers de la capitale, est aussi, par moment, un des plus désagréables à traverser, car tous les vents semblent

s'y donner rendez-vous et le choisir pour leur champ de bataille, au grand détriment des passants.

Le vent ou plutôt les vents y sont là d'une insolence sans pareille : partout où l'on voit une réunion de forces on y trouve l'abus ; ils poussèrent, un jour que je passais par là, cet abus si loin, que je ne puis résister au desir de le dire ici :

A quelques pas de moi se trouvait, au beau milieu du pont, un Monsieur donnant le bras à une dame, lorsqu'une impétueuse bourrasque, accompagnée de grêle, se met à siffler à nos oreilles. Ce Monsieur avait son parapluie ouvert, le vent voulait lui enlever, le Monsieur ne voulait pas, et pour mieux le garder le tenait à deux mains. La contestation s'échauffa entre ce Monsieur et le vent qui lui avait rebroussé son parapluie, mais qu'il tenait toujours. Le vent ne pouvant lui faire lâcher le parapluie, lui enlève son chapeau ; le Monsieur veut y porter la main, le vent profite de cette circonstance et lui arrache son parapluie qui va donner contre le chapeau d'un passant, qui avait l'air d'un

homme de la classe peu aisée du peuple. Le parapluie du Monsieur et le chapeau de cet homme volent droit à la rivière, avant que celui-ci ait eu le temps de s'en apercevoir; il se retourne précipitamment et voyant un chapeau fuir en roulant sur le pavé, il se met à courir à toute jambe, s'en empare, se hâte d'en couvrir son chef qu'insultait la grêle; et disparaît comme un éclair.

Ce Monsieur n'avait pas eu le temps de voir cela, parce que la dame qu'il conduisait, s'était, par le même coup de vent, trouvé injuriée d'une traîtreuse manière. Ils avaient assez à faire, tous les deux ensemble, à rabaisser les jupes de la dame. Si j'avais eu mon manteau, dans ce moment là, j'aurais pu l'employer fort à propos, pour couvrir ce que ces vents, peu galants, venaient de mettre au grand jour.

« Viens, papa, disait la jeune personne; sauvons-nous vite ; quel vilain pont!

— J'ai, ma fille, perdu mon chapeau et mon parapluie; laisse-moi les ramasser. »

Il jette un coup-d'œil; ne voyant rien, il se rend aux instances de sa fille, qui lui

disait qu'il trouverait un chapeau chez le premier chapelier venu.

Je voulus lui offrir le mien, qu'il refusa; il ne voulut pas non plus accepter mon parapluie, que je n'avais pas ouvert crainte d'accident. Une voiture de louage étant venue à passer, il l'appela, et tous les deux se précipitèrent dedans.

Je poursuivis mon chemin, en refléchissant que l'homme est ainsi exposé, dans le cours de la vie, aux orages des passions, et à devenir le jouet des tempêtes et des vents.

XXVI.

Suite de l'Orage.

J'étais à peine entré dans un café qui fait le coin de la rue Dauphine, où j'étais allé chercher un abri, qu'arrive une paysanne, tenant dans ses bras un enfant qui criait de toutes ses forces ; cette femme s'était déterminée à entrer là, comptant sans doute y rencontrer quelques médecins ; son fils venait d'être blessé dans la carriole où il était avec elle, au milieu d'un embarras de voitures arrivé avec la tempête.

Un jeune homme qui se trouvait à une table, occupé à lire un journal, aux cris de cet enfant, jeta un coup-d'œil sur toutes les personnes qui étaient dans le café, et ne voyant qui que ce soit s'empresser d'aller au secours de cet infortuné, crut qu'il était le seul médecin présent. Il s'élança près de cette paysanne, qui retira son châle qui couvrait son fils ; il me parut avoir le bras horriblement mutilé. Le jeune médecin demanda du linge à la maîtresse de la maison, qui courut en chercher.

Ne pouvant supporter la vue du sang de mes semblables, je me hâtai de sortir du café; aimant mieux rester dans la rue que d'entendre les cris déchirants de la souffrance.

Je maudissais à mon tour la tempête, qui découvre les uns, les vole, et estropie les autres. Ce que l'on cherche est rarement ce que l'on trouve. Sorti avec des pensées tristes, j'étais sur le point de rentrer avec d'autres non moins affligeantes. L'homme a beau se retourner, il ne trouve de tous côtés que sujets de chagrin ; la joie est rare, la peine constante et toujours sous nos yeux.

XXVII.

Le Matelot à Paris.

Je me déterminai à aller chercher de la distraction au Théâtre-Français ; il y avait foule : je me mis à la suite des autres, pour pénétrer à mon tour.

« Va-t-en au diable ! s'écria tout à coup un gerdarme à un homme qui était là.

— Je ne sais pas où c'est, monsieur le gendarme, répond celui-ci avec sang-froid ; je ne puis y aller et trouvez bon que je reste. Si vous me parliez d'aller à Canton, Rio-

Janeiro, New-Yorck, Saint-Pétersbourg; ou, si vous me disiez de virer de bord, je vous comprendrais peut-être.

— Ces bourgeois de Paris ont une manière de s'exprimer que je n'entends pas toujours. Ce n'est pas comme un capitaine, qui n'a besoin que d'un mot, pour faire carguer les voiles et mettre son navire en état de faire face à l'orage qui menace. Les bourrasques de l'un, de l'autre ne m'effraient pas plus que la tempête la plus forte. »

Le gendarme goûtait peu le langage brusque du marin, et allait l'envoyer manœuvrer au milieu de la rue, trouvant qu'il obstruait trop longtemps le passage. Pendant que cela se passait, arrivait mon tour de prendre un billet pour entrer. Je fixai alors cet homme que j'avais mal vu de la place où je me trouvais; il se mit aussi à me regarder : je ne sais s'il lut dans mes yeux que j'étais disposé à l'aider, ou quoi; dans tous les cas, il le devina et me dit :

« Je voudrais bien entrer au Théâtre, que je n'ai jamais vu, mais je n'ai pas le sou, tout mon voyage de l'Inde y a passé. »

Moi qui aime les originaux, comptant en avoir trouvé un; ces mots de voyage de l'Inde m'avaient frappé, ainsi que sa figure hâlée. L'homme qui s'obstine à vouloir faire une chose, sans moyens au moins apparents pour en venir à bout, fait preuve d'une volonté bien décidée; par un de ces mouvements d'abandon qui me sont naturels; je pris deux billets de parterre, et l'entraînai avec moi.

« Ah! çà, monsieur le gendarme, laissez-moi donc entrer!

— Monsieur que voilà, en me désignant, m'emmène avec lui; je le suis partout comme mon navire, quand une fois je suis porté sur le rôle d'équipage. »

J'exhibai les deux billets à l'inexorable gendarme, et devins possesseur du marin.

« J'ai cru, dit-il, laisser les pans de mon habit dans cette foule; mon bel habit à la mode, couleur de pomme de chêne, que j'ai acheté en arrivant à Paris il n'y a pas plus de huit jours, et c'est la première fois de ma vie que je porte un habit à *queue*; si je puis l'emporter entier, car je vois que ces pans

sont sujets à bien des inconvénients, on ne me reconnaîtra pas au Hâvre, on me prendra pour un bourgeois de Paris.

» Les vagues de ce peuple de Paris sont presque aussi redoutables que celles du cap de Bonne-Espérance ; il s'en va ici, au gré de la tourmente, sans sondes, et sans calculer combien de nœuds il file à l'heure, et arrive toujours à bon port ; qu'il est heureux le Parisien ! »

Nous entrions dans la salle. J'examinais mon homme, pour voir qu'elle figure il allait faire à la vue d'une chose qu'il ne connaissait pas. Il ouvrit de grands yeux, sa bouche prit aussi une certaine extension ; jeta un regard attentif partout, mais sans donner d'autres signes de surprise.

« Voilà bien du monde, dit-il ; c'est cela qu'on appelle un spectacle !

— Ceci, lui dis-je, est la salle des spectateurs ; bientôt la pièce va commencer. »

La musique attirait son attention, lorsque la toile se leva. Il parut content en voyant le jeu des acteurs et les costumes à la grecque. On représentait une tragédie de Racine.

Il me demanda dans quel pays l'on s'habillait ainsi, parce qu'il avait déjà été dans bien des endroits, mais n'avait jamais vu de pareils accoutrements. Je lui expliquai que c'était le costume des Grecs il y a plus de deux mille ans. Ce qui le frappa le plus, ce fut le jeu d'une célèbre tragédienne; il me demanda ce que c'était.

« C'est, lui dis-je, une demoiselle d'un grand talent (Mlle Duchesnois).

—La demoiselle, reprit-il, est un peu mûre; si elle veut se marier, elle doit se dépêcher.

— A présent que j'ai vu ton Paris, mon cher petit mousse, tu ne nous en feras plus accroire! Si jamais je navigue avec toi, je t'en dirai que tu ne connais pas.

—Oui, Monsieur, me dit-il: c'est un jeune Parisien, mousse à notre bord, qui nous parlait toujours de Paris; c'est ce qui m'a déterminé à venir voir cette ville. Il faut convenir que c'est un beau vaisseau que ce Paris, mais trop grand pour pouvoir naviguer sur la Seine qui n'est qu'un filet d'eau. Mais c'est un gouffre: mes gages de douze mois, avec les bénéfices de ma petite pacotille, tout y a disparu.

Habitué à se passer d'argent, quand le matelot en a, il ne sait pas le garder et le dépense toujours plus vite qu'il ne le gagne. Et avec cela j'ai voulu faire le bourgeois une fois en ma vie ; mais je crois que je ne tarderai guère à redevenir matelot et serai obligé de revendre mon habit, ceci me coûtera ; parce qu'enfin c'est à l'aide de cet habit que j'ai pu aller partout ; c'est par l'habit que l'on juge les gens en ce pays, et ne fais que courir du matin au soir, vous devez penser si j'en ai vu dans ce Paris.

— Quelles histoires! quelles provisions pour amuser mes camarades, comme je vais les divertir, eux qui n'ont jamais vu que la mer. Je pourrai dire que je suis homme de mer et homme de terre ; ma foi vive Paris! Si l'on y dépense de l'argent, on s'y amuse au moins. »

J'étais curieux de savoir l'histoire de ce matelot ; j'aurais vraisemblablement été satisfait sur ce point, car il causait volontiers, sans une envie de sortir qui lui prit, dans un entr'acte ; ne sachant, comme cela se pratique, il sortit sans prendre de contre-

marque, et on ne voulut plus le laisser rentrer, j'en fus fâché. Après la première pièce je voulus voir s'il serait encore là, mais je ne le vis plus, il avait perdu patience. Je ne regrettai pas mon argent, mais l'histoire de cet homme, qui avait parcouru toutes les mers, et je m'en faisais un divertissement d'avance.

Le plaisir nous fuit et nous laisse entre les bras de la triste réalité. Si j'avais acheté une brochure que j'eusse perdue, je n'aurais pas plus su ce qu'elle contenait que je ne sus les aventures du marin. Je me consolais ainsi, et en pensant que j'étais en guignon ce jour là.

XXVIII.

Revue.

J'admire toujours, chaque fois que mes idées se reportent sur cet objet, comme l'homme sait manier les hommes; et ceci me paraît plus sensible quand j'aperçois des troupes marcher avec régularité, manœuvrer avec adresse. Si je les voyais se battre, courir à la mort comme on vole à un divertissement, je ne reviendrais pas de ma surprise; il faudrai que je me figurasse entrevoir tout le génie d'Alexandre, César, Napoléon réuni, pour

comprendre, comment la voix d'un seul homme peut ainsi en faire mouvoir un si grand nombre, qui vont, viennent, s'entretuent avec une sorte d'allégresse et sans trop savoir pourquoi. Il faut que l'homme ait un grand penchant pour la destruction pour ainsi devenir un torrent dévastateur, répandant l'effroi et la mort partout.

La civilisation a beau faire de progrès, elle n'a encore rien enfanté de pareil aux hommes, on ne peut s'empêcher de songer à cela en voyant des milliers d'individus poser, tous en même temps, un pied, puis l'autre, comme si tout ce monde remuait au moyen d'une ficelle. Il faut convenir que les hommes machines valent mieux que les machines pures qui ne sont rien, et ne peuvent rien être, sans qu'on les mette en mouvement. Les hommes se transportent d'eux-mêmes d'un lieu à un autre, mais il n'en est pas ainsi de leurs inventions.

S'il est bien à quelqu'un de savoir, s'appliquer à divers usages (*ce sont les plus belles âmes qui ont le plus de souplesse*), se plier à tout, et d'avoir cette constance et cette per-

sévérance d'entreprendre et pousser à bout ses projets, on ne peut refuser son admiration à celui qui, non seulement, sait faire tout ce qu'il veut de lui-même, mais qui connaît encore l'art, si difficile, si rare, si merveilleux, de manier les autres et les rendre tout aussi souples et obéissants que si tant de milliers ne formaient qu'une seule personne. Ce n'est point un petit mérite certainement que de savoir imposer sa volonté à tout le monde, car l'homme renonce difficilement à faire abnégation de soi-même.

Je faisais ces réflexions, en revenant d'une de ces belles revues du Champ-de-Mars qui attirent la foule, et je me disais :

« Si une guerre survenait, la moitié d'une si belle jeunesse périrait sur le champ de bataille, le quart peuplerait ce monument destiné aux braves qui sont blessés au service du pays. »

J'examinais en disant cela le dôme doré des Invalides : « L'autre quart reviendrait exténué de fatigues, rentrerait au manoir paternel et conterait les exploits de tous, le soir à la veillée. »

Les générations passent ainsi et se remplacent alternativement. Et de tant de mouvement, de vie, il ne reste que le génie seul qui survit et plane sur les générations futures, les éclaire et les guide.

XXIX.

Les Portefaix.

—◆◆◆—

Rien n'est si fréquent que de voir la force fière et dédaigneuse avec la tendance de faire un emploi violent de ses moyens. Je suivais les boulevards; en arrivant près la porte Saint-Denis, je vis un jeune homme aux prises avec un portefaix. Après quelques mots échangés, le jeune homme se précipite sur ce colosse, le saisit par les jambes, le fait trébucher et il tombe à quelques pas. Un autre portefaix, court au secours de son compagnon; ce jeune

homme s'élance sur ce nouveau champion et l'étend comme l'autre. Le premier se relevait et allait attaquer le jeune homme, celui-ci sans perdre de temps le terrasse encore une fois et l'envoie labourer le pavé avec son nez, ramasse son chapeau qui était tombé, le remet sur sa tête et leur dit :

« — Apprenez, manants que vous êtes, à garder votre langue une autre fois. »

Ce jeune homme se trouva aussitôt environné par un grand nombre de jeunes gens qui semblaient disposés à épouser sa querelle ; les portefaix se tinrent pour battus et ne dirent plus le mot.

« — Ces misérables là, reprit le jeune homme en s'adressant à ceux qui l'entouraient, se mirent, hier, à me plaisanter sur mon habit, je ne sais ce qu'ils y trouvent à redire, c'est peut-être parce qu'il est à la mode; si c'est là ce qui les contrarie, j'en suis fâché, mais je ne le quitterai pas pour leur plaire. Aujourd'hui, ils se sont encore permis de nouvelles plaisanteries. J'ai voulu leur donner une leçon, en me servant de leurs armes, et leur montrer que l'habit

quel qu'il soit, n'énerve pas la force physique :

> Et qu'on soit mis à la russe, à l'anglaise,
> Le cœur français bat toujours sous l'habit.

parce qu'ils sont de hautes tailles, ils s'imaginent être de petits Hercules, en imposer et être impunément insolents ; je les avais prévenus hier, ils n'en ont pas tenu compte, vous venez de voir ce qui leur est arrivé. Je vais à mon étude, Messieurs, je vous remercie de l'intérêt que vous venez de me témoigner. »

Je suivis ce jeune homme, qui est d'une petite taille, bien fait, portant de beaux favoris noirs, il était proprement et décemment vêtu. Je le vis entrer chez un notaire.

Que de grandes nations ont ainsi été humiliées par de petits États, parce qu'elles croyaient toujours pouvoir être orgueilleuses et injustes à leur égard ; mais il y a un temps pour tout. Rome n'a-t-elle pas été maîtresse du monde ! n'a-t-elle pas été impunément insultée par les moindres puissances ? n'est-elle pas encore aujourd'hui à la merci de quiconque voudra la troubler. Pour un instant de prospérité il arrive mille revers.

XXX.

Les Ruisseaux.

A chaque pas l'homme sent son ignorance, éprouve le besoin d'en sortir et cherche à s'instruire, ce qui le rend avide de connaissances, et le fait s'enfoncer dans l'antiquité, pour s'éclairer sur le présent et anticiper sur l'avenir. On n'est jamais content, on veut toujours aller le plus loin possible. Il est souventdes choses que l'on ne peut pas aisément expliquer, les difficultés que l'on éprouve augmentent le desir de les connaître et rendent la découverte plus piquante.

Le manège que faisait ordinairement un homme qui dépassait déjà, ou du moins semblait dépasser la cinquantaine, dans les environs des ruisseaux, à l'endroit où passait le plus de monde, m'avait frappé. J'avais remarqué cet homme en divers quartiers de Paris. Je pensais qu'il aimait le voisinage de l'eau, se plaisait à en écouter le murmure; cette raison me paraissait peu satisfaisante, parce que le bruit des voitures devait le troubler dans ses jouissances. J'avais souvent observé qu'il tendait la main aux dames, pour les aider à franchir les ruisseaux.

« C'est bonté d'âme, disais-je; cet homme est si galant, qu'il va chercher les occasions d'exercer son bon naturel : il est vrai qu'on ne saurait avoir trop de complaisance pour le beau sexe. »

Je le remarquai, un soir que je m'étais arrêté pour l'examiner; hâtant le pas avec l'intention de joindre une jeune personne qui venait de franchir un ruisseau dans la rue Montmartre, et à laquelle il avait dit quelques mots qui avaient fait sourire la belle. Il était près de l'atteindre, lorsqu'elle prit le bras

d'un jeune homme, qui m'eut l'air d'être venu au-devant d'elle ; je n'aime pas à parler mal du prochain : il me sembla que c'était le frère de la jeune personne.

Mon homme retourna sur ses pas, ce qui me rendit plus attentif à ce qu'il allait faire. Celui qui croirait que c'est par pure curiosité que je restais là à observer les mouvements de cet homme, se tromperait grandement. Pour satisfaire la curiosité seule, je ne m'exposerais pas à l'humidité des rues de Paris. Le secret d'intéresser en peu de mots et en un instant (la vie est si courte) ; le beau sexe vaut de l'or ; voilà ce que j'étais désireux de connaître.

Il allait, venait, sans jamais s'écarter du ruisseau ; plus les belles souriaient, plus je desirais pénétrer cet énigme que je n'avais pu expliquer jusque là. Je m'étais, à la faveur de l'obscurité, blotti dans un endroit, d'où j'entendis distinctement qu'il disait à une femme :

« Voilà plus de cent jeunes personnes qui viennent de franchir le ruisseau ; mais aucune n'a un aussi joli petit pied que vous.

Je n'ai encore rien vu d'aussi bien tourné et d'aussi élégant que les vôtres ; qu'ils sont mignons !... »

La jeune personne souriait, était contente et moi aussi ; car je venais d'attraper le secret de mon homme, qui, profitant de la circonstance, lorgnait ce que les dames étaient obligées de découvrir pour franchir plus aisément le ruisseau, et s'en servait comme moyen de leur plaire.

Je n'en demandais pas davantage ; ceux qui emploient la flatterie pour plaire, et savent la faire servir à arrondir leur fortune, expliqueront tout cela mieux que moi. Je m'en allais en répétant ces vers du bonhomme :

> Le nectar que l'on sert au maître du tonnerre,
> Et dont nous enivrons tous les dieux de la terre
> C'est la louange, Iris.

En pensant, que cet homme était né pour être courtisan, et que vraisemblablement il eût réussi dans une cour, si la fortune eût été juste à son égard, il ne put me venir dans l'idée qu'il en fût ; mais je crus voir que tous les courtisans ne sont pas dans

les cours. J'avais découvert là un secret capable de m'occuper toute une soirée au moins.

Si l'on venait à se plaindre de ce que je vais dans la rue ramasser de quoi barbouiller du papier, je répondrais, entre autre chose, que le chiffonnier prend bien dans la boue les chiffons dont on fait ce même papier que je griffonne. Du reste, je le sais, ce que je rassemble ici ne peut satisfaire que moi seul; j'y trouve trop de facilité et d'agrément pour que les autres puissent y prendre le moindre intérêt.

Je recommence pour ainsi dire à vivre, mais d'une vie qui n'a rien de ce qui peut plaire aux autres; étant dépourvue d'éclat, de grandeur qui attirent les regards, la foule n'admire que ce qu'elle ne peut atteindre. Si je m'amuse de peu, cela ne fait de tort à personne, et m'est fort utile à moi; en ce que je puis facilement et à peu de frais me distraire.

Je ne courai pas la carrière périlleuse de la fortune, pour acheter cher le plaisir de m'amuser méthodiquement et selon la mode

et l'idée de tout le monde. Le plaisir est où chacun sait le prendre ; celui que l'on achète n'est pas à la portée de toutes les bourses ; il est d'ailleurs fort douteux qu'il soit aussi pur que celui que l'on tire de soi-même, car pour peu qu'il ne réponde pas à l'idée qu'on s'en fait, on regrette son argent, et au lieu d'un plaisir, on achète une peine. On ne donne son argent que dans l'intention d'avoir quelque chose en échange ; et s'il fallait choisir, je le dirais en un mot :

J'aimerais mieux rouler un tonneau comme Diogène, que d'aller ravager le monde comme Alexandre. Diogène n'a pas encore eu d'imitateurs ; Alexandre en a eu un grand nombre, et en aura dans tous les temps.

Les hommes sont des enfants qui veulent être amusés ; grands ou petits, chacun a sa marotte ; ceux qui font le plus de bruit croient qu'ils sont les plus heureux, ou du moins se persuadent que les autres le pensent ; cela leur suffit ; mais quand ils rentrent en eux-mêmes, et ne trouvent que vides, ils s'imaginent être malheureux et se lancent

de nouveau dans le tourbillon, s'agitent, se remuent; et plus ils se donnent de mouvement, plus ils montrent de vanité et d'orgueil, sans trouver ce qu'ils cherchent.

XXXI.

Bal Masqué.

Le moraliste qui a approfondi le cœur humain, doit avoir remarqué que les folies sont communes et les choses raisonnables rares, et ne forment que des exceptions dans le cours ordinaire de la vie. Si un homme fait quelque chose contre son goût et seulement par complaisance, rarement il s'en tire d'une manière avantageuse, plaît aux autres et à soi-même. S'il n'éprouve des motifs de regrets, il peut se regarder comme heureux.

Je me laissai un jour persuader, par un de

mes amis, d'aller à un bal masqué. Je n'ai jamais aimé ces sortes de divertissements ; je ne blâme pas ceux qui s'en amusent, je desirerais pouvoir le faire comme tout le monde, mais enfin ce n'est pas mon goût. Cet ami devait y accompagner deux dames, sa femme et sa belle-sœur : et je suis seul, me disait-il :

« Une dame aime bien à avoir son cavalier, surtout dans les foules. »

J'avais d'abord refusé, ne songeant qu'à moi, mais une minute de réflexion me fit faire un tour sur moi-même, et je me dis :

« Mon ami Ernest me demande là peu de chose et ce n'est pas même pour lui, mais pour faire plaisir à des dames, je ne puis décemment refuser une chose si simple à un ami, et encore bien moins à une dame. »

Je revins de ma première décision et lui dis qu'il pouvait disposer de moi, que je ferais, à cet égard, tout ce qui lui plairait. Il fut convenu que, si à sept heures précises du soir il n'était point arrivé, je conduirais ces dames au bal et qu'il nous y rejoindrait.

Moi, qui aime l'exactitude, je me mis dans une voiture de louage pour aller au rendez-vous. Ces dames n'avaient pas encore donné le dernier coup de grâce à leur coiffure. Le bruit de la voiture, au lieu d'accélérer leur toilette ne fit que la troubler; leur impatience était grande, et plus elles se dépêchaient, plus elles s'embarrassaient et se reculaient par les essais qu'elles faisaient de leurs déguisements. Sous quelque costume que ce soit, une belle ne veut jamais rien perdre des avantages dont la nature a été prodigue à son égard. J'étais le seul prêt, mon ami ne venait pas et ne l'attendais plus, il n'y avait, que les dames qui m'occupassent, dans ce moment là.

Elles parurent enfin, folâtrant et riant de leurs déguisements. Elles voulurent me faire déguiser aussi. Sur leurs instances, je consentis à mettre la moitié d'un masque sur mon visage. Je n'ai jamais aimé en montrer un autre que celui que j'ai apporté en naissant, tout ce qui est faux me déplaît, peut même, en de certaines occasions, me mettre de mauvaise humeur. J'avais consenti à faire le fou, il fallait aller jusqu'au bout. On doit hurler,

avec les loups, dit le proverbe. Nous sortîmes à la risée de toute la maison et nous donnâmes un spectacle fort divertissant. Enfin la voiture nous conduisit au bal. Je n'étais pas encore entré que j'aurais voulu en être sorti. Il y avait foule, c'était à qui ferait le plus de folie ; on s'intriguait, je le fus passablement toute la soirée. J'étais peu content de moi, mais je vis que les autres étaient satisfaits, d'avoir trouvé en moi un sujet d'amusement, c'était au moins une compensation du peu d'agrément que je trouvais au milieu de ces masques. Je vis très bien, ou crus voir du moins, que Ernest n'était point étranger à toutes les attaques que je recevais des beaux masques du bal.

J'avais été si étourdi, en entrant, que j'en avais laissé mon parapluie dans la voiture. En reconduisant, avec mon ami, sur les minuit, ces dames, il me vint une envie : après les avoir quittées et en repassant sur la place où j'avais pris cette voiture, de voir si elle serait par hasard revenue là et si j'y trouverais mon parapluie.

Un homme qui se promenait de long en

large, enveloppé dans un grand manteau, ayant remarqué que j'examinais les voitures qui stationnaient les unes après les autres, vint à moi pour me demander ce que je cherchais. Je lui dis que je regardais si je reconnaîtrais la voiture dans laquelle j'avais oublié un parapluie.

« A quelle heure l'avez-vous prise ?

— A sept heures, répondis-je.

— Est-ce la première qui était en tête de la file ?

— Oui, Monsieur, ajoutai-je.

— Elle n'est pas ici. »

Il me demanda mon adresse, je tirai une carte et lui laissai, et me dit :

« Vous pouvez être tranquille. »

J'étais parfaitement tranquille aussi. L'honnêteté de cet homme qui m'eût l'air d'un préposé à la surveillance des voitures, m'avait raffraîchi le sang et fait plus de plaisir que le bal. J'étais plus content de sa prévenance que si j'eusse retrouvé mon parapluie. J'étais enchanté d'avoir rencontré quelqu'un qui semblait prendre part à ma perte, quoique minime.

On aime à voir les autres s'intéresser à ce qui nous touche. Je rentrai satisfait de cet homme et presque de moi-même, d'avoir, par inadvertance, fourni une occasion de rencontrer une âme compatissante : je me plais à compter les vibrations des âmes et je me couchai plus joyeux que si je me fusse bien amusé au bal, et dormis d'un profond sommeil qui aurait été plus prolongé encore sans la visite inattendue qui vint, le lendemain, me réveiller, dès le matin.

XXXII.

Le Cocher.

C'était le cocher qui nous avait conduit au bal, il venait s'excuser de n'avoir point regardé dans sa voiture quand nous en descendîmes, pour voir si nous n'y oublions rien.

« Vous devez vous rappeler, Monsieur, me dit-il, que d'autres personnes entrèrent dans ma voiture aussitôt après que vous en fûtes sortis, ce qui ne me donna pas le temps de me livrer à cet examen.

— Oui, je me rappelle parfaitement cela,

repris-je. Dès que vous n'avez point vu ce parapluie, je ne vous en ferai pas un crime ; et vous n'êtes pas tenu d'avoir plus de soins de ce qui m'appartient que moi-même ; il est perdu, le mal n'est pas grand. »

Je ne concevais pas bien d'abord ce grand intérêt qu'on avait pris à une misère. Mais un peu de réflexions me mit au fait, et je me louai d'être dans un pays civilisé, où chacun sent qu'il a un intérêt commun, et où chaque membre de la société se trouve pour ainsi dire lésé dans le tort qu'un autre souffre.

J'ai remarqué, dans mes voyages, qu'il y a des peuples qui croient former corps de nation et être civilisés, qui ne comprennent pas encore, assez généralement du moins, une vérité si simple ; mais tant pis pour eux.

Les voitures destinées au service du public, ont besoin de l'estime de ce même public et font tout pour le mériter et plaire à chacun; leur intérêt s'y trouve lié, les bénéfices en dépendent. Quel que soit, du reste, le vrai mobile qui faisait agir tout ce monde, se déplacer pour une chose que je regardais,

moi, comme indifférente, j'éprouvais une satisfaction intérieure. J'aurais été fâché de n'avoir pas perdu mon parapluie, ce qui m'aurait privé d'un grand plaisir; il est si rare, de le rencontrer, quoiqu'on le cherche constamment, qu'on ne saurait avoir trop de joie quand il vient ainsi vous trouver à votre insu et donner des motifs d'être content de soi et des autres.

Un philosophe comprendra bien, si tout le monde ne le comprend pas, pourquoi celui qui est satisfait de soi et des autres, aime à prolonger son bonheur et s'amuse à rechercher la moralité de chaque chose : car que servent, dans la vie, les mille particularités qu'on y peut remarquer, si on n'y voit un but moral, instructif.

L'homme, à quelque âge que ce soit (c'est mon opinion ; je ne sais si quelques philosophes de la secte la plus rigide penseraient différemment), a toujours quelque chose à apprendre, parce qu'il est impossible qu'il sache tout, et je crois même que les plus savants peuvent partager cette manière de voir, sans faire de tort aux ignorants.

La morale peut occuper les penseurs les plus graves. La meilleure étude que chacun de nous puisse faire, est sans doute de se connaître soi-même. L'étude de la morale est, comme l'a dit un écrivain : « Une pratique journalière, une observation continue : c'est l'habitude de la vertu, la coutume du sentiment. »

XXXIII.

Des Livres.

Quand on jette comme je le fais ici, ses rêveries sur le papier, on devrait s'abstenir de lire les bons livres, car ils font tomber la plume des mains, ou faussent votre allure ; et à tout prendre, je crois qu'il vaut mieux écrire, purement et simplement ce que l'on sent, que de chercher à se modeler sur les autres ; on ne fait que de tristes choses en voulant les imiter ; les idées qu'ils ont eues, ne se représentent jamais à vous comme el-

les leur sont venues à eux ; les intelligences sont si diverses, les temps et les circonstances sont si opposés, que, ce serait merveille, si l'on pouvait voir absolument comme ils ont vu.

Il n'est pas possible, d'un autre côté, de rejeter certains livres qui vous procurent toujours un plaisir pur et sans mélange, car ce sont des vrais amis que l'on a toujours sous la main, et prêts à vous consoler des petites misères et méchancetés du monde ; les vivants ne peuvent se souffrir, il faut recourir aux morts pour être moins malheureux dans cette vie, et les livres sont, sans contredit, ce que nous avons de meilleur pour occuper agréablement notre temps qui, sans cela, nous paraîtrait souvent ennuyeux et triste. C'est assez dire que les instants les plus heureux que je passe, sont ceux que j'emploie à de bonnes lectures. On ne peut pas non plus, être toujours collé sur les livres, la distraction est nécessaire, et c'était pour en trouver que je sortis un jour. A quelques pas devant moi, cheminait un monsieur à gants jaunes beurre frais, élégamment vêtu, et pour le dire,

en un mot, d'une mise irréprochable. Ses pieds vinrent tout à coup à glisser sur un trottoir, il tombe et s'étend de tout son long. Deux robustes commères vraies marchandes des halles s'en allant bras dessus bras dessous, un peu plus joyeuses qu'à leur ordinaire, le virent dans cet état, et l'une d'elle dit à l'autre :

« Eh, dis donc, Marie ! apporte donc une chandelle à monsieur qui se couche. »

Les passants ne purent s'empêcher de sourire du bon mot de cette femme et plus encore du ton dont elle le débita. En allant toujours sans aucun but fixe, je me trouvai sur la place de la Bourse.

XXXIV.

La Bourse.

Ce monument est un vrai temple consacré à Plutus, digne de l'admiration de la foule qui aime à l'examiner dans ses diverses parties! Les magnifiques peintures en grisailles de MM. Abel de Pujol et Meynier, deux de nos célèbres artistes modernes, fixent surtout l'attention.

L'intérêt s'y donne rendez-vous tous les jours, à une certaine heure; et chacun s'y livre à une spéculation qui a plutôt l'air d'un

jeu que de toute autre chose, j'en parle là comme quelqu'un qui ne sait au juste ce qui s'y fait et qui n'entend rien à ses savantes combinaisons, qui font faire une rapide fortune aux uns et une culbute non moins accélérée aux autres. Le monde va de cette façon, les uns ne sont riches que des dépouilles des autres, ce qui a toujours été depuis que le monde existe ; je ne sais si l'industrie et la civilisation pourront y changer quelque chose, mais cela n'est pas certain.

L'industrie crée des richesses, à n'en pas douter, mais ne peut réformer la nature humaine. Elle tend à l'améliorer, il n'y a pas encore de doute là dedans, mais les abus s'y rencontrent, comme dans tout ce que font les hommes. Les uns s'enrichissent de la sueur des autres qui sentent leur misère sans pouvoir en sortir, malgré un travail excessif. Partout où l'on porte ses regards il y a à redire, tout ce que font les hommes est sujet à révision. Aussi les voit-on sans cesse changer dans leurs goûts, leurs plaisirs. Les arts et les sciences fournissent, à l'aide de l'industrie, d'amples moyens de favoriser cette inconstance et cette mobilité humaine.

J'avais envie d'entrer à la Bourse non pour m'y livrer à aucune spéculation, mais uniquement pour l'examiner de nouveau, lorsque j'en fus détourné par un de mes amis qui en sortait, et il m'entraîna avec lui.

XXXV.

Rue du Bouloi.

Nous suivions la rue du Bouloi. Un équipage stationnait là au milieu de la rue, qui n'est pas large, comme on sait, lorsque vint à passer une autre voiture; le cocher de cette dernière était, je crois, ivre, car, autrement, je n'expliquerais pas son imprudence : il n'y avait que peu d'espace pour qu'une voiture pût passer entre le mur et celle qui était arrêtée. Au lieu de ralentir le pas, ce cocher met ses chevaux au galop. Il

criait *gare !* je me rangeais, lorsque j'aperçus une dame tenant une petite fille par la main, qui ne songeait pas du tout à se retirer. Etait-elle sourde, ou préoccupée ; je ne sais, mais voyant le danger imminent qu'elle courait, ainsi que l'enfant qui était avec elle, je les pris violemment à brasse corps pour les approcher du mur.....

Le premier regard de cette dame fut un regard de mécontentement qu'elle lançât sur moi. En voyant la voiture la raser de très près, elle tomba dans un étonnement tel que les jambes lui tremblèrent. La frayeur lui était venue après le danger passé. Elle me remercia alors d'un si grand cœur, que je vis bien qu'elle regrettait le premier coup-d'œil qu'elle avait jeté sur moi.........

Ceci fut si instantané, que le jeune homme qui m'accompagnait, occupé de continuer la conversation, ne le vit que lorsque la voiture fut passée. Le monde qui se trouvait dans la rue se mit à crier contre ce brutal de cocher ; et plus il entendait pousser de cris, plus il stimulait ses chevaux. Je me louai alors de n'avoir pas suivi mon premier dessein, et

d'avoir été détourné d'entrer à la Bourse. Les passants disaient à cette dame :

« Sans monsieur, en me désignant, vous et votre enfant étiez écrasés. » Ils avaient vu le danger de loin.

J'entraînai au plus vite mon compagnon, pour abréger les remercîments de cette dame et les exclamations de la foule. Ce n'est point moi qui dirige les événements : je cherche à me régler sur eux.

XXXVI.

Bibliothèque Royale.

Les livres sont le remède de l'âme, φαρμαχον τησ ψυχης, telle est l'inscription que Ptolémée avait fait mettre sur le frontispice de la célèbre bibliothèque qu'il fonda à Alexandrie. Je n'entre jamais dans la bibliothèque royale de Paris où les génies de tous les siècles semblent s'être donnés rendez-vous, sans être saisi d'un saint respect, comme lorsqu'on pénètre dans les caveaux de Saint-Denis. L'âme de ces génies éclairant le

monde respire encore toute entière dans leurs ouvrages, qui ont traversé les âges sans rien perdre de leur fraîcheur et de leurs beautés.

C'est le sanctuaire du repos, de l'étude, du silence ; des hommes studieux se livrent là à des recherches et à des travaux qui doivent un jour leur donner place dans ce monument destiné à recevoir tout ce que l'esprit enfante de plus sublime. On ne saurait trop avoir d'établissement de ce genre. Paris compte plusieurs bibliothèques, mais non riche comme celle-ci ; un accident suffirait pour priver les siècles futurs d'un grand nombre de chefs-d'œuvre. On ne peut faire un pas, dans Paris, sans y rencontrer une distraction instructive.

XXXVII.

Jardin des Tuileries.

Le jardin des Tuileries a une autre physionomie, le dimanche, que les autres jours de la semaine. Tout le monde, sans être observateur, a pu faire cette remarque ; et chacun peut même, en poussant la curiosité un peu plus loin, distinguer, jusqu'à un certain point, à quelle classe de la société appartient telle ou telle démarche. La manière de se vêtir est souvent aussi un indice. Si l'allure en général ne trompe guère, le langage peut,

encore mieux que toute autre chose, désigner ces différences qui existent dans les diverses classes de nos sociétés modernes, l'habillement n'étant plus, comme autrefois, un signe distinctif, la fusion entre toutes les professions semble générale de nos jours. La dissemblance est, à quelque chose près, sans doute la même à présent, mais paraît moins frappante au premier coup-d'œil. Cette étude d'observation de l'allure des gens, ne laisse pas que d'être amusante et curieuse à faire.

Paris est une ville unique dans le monde : les plaisirs les plus variés y sourient sans cesse, et s'installent partout en incessants provocateurs. L'industrie, après s'être agitée pendant la semaine dans les ateliers, prend son essor le dimanche, et va bourdonnant et folâtrant dans les promenades publiques et les environs de la capitale ; on ne voit partout que gaîté et joie bruyante. Peuple heureux, et peut-être le plus heureux de l'univers ! tu peux, au moins, un jour de la semaine, oublier les travaux et les chagrins des six autres jours.

Quand on songe aux millions d'êtres dont une grande partie de la terre est couverte, et qui gémissent dans l'esclavage, on ne peut s'empêcher de trouver le Français heureux, travaillant bien, beaucoup, et s'amusant encore mieux.

J'étais au jardin des Tuileries, mais mes idées n'y étaient pas toutes ; je me plaisais à penser à ces milliers de personnes animant ces charmants environs de Paris, et je songeais au jeu inconcevable de la nature, qui semble prodiguer ses bienfaits aux uns et plonger les autres dans la misère. Partout cette bonne nature semble se jouer des pauvres humains. Elle est tantôt gaie, tantôt triste, mais toujours immuable dans ses décrets ; elle a ordonné qu'il y eût, sur ce globe, des hommes blancs, des noirs, des rouges, des cuivrés, et tant d'autres nuances dérivant de ces couleurs mères. Elle a voulu que les uns travaillassent pendant que les autres se reposent, et servissent de bêtes de somme à ceux qui les fouettent et les vendent comme des animaux. Il faut croire que

tout est dans l'ordre, puisque cela existe depuis qu'il y a des hommes, car,

> Il ne se peut naturellement faire
> Que ce qui est ne soit point nécessaire.

Insensiblement, mes idées tendaient à prendre une teinture sombre et mélancolique, et j'allais, peut-être , finir par faire comme Héraclite, c'est-à-dire, pleurer sur la misérable condition des hommes, sans l'arrivée de quelques jeunes gens de ma connaissance, tous gais et sautillants, qui, dans ce moment-là, étaient loin de songer aux misères humaines.

La gaîté se gagne : ils me communiquèrent un peu de la leur, et nous n'eûmes pas fait deux tours d'allée, que j'avais oublié le fil de mes idées ; je ne les regrettais pas, en voyant toute l'insouciance de la foule qui se pressait dans une seule allée, comme si elle était unique dans ce beau jardin. C'est bien en voyant le peuple s'entasser comme un troupeau de moutons, que l'on peut dire avec raison que les hommes vont où il y a des hommes ; sans cela, comment expliquer

la fureur qu'avaient les grands rois de Perse d'aller attaquer la Grèce. C'étaient des hommes qu'ils cherchaient et non du terrain ; la Grèce entière était trop petite pour les tenter. Ils s'entassent, se pressent à s'étouffer ; ils semblent sortir de chez eux pour jouir d'un air plus libre et plus sain, mais la nature l'emporte, ils s'aglomèrent jusqu'à en perdre la respiration.

D'où vient que l'on fait presque toujours ce que l'on n'avait pas envie de faire ? je n'en sais rien ; mais l'on n'a pas plus tôt eu une envie, qu'il en vient une autre qui veut prendre la place de la première ; et ainsi, de desirs en desirs, on n'en satisfait jamais aucun. On souhaite toujours : la vie se passe comme on s'est promené, sans s'amuser, et le plus souvent à s'ennuyer.

« Avez-vous vu l'aubépine en fleurs ? me dit un de mes amis.

— Non. »

A ces mots, je devinai que c'était faute d'avoir vu l'aubépine en fleurs que mes idées n'étaient pas gaies.

« Mais j'y irai pas plus tard que demain, si je puis, repris-je, car il est trop tard pour y songer aujourd'hui. »

XXXVIII.

Le Printemps.

Quand on a traversé un hiver rigoureux et qu'on a failli être enseveli sous la neige, on attend avec impatience l'arrivée des beaux jours. Aussitôt que la tendre verdure commence à donner un aspect plus riant à la nature, on sent ses pores se dilater, on aime à sortir des rues boueuses et bruyantes, pour aller respirer à l'aise en pleine campagne. Quel plaisir de voir les laboureurs aux champs, les rossignols dans les bois, les hi-

rondelles à la maison, la terre reverdir et tous les êtres animés se réjouir.

La première chose qui me frappa fut le chant de la fauvette : Je ne tardai guère non plus à voir le pinçon cherchant, d'un air inquiet, un endroit propre à placer son nid, établir son petit ménage pour avoir le temps d'élever sa famille, avant la maturité des fruits.

Mon attention fut bientôt détournée par le bruit d'un choc de fer. Je vis, quoique de loin, des militaires se battre, avec des témoins de chaque côté des combattants. Le combat cessa, les témoins ne voulurent pas que la chose allât plus loin ; l'honneur, sans doute, selon leur manière de l'entendre, était satisfait.

L'un d'eux était peut-être blessé, j'en avais déjà trop vu, je ne fus pas tenté de m'approcher d'un aussi triste spectacle. Je continuai : est-il donc possible que les hommes ne puissent se souffrir ; ils seraient trois sur le globe qu'ils ne tarderaient pas à se battre, ou deux s'entendraient pour opprimer le troisième et l'obliger à travailler pour eux!

Espèce inintelligible qui, tout en croyant avoir la raison en partage, est incapable de faire deux choses raisonnables de suite!

Un des plus grands hommes qui ait existé, Alexandre-le-Grand, n'est-il pas dans ses actions, un mélange de folie, de sublime. Il suffit de lire sa vie, une des plus pleines et des plus brillantes que l'on puisse voir, pour en être convaincu. Boileau ne l'a-t-il pas traité, avec raison, de fou, d'enragé? Qu'on prenne tous les grands hommes les uns après les autres, et l'on verra que le bien et le mal sont tellement mélangés qu'il est souvent difficile de savoir qui l'emporte dans la balance de l'impartiale justice.

XXXIX.

Une belle Femme.

En jetant les yeux sur un magasin, j'aperçus une jeune femme qui était, près de la porte, à regarder les passants, à travers les vitres. Sa beauté me frappa. Pourquoi, me dis-je, n'entrerais-je point pour voir une belle femme? on va bien au Musée visiter des tableaux, des statues; faudra-t-il laisser passer l'occasion de contempler une belle créature, et n'est-ce point faire honneur au créateur que d'admirer un de ses chefs-d'œuvre?

On serait blamable, de fermer les yeux, en pareille occasion.

Tout en disant cela, il me vint un scrupule. «Entrerai-je de but en blanc? me disais-je en moi-même ; je n'oserai jamais.»

Des gants pendus aux carreaux me tirèrent d'embarras.

«Ah! voilà justement ce qui me servira d'introducteur.»

Je jetai un regard sur les gants que j'avais aux mains et je trouvai que j'avais besoin d'une paire de gants neufs, c'était un jour de fête.

J'entrai et demandai des gants. La belle demoiselle, après avoir lancé un coup-d'œil et écouté un instant comme pour s'assurer que personne ne venait, se met à lire les étiquettes, passe derrière le comptoir et tire un paquet de gants. Elle l'ouvre, mais ils étaient trop grands, en aveint un autre; me faisant fermer la main et lui en présenter le dehors, elle ployait les gants par le milieu et les mesurait sur le revers de ma main. Après en avoir essayé deux paires qui ne m'allaient pas, elle déclara que la troisième me conve-

nait et était bien ce qu'il me fallait. Je voyais que sa main était peu sûre et qu'elle n'était pas habituée à vendre des gants.

« Je m'en tiens à ceux-ci, mademoiselle, lui dis-je ; puisque vous trouvez qu'ils doivent m'aller et je vais les mettre de suite. »

Il me semblait, en les essayant, qu'ils étaient trop petits et je lui en fis la remarque. Comme je rencontrais des difficultés pour y faire entrer ma main, je jetais alternativement les yeux sur elle et les gants comme pour la consulter; mais cela ne les agrandissait pas; elle regardait, presque toujours du côté de la fenêtre ; quelquefois cependant elle examinait si je ne viendrais pas à bout de mon entreprise.

« Vous ne vous y prenez pas non plus comme il faut, me dit-elle tout à coup en souriant. Commencez d'abord par mettre quatre doigts et vous trouverez après cela plus de facilité pour introduire le reste de la main ; c'est du moins la manière qu'indiquent nos demoiselles de magasin. »

Plus je regardais la belle et les gants, plus je croyais voir que ces gants ne m'iraient pas;

elle commençait à en douter elle-même, quand elle s'avisa, pour sortir d'embarras, de regarder l'étiquette qui était sur le paquet et lut : gants pour dames.

« Que je suis étourdie ! dit-elle. Je me suis trompée, je n'ai pas l'habitude du magasin. »

Il fallut recommencer. Elle m'en choisit une autre paire, comme devant être, cette fois ci, ce qui me convenait. Cette paire me paraissait assez devoir être mon fait; mais occupé de la belle, je m'y prenais aussi maladroitement pour les essayer que la première fois.

« Il me semble, lui dis-je, que je ne commence pas comme vous venez de me l'expliquer. »

Plus je multipliais mes tentatives, plus je faisais de gaucheries; je la priai alors de vouloir bien m'aider à sortir d'embarras.

« Comment, dit-elle en riant, en si peu de temps oublier une chose si simple? » Elle recommença par me dire avec beaucoup de patience et d'amabilité, ce que j'ai écrit plus haut. Je me recueillis un instant, et me mis

à réfléchir ; je cherchais à lui tourner un petit compliment pour la remercier de sa complaisance sans réussir à trouver ce que j'aurais voulu ; quand tout à coup elle vint me tirer de mon application en haussant la voix :

« Ah, tenez ! me dit-elle, mais d'un air gai et d'un ton à me laisser croire qu'elle soupçonnait ce que je méditais, et qu'elle me savait gré de mon intention, voilà une demoiselle du magasin qui vous servira mieux que moi. » Elle sortit et me laissa avec cette nouvelle venue.

Si celle-ci s'était trouvée à la boutique, au lieu de l'autre, je n'aurais probablement pas senti le besoin d'une paire de gants, ou j'aurais, sans aucun doute, quand je me mis à les examiner, décidé que les miens pouvaient aller encore, selon Caton et le précepte du bonhomme Richard.

Si cette dernière n'était, ni aussi belle, ni aussi jeune que l'autre, en revanche, elle avait l'air d'aimer furieusement à jaser, car pendant le temps que j'essayai ces gants et que je les payai, elle sut trouver moyen de

m'apprendre que cette demoiselle, qui venait de s'en aller, était la fille du maître de la maison, arrivée tout fraîchement du pensionnat, ne paraissait jamais dans le magasin, et que c'était par hasard, pendant que tout le monde prenait son repas, qu'elle s'était trouvée là.

J'allais sortir, quand la belle rentra pour prendre une raquette qu'elle avait laissée sur le comptoir; je la saluai et partis.

En quittant le magasin, je compris plus aisément une chose qui m'avait, jusque là, toujours parue extraordinaire, et je commençai à ne plus trouver étonnant, ni l'enlèvement d'Hélène, par Thésée, par Pâris; ni toute la Grèce armée pour la réclamer, rester dix ans à faire le siége d'une ville pour finir enfin par la détruire. Pendant ces dix ans, Hélène avait dû perdre son premier éclat; mais on avait une aussi haute idée de sa beauté, qu'on ne croyait pas la racheter trop cher : les plus grands sacrifices étaient peu de chose, pourvu que l'on vînt à bout de la posséder.

Le temps est un grand maître qui éclaircit

bien des doutes. Je fus content qu'une paire de gants, m'eût ainsi fourni l'occasion de concevoir une chose que j'expliquais mal avant cela. Voilà comme tout se tient, s'enchaîne; une mouche suffit souvent pour résoudre un problème.

J'aurais vu, la nymphe Égérie à mes côtés, où l'aigle de Pythagore voler sur ma tête que je n'aurais pas mieux, que je ne le fis, auguré du reste de la journée, après un tel début.

XL.

Boulevard des Italiens.

—◈—

L'homme qui marche va plus ou moins vite, selon les idées qui le poussent ; c'est le vent qui souffle en poupe, ou la vapeur qui fait mouvoir la machine. Observez bien ces passants ; vous verrez que les pas qu'ils font sont la mesure des pensées dont ils sont agitées, quand ils ne sont pas trop entassés, néanmoins ; car la presse ne convient pas à cette sorte d'observation. Qui veut étudier les hommes à leur démarche et deviner les

préoccupations qui font mouvoir leur jambes, ne doit point aller dans les foules; car on n'y va pas pour soi, mais pour les autres.

Je rencontrai sur le boulevard des Italiens une connaissance qui me fit d'aimables reproches sur la rareté de mes visites; que tout le monde s'en plaignait et qu'on s'accoutumait mal de mon absence, je me défendis le mieux que je pus.

« Je suis, mon cher de La...., lui dis-je, sur le point de faire un long voyage, et je voudrais emporter le moins de regrets possibles. Je m'éloigne insensiblement de tout ce qui m'intéresse, afin de n'être pas pris au dépourvu, car il pourrait m'arriver de manquer de force pour quitter tant d'aimables gens que je vais laisser à Paris.

— Notre philosophie, dit-il, languit sans la vôtre.

— Vous voulez railler, ajoutai-je. » Je ne sais pourquoi on est toujours tenté d'accorder aux gens les qualités qu'ils n'ont souvent pas, et qu'on leur refuse celles qu'ils ont. Un homme qui parle peu, mais à propos, passe

souvent pour avoir plus d'esprit, qu'un autre qui parle beaucoup quoique avec esprit.

« Non, me dis-je tout bas en m'éloignant, je ne veux point augmenter le nombre des connaissances que j'ai ici, chacun ne vous recherche d'ordinaire que pour lui. » Les gens de talents aiment à avoir des témoins de ce qu'ils disent, afin de trouver en ceux-ci des admirateurs et des prôneurs. Et il est souvent nécessaire de jouer un rôle qui ne me convient pas, pour se bien faire voir dans le monde. Il me faudrait faire un trop fréquent usage du secret que j'ai dérobé à mon homme des ruisseaux ; ma condition ne serait point égale à la sienne, je serais forcé de flatter toute sorte de gens, sans quoi nul ne serait content, tandis que mon homme ne louait que les personnes qui méritaient ses éloges, car il pouvait choisir, il n'allait j'imagine, dans les rues que parce qu'il était beaucoup plus, que dans un salon, libre de brûler son encens pour la divinité de son choix.

Dans le monde, on est souvent obligé de faire le bouffon, car il est commode d'être bête, on est toujours de l'opinion des autres;

c'est le moyen de ne porter ombrage à personne, d'éviter les discussions et de pouvoir aller tranquillement son petit train. Il est très fréquent d'entendre des gens vous dire, un tel est un homme de mérite, plein d'esprit, je le connais beaucoup, il est de mes amis. Ce qui peut se traduire ainsi : j'ai de l'esprit, je ne puis décemment fréquenter que des gens du premier mérite, tenant les sommités dans l'ordre social.

Un philosophe de l'antiquité disait, il est vrai, que le sage pourrait courtiser les rois pour faire ses affaires. Il ajoutait même qu'il ferait trois fois la culbute pour un talent ; je ne sais s'il a voulu donner à entendre par là qu'on dût le faire pour tout le monde, car sous ce rapport chacun se croit roi et s'imagine mériter la louange.

XLI.

Les Artistes Ambulants.

—◆✠◆—

A quelques pas de moi, se trouvait une petite troupe ambulante, qui après avoir étendu un sale tapis râpé, sur un coin du boulevard, faisait beaucoup plus de culbutes et de sauts que le philosophe n'a fixé. Père, mère, enfants grands et petits, tout, jusqu'au singe se mit à faire des tours, et cela pour un petit sou, encore payait qui voulait, car ces talents qui s'exercent en plein vent, ne sont pas les mieux rétribués, la générosité du public est

mesquine. Il semble que plus ces malheureux sont prodigues de leur savoir faire, plus ils sont mal payés.

Il est singulier combien il y a de gens qui exercent leur petite industrie dans les rues d'une grande ville et y trouvent leur pain.

Un peu plus loin, des musiciens italiens, rangés en demi-cercle, exécutaient un morceau de musique sur divers instruments. Une chanteuse se détache de la troupe ; c'est ordinairement la plus belle, et se met à faire la recette à la ronde. Elle avait, en chantant, fait un fausset qui m'avait indisposé contre elle, et j'étais déterminé à ne lui rien donner. Je m'affermissais dans cette résolution, afin de lui refuser net. Plus elle approchait de moi, plus j'avais l'air indifférent à ce qu'elle faisait. Il y a dans l'homme un fond de bonhomie qui le rend le jouet de ses projets et dupe des autres. Je n'ai jamais cru être si sûr de mon fait que dans ce moment-là ; mais je n'avais pas compté sur le regard de cette italienne et le son accentué de sa voix avec lequel elle vint me débiter sa

phrase obligée. Elle avait deviné, je crois, mon dessein, et se faisait deux plaisirs, l'un de le faire évanouir, et l'autre de recevoir ce que j'étais décidé à ne pas lui donner.

A sa première demande, je fus si ébranlé, qu'elle s'en aperçut et réitéra aussitôt. Ce second coup m'acheva; je fus aussi prompt à changer de résolution que je l'avais été à me promettre de ne lui rien donner. Elle ouvrait de grands yeux bien fendus et tenait ces grands cils noirs braqués sur moi, en attendant ma dernière décision. Me voyant ainsi attaqué de tous côtés, sans moyen de pouvoir échapper, je mis la main dans ma poche et lui donnai en vérité beaucoup plus qu'elle n'attendait et que je lui aurais effectivement donné, si je n'avais fait la sottise de m'aviser de penser que je ne lui donnerais rien. Si on lui paie tous les faussets qu'elle fait plus que les tons justes et moelleux, ses recettes ne doivent pas être mauvaises, surtout si elle rencontre souvent des gens qui, comme moi, croient pouvoir se dispenser de lui donner.

XLII.

Collége.

Le voyageur, parvenu au milieu de sa course, aime à calculer l'espace qu'il vient de franchir. Arrivé à un certain âge, qui doit, selon les probabilités humaines, être regardé comme le milieu du chemin qu'il est donné à l'homme de parcourir en ce monde, on se plaît à jeter un regard en arrière et à se rappeler son enfance. Ce sont de ces souvenirs qui viennent en ce moment s'offrir à moi, que je vais m'amuser à noter ici.

Il y a aujourd'hui, 31 octobre 1839, bien des années, c'était en 1815, après la chute de l'empire français. J'étais bien jeune alors; mon oncle (ayant eu le malheur de perdre mon père depuis quelques années déjà), vint me prendre pour me conduire en pension. Je sentis pour la première fois combien il est pénible de quitter la meilleure des mères pour aller se farcir la tête de mots des langues anciennes.

Le vieil ecclésiastique, qui m'avait donné les premiers éléments du latin, venait de m'embrasser et de me donner sa bénédiction, en me souhaitant toutes sortes de prospérités, et m'exhortant à bien travailler, comptant, je pense, faire un prêtre de moi, le pauvre saint homme ne voyant rien au-dessus de la prêtrise : il m'aimait trop pour ne pas desirer que je jouisse du plus grand bien dans ce monde, afin de gagner le paradis dans l'autre.

Je ne fus pas plus tôt monté en voiture que je me mis à pleurer. On ne quitte pas une bonne mère sans larmes. La voiture roulait et m'éloignait du toit paternel; pendant

que je reconnus les environs, j'éprouvais un chagrin réel de les laisser, mais quand de nouveaux objets se présentèrent à moi, je me sentis distraire par ce que je voyais.

Mon oncle, qui était en état de savoir apprécier l'effet d'une bonne éducation, avait choisi le collége qui passait alors avec raison, dans les départements environnants, pour le meilleur, et où l'on soignait le mieux les travaux des enfants. Un des professeurs de ce collége avait été un de ses camarades de pension, et tous deux avaient eu le célèbre Daunou pour maître d'étude.

Nous arrivâmes de nuit, à la lueur des reverbères, à Lons-le-Saunier : le bruit d'une ville frappe toujours les enfants qui n'y sont pas habitués ; j'ouvrais de grands yeux et examinais tout avec curiosité.

Mon oncle nous fit conduire à l'hôtel de la Pomme-d'Or, où avait logé quelques mois auparavant le maréchal Ney, qui s'était rendu fameux dans cette ville, à l'approche de Napoléon lorsqu'il quitta l'île d'Elbe, vint débarquer en France et reconquérir l'empire par sa seule présence : mais la colère des

rois conjurés n'était point encore appaisée. Mon oncle voulut que l'on nous servît à la table même où le maréchal Ney réunissait son état-major. L'hôte fut flatté de cette demande. D'autres personnes mangeaient également à cette table, car elle était très grande.

L'hôte vint s'asseoir près de nous, les Francs-Comtois sont communicatifs, et engagea conversation avec mon oncle, qui était curieux de connaître quelques particularités du maréchal, qui se trouvait alors sous le poids d'une accusation, et toute l'Europe avait les yeux fixés sur lui; on craignait déjà qu'il ne devînt victime des passions politiques : c'est assez généralement le sort réservé aux grands hommes.

XLIII.

Le Soldat.

Le lendemain, mon oncle renvoya la voiture et nous partîmes à pieds, pour aller voir un de ses amis qui demeurait à la campagne. Nous gravissions le premier plateau du mont Jura, et nous avions traversé plusieurs villages nombreux et rapprochés l'un de l'autre dans ces montagnes, quand nous rencontrâmes un soldat qui était assis sur un petit mur de pierres entassées les unes sur les autres, séparant une propriété du che-

min; il nous demanda l'aumône. Nous nous arrêtâmes.

Mon oncle aimait les militaires. Ces braves, pleins d'énergie et de courage, qui prodiguent leur vie pour la défense du pays, inspirent de l'intérêt à tout le monde. Il nous raconta qu'il avait fait la guerre en Italie, en Égypte, en Allemagne, en Russie, partout enfin où il y avait eu des coups à attraper. S'apercevant que nous l'écoutions avec plaisir, il poursuivit :

« J'étais du nombre de ceux que le maréchal Ney a ramenés de Russie, au milieu de cette grande débâcle. Sans lui, ajouta-t-il, nous périssions tous, les uns d'une façon, les autres d'une autre.

— C'est une belle retraite, dit mon oncle; celle des dix mille grecs par Xénophon, en me regardant, n'est point au-dessus.

» Je me trouvais encore, il y a quelques mois, poursuivit le soldat, avec le maréchal, ici à Lons-le-Saunier, lors du retour de Napoléon. D'anciennes blessures s'étant rouvertes, je tombai malade et fus mis à l'hôpital, d'où je ne suis sorti que depuis peu. Je

fuis la ville; j'aime les gens de campagne, ils sont bons et charitables. J'attends qu'on se souvienne de moi pour me faire entrer aux Invalides.

» Vous voyez, en moi, un vieux soldat de la République, de l'Empire; et de tant de travaux et de souffrances, il ne me reste que des infirmités, obligé de manger le pain de tout le monde, n'ayant pas la force de travailler.

» Si je n'avais pas quitté mon village, je serais, comme mon père, laboureur gai et heureux, tandis que me voilà infirme et vieux bientôt; et vous voyez ce qui me reste de tant de victoires que nous avons remportées dans tous les coins du monde. Qu'est-ce que la France a gagné en définitif d'être allée chercher des ennemis partout? N'est-elle pas, ainsi que moi, couverte de blessures? Et notre petit caporal (Napoléon), ne vient-on pas, me dit-on, de l'envoyer dans une île au milieu de l'Océan. Je ne suis pas le seul à plaindre, je le sais; mais le malheur des autres m'afflige encore.

» J'ai, dans le temps, prodigué ma vie pour

la patrie, aujourd'hui, je ne puis que voir les débris de notre commune splendeur et pleurer notre gloire passée; voilà comme tout s'évanouit. Il me semble que c'est un rêve. Si j'avais mes membres pleins de vigueur comme autrefois, je me figurerais sortir d'un long et pénible sommeil; mais la triste réalité est là qui se fait sentir. Ce grand maréchal Ney, que j'aime si fort et avec tant de raison, qui méritait de mourir comme Turenne, emporté par un boulet, en gagnant une bataille, plutôt que d'être détenu comme un criminel, est, m'assure-t-on, sous le poids d'une accusation. Qui sait si les lâches n'en veulent pas à sa vie?» A ces mots, le soldat porta une main sur son cœur, et, de l'autre, tira un lambeau qui avait dû être autrefois un mouchoir, pour essuyer quelques larmes.

«Ce grand homme m'a sauvé la vie en Russie, il est bien juste que je pleure sa captivité. Mais ce signe que tu m'as donné sur le champ de bataille, illustre maréchal! ne me quittera jamais, et je l'emporterai dans la tombe. C'est tout ce que je possède.»

Il tira sa croix d'honneur qu'il tenait sur son cœur, cachée sous sa chemise, et nous la montra, en disant :

« La voilà ! je ne la fais pas voir à tout le monde. »

Le récit de cet homme nous avait ému : mon oncle ouvrit sa bourse, et lui donna la première pièce qui lui tomba sous la main ; je ne sais si elle était d'or ou d'argent. Ma mère m'avait donné une petite bourse : j'y pris une pièce de dix sous, et la mis dans la main du vieux guerrier. Je fus certainement plus content d'avoir ces dix sous de moins, que lui de les posséder en plus. Cependant, il parut plus sensible au petit présent d'un enfant qu'à ce que lui avait donné mon oncle.

Ceux qui pourront ressentir les émotions qu'éprouvait ce brave, en connaîtront bien la cause, et cela doit suffire. Il nous remercia, non en mots vides de sens, comme le font d'ordinaire les mendiants, mais d'un signe de tête où l'on voyait que le cœur avait part. Que d'éloquence dans ses yeux humides! Son âme y était peinte tout entière.

XLIV.

Les Cloches.

Les cloches des villages voisins, annonçaient, aux vivants, que l'église célébrait l'anniversaire des morts. Ce son lugubre qui retentissait de tous côtés, produisait dans l'âme une mélancolie qui cadrait avec l'impression qu'avait laissé, en nous, le récit déchirant du soldat.

Nous fûmes reçus à bras ouverts par l'ami de mon oncle : sa maison bâtie sur le penchant du mont Jura, est dans une position

charmante pour jouir d'une vue immense. Cette vaste plaine, qui du pied du mont Jura s'étend jusqu'au Mont-d'Or, se déroulait à nos yeux. Je cherchais à deviner d'où nous étions partis.

Le jardin et le verger étaient encore garnis de fruits. D'une vigne qui couvre une grande partie d'un coteau attenante et dépendante de la maison, pendaient des grappes appétissantes; tout mûrit tard dans ces montagnes. On fait là, comme dans les villages environnants, des fromages dits de Gruyère, ce qui forme une branche de commerce de la Franche-Comté.

L'ami de mon oncle le plus instruit du village avait toujours évité d'en devenir le premier, c'est-à-dire le maire; il pensait là dessus différemment que César et n'en était que plus heureux : aimé et chéri de tout le monde, il passait là les jours les plus paisibles qu'un philosophe puisse couler en ce monde ; faisant de temps en temps la partie de madame la comtesse d'A... sa voisine. Il était en outre recherché de tout ce que le département comptait de plus recommandable.

A deux mille lieues, j'ignore si l'ami de mon oncle lui a survécu longtemps, ou s'il vit encore. Les impressions d'enfance ne s'effacent jamais; il m'avait tellement plû que j'étais son ami aussi et le serais encore : l'amitié que me portait mon oncle me faisait chérir tout ce qu'il aimait et surtout cet ami, on en voit peu comme celui-là.

Pendant les trois jours que nous restâmes chez lui, avant de continuer notre route pour aller en pension, il n'épargna rien pour chercher à me distraire.

Notre arrivée ne fut pas plus tôt connue que le maire de l'endroit, qui connaissait mon oncle, accourut pour le voir. Mon oncle me conduisit dans ma pension, retourna passer un mois chez son ami et vint me revoir avant de repartir pour son département.

XLV.

Malle-Poste.

Aux vacances on me mit dans la malle-poste et je partis content, j'avais obtenu un prix. Sur la route je rencontrai beaucoup de mes camarades qui s'en allaient aussi. Voulant faire mes adieux à quelques uns, que nous allions dépasser, j'approchai la tête pour les voir. Un cahot de voiture survint, ma tête passa à travers une vitre qu'elle venait de briser.

Le conducteur, qui était seul avec moi, eut d'abord peur que je ne me fusse blessé; mais

me voyant sain et sauf, il partit d'un éclat de rire si fou, que je ne pus m'empêcher de partager son hilarité; il la prolongea le plus longtemps qu'il pût, tandis que je me laissais distraire par la variété des paysages que la rapidité de la voiture présentait à ma vue, et pendant que la campagne, semblable à un tapis bigarré de vert,, jaune, gris, paraissait courir en fuyant à nos côtés, au grand contentement de ma jeune imagination.

Ce gros garçon qui était assis près de moi aurait eu à choisir, entre voir le verre de sa voiture entier où cassé, il l'aurait sans doute préféré dans l'état où l'avait mis ma tête ; il aurait eu encore, à faire choix entre la manière de le briser qu'il n'aurait pas desiré que la chose se fût passée autrement, car il ne tarissait pas; il me disait par intervalle :

« Vous n'y avez vu que du bleu, n'est-ce pas ? »

Et partait, là dessus, d'un gros rire à se tenir le ventre.

Tout voyageur conviendra qu'il est assez difficile, dans un si petit espace que celui que l'on a dans une malle-poste, où tout est mathé-

matiquement calculé et rigoureusement mesuré, on puisse trouver un sujet de divertissement qui fasse épanouir la rate comme s'épanouissait celle de mon conducteur.

Chacun peut s'amuser à rechercher combien de sortes de plaisirs peut offrir l'intérieur d'une voiture et pourra, après une savante investigation, voir si mon gros compagnon de voyage avait réellement trouvé une des manières les plus plaisantes de s'amuser dans une malle-poste et que ma tête avait innocemment rencontré en allant dans un sens opposé à la voiture, qui ressentit un rude cahot, en passant sur un point de la route plus saillant que celui où elle roulait avec tant de célérité.

XLVI.

Saint-Cloud.

Le Parisien aime, dans la belle saison, à quitter ses boulevards poudreux pour aller, le dimanche, dans les environs de la capitale. Nous formâmes, un jour, une partie de campagne, montâmes en voiture et partîmes.

En entrant dans la grande avenue du parc de St-Cloud, nous vîmes, de loin, un groupe de gens qui paraissaient être suivis et entourés de militaires. Avant d'avoir pu distinguer

au juste ce que c'était, nous entendîmes dire :

« C'est monseigneur le duc d'Angoulême avec madame la duchesse d'Angoulême. »

Nous saluâmes les princes, en passant, ils nous rendirent gracieusement notre salut ; monseigneur le duc d'Angoulême, surtout, porta son chapeau si bas, que je puis dire n'avoir, ni en France, ni en pays étranger, jamais reçu coup de chapeau aussi humble que celui-là, ni par prince, ni par simple particulier. Nul fermier des bords de la Seille n'est aussi poli et n'a jamais salué personne ainsi. Il ne se doutait pas alors, ce prince, ni qui que ce soit au monde, que toute la famille serait obligée d'aller de nouveau s'exiler pour fuir la colère des peuples.

Après avoir parcouru ce beau parc, et de la lanterne de Diogène, admiré les détours que fait la Seine, qui semble quitter à regrets ces bords charmants, nous descendions, quand notre attention fut attirée par la foule qui se portait autour d'une pente escarpée et difficile où deux jeunes personnes étaient allées en jouant et se trouvaient fort embar-

rassées, ne sachant comment en sortir, pouvant à grande peine se tenir aux branchages, elles allaient peut-être tomber et rouler au bas du ravin.

Cet endroit qui offrait du danger pour des jeunes personnes, ne présentait rien que de facile à quelqu'un qui avait appris à grimper dans les montagnes. Je crus d'abord qu'elles jouaient et c'était bien effectivement par jeu qu'elles se trouvaient là.

Voyant la maman les appeler avec inquiétude et d'autres dames s'effrayer aussi, je vais à leur secours, et d'un pied ferme et sûr je les reconduisis, l'une après l'autre, à leur famille qui était au bas, ayant fait le tour tandis qu'elles, desirant aller plus vite, avaient voulu couper court. Elles pouvaient glisser et laisser en lambeaux une partie de leurs parures, dans les broussailles, et adieu le bal. Je les vis, sur le soir, danser avec beaucoup de grâce et je suis persuadé qu'elles me surent alors gré d'avoir pu les tirer d'un mauvais pas, sans que leur toilette ait eu à souffrir.

J'étais amplement payé par les délicieuses

impressions que j'éprouvais en sentant les mains de ces belles battre dans la mienne. Seulement j'aurais voulu qu'elles eussent eu plus longtemps besoin de mon secours.

Les graves théologiens qui condamnent les douces émotions que l'âme éprouve par la voie des sens, devraient en même temps enseigner comment on peut s'empêcher de les ressentir, quand on est, comme je l'étais, obligé de prendre les mains de jeunes personnes.

J'aime mieux Alexandre qui ne veut pas absolument voir la charmante femme de Darius, ni toute autre beauté de sa suite, crainte de succomber, il ne voulait même pas qu'on lui en parlât. Il aurait été de la secte sévère des stoïciens, qu'il ne se serait pas plus sagement comporté. Il me semble que cette victoire qu'il remportait là sur lui-même n'était pas la plus facile, ni la moins louable, mais sans contredit une des plus belles qu'il ait jamais remportées, n'ayant coûté ni sang, ni larmes à l'humanité, et beaucoup plus sienne que toute autre.

On m'approuva; si j'avais échoué, on m'au-

rait hué, voilà le monde. On ne voit que le succès, on ne tient jamais compte de la bonne volonté, ni des efforts que l'on fait, il faut réussir sans quoi tout est perdu. Ceci n'est pas seulement une vérité dans le parc de St-Cloud, mais dans tous les coins du globe.

XLVII.

La Belle Danseuse.

La vie est semée de peines; les plaisirs sont rares, faut-il les rejeter, quand ils viennent se présenter à nous? Devons-nous entrelacer, la toile dont notre vie est tissue, de chagrins, et vivre dans un reproche continuel et dans un contrôle de chacune de nos pensées pour éloigner et étouffer tout desir? La sagesse ne veut pas cela, elle ne défend ni la joie ni les plaisirs, mais l'abus qui est nuisible.

Quel mal fait un homme d'aimer la danse et de préférer, pour ce divertissement, une jeune et belle personne à toute autre ?

Répondez, vous tous qui avez vu la belle que l'on se disputait un soir au bal de Sceaux ! Qui la retenait six ou huit contredanses d'avance, n'était pas sûr de pouvoir danser avec elle ; quelques jeunes gens aimaient mieux attendre que de danser avec une autre. Comme elle était contente et fière de son triomphe !

Elle était fatiguée, mais c'était de plaisir ; pour rien au monde, elle n'aurait desiré se reposer ainsi que tant d'autres, voulant tenir tous ses engagements. Je sais que plusieurs de mes amis, désespérant de voir arriver leur tour, perdirent patience ; le bal, du reste, ne pouvait durer assez longtemps pour que le tour de chacun pût arriver. Nous nous contentâmes de l'admirer et partîmes en parlant d'elle, de sa grâce. Comme la conversation, à vingt ans, est animée quand elle roule sur la beauté ! Comme l'imagination est habile à lui trouver des charmes que peut-être elle n'a pas en toute perfection.

Si l'on faisait chaque chose en son temps et réfléchissait quand il serait bon de le faire, on ne se trouverait pas dans l'embarras plus tard. Si nous avions demandé, lorsque nous te vîmes, charmante beauté, descendre de voiture, qui tu étais ; les gens portant ta livrée se seraient, sans doute, empressés de nous satisfaire ; les domestiques sont bavards, et j'enregistrerais ici ton nom avec joie. Tu nous séduisis tellement au premier coup-d'œil, que nous te suivîmes par un sentiment inexprimable de plaisir ; ton entrée dans ce bal champêtre fit une grande sensation, les jeunes gens furent éblouis, les femmes auraient mieux aimé ne te pas voir là, ou n'y être pas elles-mêmes. Tout le monde te jeta la pomme ; si d'autres belles y aspiraient, elles perdirent à ta vue tout espoir ; tu enlevas tous les suffrages !

XLVIII.

Hors-d'Oeuvre.

—❧—

Je ne sais pourquoi le vouloir cherche toujours à aller au-delà du pouvoir dont les limites sont si bornées, car un rien suffit pour les fixer.

Que le plus grand génie du monde veuille le bien de ses semblables; si ceux-ci ne l'entendent pas comme lui, ils le refuseront et chercheront à entraver ses desseins. On veut être heureux et on cherche constamment le bonheur, mais à sa manière ; les

desirs de l'homme sont si variés, que bien fou est celui qui prétend les satisfaire; on rejette même le bien-être, pour peu que cela contrarie sa volonté. Personne ne veut faire abnégation de son sentiment intime, c'est la seule liberté dont on puisse véritablement jouir, car, quant à la liberté physique d'aller, de venir, elle dépend de tant de gens, de circonstances, de la bonne ou mauvaise volonté de tant de sortes de personnes, qu'avec la meilleure intention du monde, il est impossible de se regarder comme entièrement libre: dans l'action la plus indifférente en apparence, on dépend toujours des autres et on se trouve arrêté à chaque pas. Celui qui a l'air de vouloir et de pouvoir le plus, est quelquefois celui qui fait le moins; un mot, un grain de sable, suffit pour l'arrêter, ou la fièvre le prend à la gorge, et en un clin-d'œil, c'en est fait de l'homme, et les plus vastes projets s'évanouissent.

XLIX.

Le Cheval.

Figurez-vous être à Paris, voulant aller voir jouer les grandes eaux de Versailles : je ne parle pas de ceux qui ont équipage, parce qu'ils peuvent partir quand bon leur semble, mais de ceux qui, comme moi, sont obligés de prendre les voitures publiques. Vous arrivez tard aux bureaux des diligences, il n'y a plus de place, tout a été envahi; plus vous rencontrez d'obstacles, plus vous avez envie d'aller à Versailles : les obstacles dou-

blent le desir, rien de tel pour faire de fortes passions.

Vous courez, sur une place, vous rejeter dans ces voitures à deux roues qui y stationnent d'habitude; vous entrez dans un *coucou* en recommandant au cocher de partir de suite; il a beau vous le promettre, il guette les passants, fait claquer son fouet pour annoncer qu'il va se mettre en route; mais son cheval connaît ce manège, il ne bouge pas. Le cocher crie :

« Encore un *lapin*, un *lapin!* et nous partons à la minute. »

Cette minute dure un quart-d'heure, quelquefois davantage : on tempête contre ce nouveau contre-temps, on apostrophe le cocher qui reste impassible aux attaques qu'il reçoit de tous ceux qui remplissent sa voiture. On menace de descendre et de se jeter ailleurs, il vient de trouver son *lapin* si impatiemment attendu. Il est au grand complet, monte fier sur son siége, rassemble son cheval; on croit qu'il va s'élancer au galop et franchir l'espace qui se trouve entre les Champs-Élysées et le palais de Versailles en

un instant; mais la pauvre bête a déjà fait plusieurs fois ce trajet dans la journée, elle aurait plus besoin de repos que de courir les grands chemins.

J'étais de mauvaise humeur et impatient, je ne faisais pas attention combien ce pauvre animal avait de peine à nous traîner; la compassion s'empara de moi, nous n'étions pas au quart du chemin que ce cheval, grand, sec et efflanqué, avait reçu plus de coups de fouet qu'il n'avait mangé de grains d'avoine dans la journée. Je me mis à engager conversation avec le cocher, comptant par là détourner son attention et épargner des mauvais traitements à cette pauvre bête; j'avais remarqué qu'il allait toujours son petit train, qu'on lui allongeât ou non des coups.

L'impatience où j'étais, en partant, d'arriver à Versailles, était passée, la pitié l'avait remplacée, et j'aurais préféré aller au pas et voir ce cheval marcher à sa fantaisie. Je n'étais pas seul dans cette voiture, le cocher écoutait bien ce que je lui disais, mais n'en stimulait pas moins son grand flandrin de cheval.

La meilleure raison que je pus obtenir du cocher fut celle-ci : « Pourquoi est-il cheval ? » elle me parut si concluante, que je n'en demandai pas davantage, n'ayant plus rien à répliquer; car il n'y avait pas moyen de douter qu'il ne fût cheval.

Je me blottis dans mon coin et me mis à faire mes réflexions tout seul. Plus je réfléchissais, plus je sentais la force de cette raison et étais accablé de sa vérité. En trois mots il m'en avait dit beaucoup plus que s'il m'eût composé un long discours; et je le compris, ou cru du moins le comprendre, et cela peut s'interpréter de bien des manières : Hélas ! pauvres moutons, tant que vous porterez laine, et qu'on en fera des étoffes, on vous tondra.

Je serais trop long, si je voulais rapporter ici toutes les manières différentes dont j'interprêtai ces trois mots, pendant les trois grandes heures que nous cheminâmes avant d'apercevoir le palais de Versailles : Peuples qui vous plaignez de la dureté du temps, de l'énormité des impôts, n'écoutez pas la paresse, chassez les vices, travaillez davantage

et vous trouverez plus de facilité à payer; vous ne sauriez éviter de le faire : pourquoi êtes-vous peuples!

Mes idées allaient plus vite que le *coucou* : mon imagination ayant pris son essor, j'étouffais, dans le peu d'espace que me laissaient mes voisins; je cherchais à me dégager, et voulais respirer à l'aise. Mes réflexions me poursuivant, je descendis de voiture; c'est tout ce que je pus faire pour soulager cet animal, qui aurait bien voulu jeter le harnais et paître en liberté.

La terre est couverte de millions d'êtres portant figure humaine, qui voudraient bien aussi pouvoir se dégager des entraves qui les tiennent esclaves. Depuis que j'ai vu de ces êtres-là, j'ai eu compassion d'eux, j'ai voulu prendre leur défense, et j'ai reçu des réponses analogues à celle de mon cocher. Leurs maîtres vous disent : *ce sont des nègres.* Ce qui vient absolument au même du *pourquoi est-il cheval*; c'est le même ton, le même mobile qui fait sortir ces mots de la bouche.

Monsieur l'Anglais, choisissez la chambre la plus chaude de votre château; chauffez-

vous y à l'aise; plaignez ces millions d'esclaves (on ne doit désespérer de rien, la raison gagne du terrain), attendez-y avec patience que le siècle d'affranchissement soit venu, s'il est écrit là haut qu'il doive venir pour tous les pays, s'entend, l'Afrique surtout (je sais bien qu'il a lieu dans quelques localités, je ne parle que du général). Il n'y aura plus d'esclaves, dès que les hommes ne croiront pas en savoir plus que le sens commun, et quand ils entendront bien leurs vrais intérêts. Les riches comprennent assez volontiers leurs intérêts : il s'agit de les éclairer au lieu de les contraindre.

Mais en attendant les bienfaits de l'instruction, si vous vouliez m'écouter, je vous dirais que vous ne viendrez pas si tôt à bout de faire dételer. Descendez de voiture, sucrez moins votre café, c'est le meilleur soulagement que j'y vois pour le moment. Accusez, si vous voulez, l'intérêt, le sordide intérêt, attaquez la dure inhumanité de la moitié de notre espèce, qui veut s'enrichir de la sueur et du sang de l'autre moitié. Mais, sans vous décourager, car vous êtes digne de

cette entreprise sublime, croyez-moi, employez vos vaisseaux pour remonter à la source du mal et à répandre les lumières. La force est un mal ajouté à un autre mal; elle enracine les préjugés au lieu de les détruire, parce qu'elle fait croire que la raison est impuissante.

Cerner les esclaves, les empêcher de sortir de leur pays, n'est pas améliorer leurs conditions, mais manquer votre noble but :

> Car vous regretterez, quand vous serez partout,
> De ne les avoir secourus en rien du tout.

Et fournirez seulement à la malignité un motif de croire que la répression de la traite n'est, de votre part, qu'un prétexte pour arriver à la domination des mers.

L.

Les Eaux de Versailles.

On reproche souvent à l'homme son inconstance ; mais comme il est susceptible de recevoir toutes sortes d'impressions, s'il n'avait la possibilité de changer, il serait trop malheureux quand des idées sombres le dominent. Cette mobilité humaine est un bienfait ; on se trouve souvent heureux de pouvoir être distrait, n'importe comment.

J'avais parcouru ce palais, ce parc ; partout j'avais cru remarquer les traces du grand

Roi, qui tiendra toujours une si grande place dans l'histoire. Ce roi qui était tout, a partout imprimé cette grandeur dont il était fier.

L'ébahissement de la foule devant cette eau qui tombe en gerbe, en jet et en nappe, offre à l'observateur un spectacle plus curieux que le bain même d'Apollon ou de Vénus. On court, on va, on vient, on se heurte, on est si étourdi, on se croit si heureux, on a tellement dans l'idée qu'on s'amuse, qu'on est sourd à tout. On rencontre des amis, on se laisse entraîner ; on est fatigué, on ne cherche que repos ; on s'imagine pouvoir en trouver dans une voiture que l'on croit avoir louée à la journée, en gens de précaution; je parle de mes amis qui m'offrirent une place.

On s'échappe content de la foule, on franchit la grille, on va à l'endroit où doit attendre la voiture, on ne la trouve pas, on cherche plus loin, rien. Le cocher sera allé se raffraîchir chez le restaurateur; en attendant, on conrt de tous côtés, pas de nouvelles. Il est parti, sans doute ; on tâche de se procurer une autre voiture. Tout est plein ou retenu.

« Il n'y a que la vôtre, mes amis, qui soit décampée, leur dis-je. Prenez cela avec patience ; c'est une de ces mille petites contrariétés de la vie. Si vous voulez m'en croire, mettons-nous en route, et retournons-nous-en à pieds.

— Impossible, dit l'un ; mes cors me gênent cruellement. »

Tout le monde crie.

« Je n'en puis plus, je suis morfondu ; comment faire quatre lieues à pieds !

— Allons doucement, nous trouverons des voitures revenant chercher les promeneurs, et nous nous mettrons dedans.

On part là dessus ; on rencontre effectivement beaucoup de voitures vides qui vont chercher du monde ; mais aucune ne veut s'arrêter, elles ont des engagements et ne peuvent y manquer.

On arrive ainsi ballotté d'espérance et de fatigue jusqu'à Sèvres. Eugène reconnaît son cocher qui revient.

« Ah ! pour celui-là il ne passera pas, dit-il, c'est le nôtre. »

On l'arrête, on le gronde, il se défend faiblement.

« J'allais vous chercher, Messieurs, je ne vous aurais point laissé à Versailles. »

Maudite cupidité, on te retrouve partout. Pauvres chevaux! pourquoi ne pouvez-vous pas devenir cochers, ou attendre que la vapeur vienne vous soulager.

On monte en voiture, on croit s'être bien amusé; on parle longtemps après de cette aventure et le souvenir seul en plaît encore, parce qu'on a dans l'idée d'avoir eu bien du plaisir. Il est beau de voir la mer en furie, quand on est en sûreté au rivage.

LI.

L'Auvergnat.

Le dire dépend de l'homme et le succès de la fortune; la plupart des choses de ce monde, quoique des plus mal emmanchées en apparence, arrivent à bien ; la prudence humaine est tellement déroutée à chaque bout de champ, qu'on serait parfois tenté de la croire inutile. Qu'on examine le monde, on verra souvent les moins habiles réussir, où échouent les plus huppés.

Un enfant d'Auvergne descend de ses mon-

tagnes, en sabots, arrive en mendiant à Paris, achète un singe, le dresse, l'habille, lui enseigne son premier métier, et tous les deux vont mendier de maison en maison. Les tours et les grimaces de l'un et de l'autre amusent, et on leur donne, de rue en rue, de gambade en gambade, de l'argent, car tout seréduit là dans ce monde; l'individu achète un magasin, fait ses affaires, devient riche, homme d'importance par conséquent, car l'un vaut l'autre, roule équipage, éclabousse ceux qui n'en savent pas faire autant et semble leur dire d'aller apprendre à faire danser des singes.

Il est déjà un homme cité par son exactitude à tenir ses engagements; il est renommé pour sa probité, obtient un haut emploi dans les finances, souvent dans le civil. On lui croit tout au plus cent mille livres de rente, il se trouve posséder plusieurs millions de fortune; on ne le sait qu'à sa mort.

Ce sont de ces choses fréquentes à Paris et même un peu partout ailleurs. Les fils, les élégants fils des gens riches, quoique très

habiles et instruits, se ruinent : où voulez-vous que passe la fortune qui leur échappe des mains? il faut bien qu'elle aille quelque part; elle ne tombe pas à terre, il y a toujours foule pour prendre. C'est l'économie qui rend riche et non pas les trésors; les plus grands biens disparaissent en un instant, quand ils ne sont pas administrés avec ordre.

J'entrai un jour dans un beau magasin de nouveautés, à Paris, récemment établi, pour acheter je ne sais quoi; un des commis me reconnut comme un ancien camarade de pension. Il était bien jeune quand je le quittai, il avait grandi, était devenu bel homme et méconnaissable. Après cette reconnaissance on ne tarit pas de question sur ses condisciples. C'était sur le boulevard; il sortit avec moi, et pendant que nous faisions un tour de promenade ensemble, il me raconta l'histoire de son patron qui était venu à Paris, ainsi que je l'ai dit plus haut, en sabots, et avait commencé à faire des affaires de société avec un singe; histoire qu'il tenait du patron lui-même, qui aimait à en régaler ses jeu-

nes gens pour les encourager à travailler et avoir de l'ordre, afin de s'enrichir.

« On n'estime que la fortune, mes enfants, leur disait-il; elle ne vient pas vous trouver, il faut se remuer et aller à sa recherche, c'est une coquette qui, tôt ou tard, accorde ses faveurs à ceux qui ont la patience d'attendre et se montrent assidus dans leurs poursuites. »

LII.

Le Joueur.

Si l'on a un instant des motifs d'être content de soi, le moment d'ensuite apporte du déplaisir. Le cœur humain est comme l'Océan soumis au flux et reflux, il n'est jamais en repos; que la marée soit haute ou basse, il y a toujours mouvement, agitation, et s'il survient quelque vent les vagues grossissent, se poussent, battent le rivage et reculent en écumant ; la machine qui vogue sur la surface court risque d'être brisée. Les passions

qui agitent les hommes ne sont pas moins violentes que la mer en furie.

Marcel est un joueur incorrigible, il passe en Angleterre, y épouse une riche héritière, revient en France ; il pourrait y vivre heureux s'il avait la force de secouer sa passion dominante: terres, maisons, équipages, chevaux, tout est bientôt réduit en écus, et ces écus passent en d'autres mains. Sa femme est mère, elle a été élevée dans l'aisance; elle se trouve obligée de quitter le premier étage, pour aller se réfugier dans un grenier, n'ayant, au cœur de l'hiver, qu'un peu de paille pour se réchauffer, manquant de pain, mourant de faim sur ce grabas, avec une résignation surhumaine.

Il y avait déjà plusieurs jours qu'elle était ainsi abandonnée de tous secours humains, son mari n'osait plus se présenter à elle et la voir dans la cruelle position où l'avait réduite sa funeste passion; lorsqu'un jour il monte à la hâte, entre précipitamment dans ce grenier, court à sa femme qui se mourait, en lui disant :

« Tout n'est pas désespéré, voilà cin-

quante mille francs que je viens de regagner au jeu. »

Cette malheureuse lève des yeux humides sur lui et lui fait promettre de ne plus se livrer à cette passion qui la conduit au tombeau. Mais, hélas! il n'y tiendra pas plus cette fois ci que les autres.

Voilà le tableau vrai que je rappelais quelquefois à mon ami N... lorsqu'il demeurait porte à porte avec moi, pour le détourner du penchant qu'il avait pour le jeu. Il rentre précipitamment un jour, saisit sa montre et sort, la porte chez un horloger, prend là dessus quelques pièces de cinq francs et va jouer pour tâcher de rattraper ce qu'il venait de perdre, est assez heureux pour gagner cette fois ci, retire sa montre, et d'un air satisfait vient nous raconter la chose ; il aurait peut-être mieux valu qu'il perdît. Tu ne faisais que commencer, je souhaite, mon cher ami, que, depuis ton départ de Paris, ta volonté et ta raison aient pu triompher d'une passion basse, dégradante, et qui n'offre pour toute perspective que la misère.

LIII.

Cabinet Littéraire.

Voulant échapper à cette idée qui me poursuivait, j'entrai dans un cabinet littéraire pour chercher de la distraction dans la politique, car tout le monde se mêle de politique dans notre siècle. Elle se répand, chaque jour, en mille feuilles légères comme celles de la Sibylle, et vole jusque dans la boutique du savetier, du décroteur; il n'est pas d'endroit où l'on ne rencontre la politique. On la met à la portée de toutes les intelligences, ou toutes

les intelligences se croient faites pour les affaires d'État, et on est étonné après cela qu'il soit difficile de gouverner. Je serais, pour ma part, bien plus surpris qu'il fût facile de conduire un peuple dont le moindre citoyen se croit en état de conduire les autres. Quand tout le monde veut commander, chacun se regarde et attend pour voir quel est celui qui se croit fait pour obéir.

Toutes les tables étaient garnies de monde, et tout ce monde lisait les journaux. J'en pris un sur la table, en éloignai une chaise, parce qu'il n'y avait plus assez de place à côté des autres, et me reléguai dans un coin. Après avoir parcouru plusieurs feuilles d'opinions diverses et opposées (car qui pourrait les lire toutes?) je ne fus pas beaucoup plus avancé qu'avant; ce que les uns attaquent, les autres le défendent; les uns veulent ceci, les autres cela, et je crus voir qu'il était impossible de satisfaire, en même temps, ces différentes manières de penser, c'est l'image du monde. Ceux ci sont contents, ceux là non. Partout il y a scission, brouillerie. La société est divisée en deux camps, les uns veulent avoir ce que

les autres voudraient garder, on se dispute depuis des mille ans pour cela. Le plat de la balance va tantôt en l'air, tantôt en bas, selon la pesanteur du poids qui s'y trouve.

Les petites grisettes, qui entraient et sortaient sans cesse pour apporter et venir chercher des romans dont elles raffolent, animaient le tableau que présentait la gravité de ces politiques colés sur les journaux. Le sénat romain n'était sans doute pas plus occupé des grandes affaires de l'empire, que tout ce monde ne l'était des tournures de phrases et des opinions des différents journaux.

J'admirai la puissance de l'intelligence de l'homme, je donnai des éloges à l'industrie, qui a su trouver un hochet pour amuser les enfants de la civilisation moderne, et j'en remerciai le ciel.

Je rêvais aux merveilles que doit enfanter la vapeur, quand tout à coup un tuyau mal fermé ou crevé répandit une odeur de gaz insupportable. Tous les lecteurs levèrent la tête ; et voyant une fumée noire remplir la salle de puanteur, se hâtèrent de déserter le

champ de bataille. Plusieurs ne se donnèrent même pas le temps de remettre leurs lunettes dans leur étui. Les portes ouvertes à deux battants ne suffisaient pas à l'empressement de tous les lecteurs.

LIV.

Exposition des Produits de l'Industrie.

—◆◆◆—

L'on ne sait pas se tenir dans un juste milieu ; le sage seul est capable de cet effort. On pousse tout à l'abus ; la cupidité, très blâmable dans un sens, est admirable en d'autres ; personne ne doute de cela, et n'approuvera, si ce n'est la partie intéressée, que l'homme vende son semblable et l'enchaîne pour s'enrichir de sa douleur et de sa peine, tandis qu'il ne se rencontrera personne qui refuse son admiration à ces mille produits

que l'industrie moderne sait préparer avec tant d'art, et que l'on voit, étalés et réunis dans un des plus beaux palais du monde, ou épars dans les magasins et les ateliers dont un pays comme la France est couvert.

C'est une réflexion que je faisais au Louvre, au moment où j'étais arrêté à contempler la légèreté d'un tissu de soie. Les fées auraient soufflé sur cette étoffe qu'elle ne serait pas plus gracieuse. J'admirais l'homme qui sait tirer d'un petit insecte une si prodigieuse richesse, et qui fait vivre et travailler tant de monde.

Si les travaux des Romains sont admirables et incompréhensibles pour nous, il arrivera peut-être un temps où l'on aura peine à comprendre les merveilles de l'industrie moderne. Car, qu'y a-t-il de stable dans ce monde; sur quoi peut-on compter? La colère des peuples suffit quelquefois pour détruire en un instant ce qui a coûté plusieurs siècles à créer.

Il n'y a pas un objet que l'industrie enfante tous les jours qui ne mérite nos éloges et notre admiration, et je conçois qu'un souve-

rain, qui voit ainsi son royaume fleurir et s'enrichir d'inventions nouvelles, doit éprouver bien de la satisfaction, et plus qu'un particulier, parce qu'il semble y avoir une part plus grande que tout autre. Ayant parcouru toutes ces galeries avec grand plaisir, je ne pouvais revenir de mon étonnement.

Mon corps se trouvait déjà loin du Louvre, que mes idées y étaient encore. J'admirais le mouvement que se donne l'industrie pour métamorphoser la matière en tant de formes diverses, et cela pour se procurer une petite parcelle d'une autre matière, de l'or, qui met le monde sans dessus dessous.

LV.

Place de la Bastille.

En passant sur la place de la Bastille, je remarquai deux hommes qui, par leur âge, paraissaient avoir pu assister à la destruction de cette célèbre prison qui en occupait jadis une partie; ils arrivaient chacun dans un sens opposé et se rencontrèrent sur cette place. Ils otèrent tous les deux leur chapeau et laissèrent voir deux têtes chauves; ils s'inclinaient si uniformément que cela me frappa; quand l'un se penchait, l'autre se relevait.

Ils réitérèrent si longtemps ce manége, sans doute par politesse, que je fus curieux de voir jusqu'où cela se prolongerait : deux pies qui s'entre-saluent dans un pré ne font pas mieux. J'avais déjà compté dix inclinaisons de chacun d'eux, et croyais avoir remarqué que leur épine dorsale était douée d'une grande souplesse, et que la première impulsion donnée elle allait comme le mouvement d'un balancier.

Je m'apprêtais à continuer mon calcul, quand leurs deux chiens, qui se trouvaient près de là, après avoir tourné longtemps l'un après l'autre en se flairant, commencèrent, tout à coup, à se chercher noise et à se montrer les dents ; ils allaient s'élancer l'un sur l'autre et se rouler dans les jambes de leur maître : mais l'un des deux vieillards allongea un coup de canne à un des chiens qui s'étant mis à fuir, se sentit aussitôt saisi par son adversaire ; les voilà aux prises : dans la lutte ils firent tomber une paysanne qui apportait des cerises fraîchement cueillies, qui roulèrent dans la poussière. Les deux vieillards coururent au secours, la canne le-

vée, en appelant chacun son chien, qui cessèrent le combat à la voix de leur maître et peut-être par lassitude aussi.

Ces deux braves hommes s'empressèrent de s'informer du dégat des chiens et voulaient le payer, mais la paysane ne voulut pas; ils lui aidèrent à ramasser ses cerises en lui faisant des excuses pour leurs chiens, et poursuivirent leur chemin.

Ayant été dérangé dans mon calcul, bien malgré moi, car ceci commençait à m'intéresser, je fis comme eux et poursuivis aussi. Je longeais le canal que remontait un bateau de charbon de bois, ce qui avait attiré des curieux : un homme s'était précipité après un enfant tombé dans l'eau, il le ramenait au moment où j'arrivais.

Le père de l'enfant voulut récompenser le généreux dévouement de cet homme : il refusa.

« Un remercîment de bon cœur, dit-il, voilà tout ce qu'il me faut. Je suis pauvre, mais j'ai des bras pour travailler. Donnez, Monsieur, pour soulager les pauvres infirmes, et que votre fils suive cet exemple. Quand je

serai vieux, si je tombe dans la misère, je serai bien aise alors d'être aidé, mais pour le quart-d'heure je vous rends grâce. »

Et disparut de la foule que cette scène avait rassemblée.

LVI.

Promenades.

J'ai toujours aimé les environs de Paris; aussi me faisais-je un plaisir de les visiter de temps en temps. Un soir qu'il était presque nuit, je passais, en rentrant en ville, dans un chemin détourné d'un petit village, près d'une barrière, lorsque j'aperçus un jeune homme planter sa canne dans les crevasses d'un mur de jardin (la curiosité me prit d'observer ce qu'il allait faire), mettre un pied sur cette canne et s'élancer à cheval sur le mur.

Je m'approchai aussitôt ; il causait avec quelqu'un qui était dans l'intérieur, je crus entendre une voix de femme. J'aurais voulu écouter leur conversation. Vilaine curiosité ! Des passants me dérangèrent et eux aussi, je me retirai.

Je vis le jeune homme s'enfoncer au-dedans du jardin où il descendit effectivement. Ayant fait un grand tour, je repassai par une autre partie de ce mur, dans la rue principale du village. J'étais arrêté à faire des réflexions sur l'imprudence de la jeunesse : mais, amour, de quoi n'es-tu pas capable ! Il pouvait être découvert, maltraité, ou tué même.

J'entrevis, tout à coup, une tête surgir au-dessus du mur ; m'ayant aperçu, cette tête s'enfonça de nouveau ; je me retirai, voulant par là donner à ce jeune homme la hardiesse et le temps de sortir. Je m'étais intéressé à lui à cause de son imprudente démarche. Un instant après, je remarquai de loin qu'il franchissait le mur. J'éprouvai de la satisfaction de le voir hors de danger, et poursuivis mon chemin.

Comme ce village touche aux barrières mêmes, j'étais, par un je ne sais quoi, poussé à aller souvent diriger mes promenades de ces côtés-là. Je crus un jour reconnaître mon jeune amoureux, à sa veste de chasse et à son air dégagé. Je ne sais s'il se rappela m'avoir déjà vu, mais en passant devant moi, je m'aperçus qu'il avait retourné sa casquette et se donnait une démarche chancelante, comme quelqu'un ivre, et alla, comme s'il se fût trouvé incommodé, s'asseoir sur des pierres de taille adossées à un mur.

Je passai et allai me blottir, à la faveur de l'obscurité, dans un endroit d'où je pouvais, sans être aperçu, observer les mouvements qu'il pourrait faire dans le voisinage de la maison qui renfermait l'objet de ses amours. Je me surpris encore une fois dans un mouvement de curiosité, passion qu'on ne devrait jamais chercher à satisfaire, car il y a une sorte de mesquinerie ridicule à s'y abandonner. Que m'importaient les amours de jeunes gens sensibles? quel mal pouvaient-ils faire à ressentir ce doux penchant que la nature a imprimé dans des êtres faits pour

s'aimer. Toutes les créatures ne devraient-elles pas s'entr'aimer au lieu de se déchirer comme elles le font trop fréquemment.

Je n'étais bon là qu'à les troubler, appeler l'attention des autres sur leur manège et leur créer des difficultés sans mauvaise intention.

« Curiosité, passion basse, me disais-je, que veux-tu de moi? »

J'allais la chasser et commençais à m'en aller quand cette détermination subite venait fort mal à propos, car c'était justement pour leur nuire, et la raison qui s'emparait de moi allait me pousser à commettre un contre-temps. Je fus obligé de changer cette dernière résolution et de me renfoncer dans ma cachette. Ce n'était plus curiosité, c'était prudence.

Je le vis bientôt au bas d'une croisée qui n'était pas très élevée. Grimper là-dessus fut, pour notre jeune amoureux, l'affaire d'un instant. Les volets refermés sur lui ne permettaient à qui que ce soit de le découvrir; il était collé là, debout entre les barreaux de fer, un treillage et les volets.

J'en avais deviné assez, je n'en demandai pas davantage et me retirai en maudissant ma curiosité. Les premiers mouvements de l'homme sont souvent vicieux, il faut livrer un combat intérieur pour faire place à la raison.

LVII.

Le Condamné Politique.

La perversité humaine est si grande, si commune que les histoires en sont pleines. Les penchants vicieux de l'homme s'emparent tellement de lui qu'ils lui font oublier la raison. Il est incapable de se conduire par lui-même, étant forcément, toute sa vie, tenu en laisse par les lois; n'ont-elles pas réglé jusqu'aux courbettes, révérences et coups de chapeaux, et déterminé jusqu'où l'on doit reconduire un personnage pour

lui faire honneur. Elles lui prescrivent ses devoirs, fixent ses droits, sans quoi tout serait dans une confusion plus grande encore que celle qui existe. Malgré toutes ces précautions il trouve encore moyen de faire des méchancetés, de nuire à ses semblables; c'est l'animal le plus indomptable de la création, toujours regimbant et voulant secouer les entraves qu'il rencontre partout; il a besoin d'être soutenu en toute chose et cherche toujours à se débarrasser de ses liens.

Je m'abandonnais à ces tristes pensées en voyant passer une voiture bien fermée et accompagnée de gendarmes qui conduisaient un détenu politique. Un homme n'est pas plutôt condamné qu'on ne voit plus ses torts, la pitié prend la place de l'irritation : on plaint une tête ardente qui, par ambition, manque de jugement, va s'exposer à troubler la société; et on se récrie contre le monstreux droit de mort que le plus fort s'est arrogé sur le faible. Une erreur qui n'est souvent que d'un instant doit-elle être punie d'un châtiment qui ne laisse plus aucun remède? Les hommes ne pourront-ils donc ja-

mais se tenir dans un juste milieu; faudra-t-il toujours les voir sauter d'un extrême à l'autre?

Je cherchais, pour ainsi dire, à excuser ce prisonnier, pour laisser un libre essor à la compassion que son état m'inspirait. Tout en faisant ces réflexions, j'arrivais devant un marchand d'oiseaux, dont les cris plaintifs, qui retentissaient de tous côtés, attirèrent mon attention. Je me retourne, et vois une quantité considérable de ces volatiles dont les cages étaient pleines. Plusieurs de ces oiseaux venaient des pays étrangers, mais tous sautaient contre les barreaux de leurs cages, comme s'ils eussent cherché à trouver un passage pour sortir.

« Divine liberté, m'écriai-je, il n'est donc pas d'êtres vivants qui ne desirent boire dans ta coupe pleine de douceurs ! »

LVIII.

La Pie.

Mes regards s'arrêtèrent davantage sur une pie qui se promenait dans une grande cage. J'avais cru lui entendre proférer quelques mots que je n'avais pas bien distingués, à cause du bruit que faisaient les autres oiseaux. Je m'approchai de la pie, qui répéta bientôt : *pie volée,* et sautait du bâton qui traversait sa cage, contre les barreaux qui la retenaient prisonnière, en répétant *pie volée!* Entendais-je mal, ou bien ; mais je ne

comprenais pas le sens de ces mots détachés, et je trouvai qu'il ne valait pas la peine de me casser la tête à vouloir expliquer deux mots d'une pie qu'elle avait peut-être pris à des enfants. S'étant reposée un instant, elle entama une autre conversation et dit :

« Écureuil à la roue ! tourne, tourne ! »

Cette pie me divertissait. Sa cage se trouvait pendue dans le corridor même de la maison : une porte de l'intérieur ayant été ouverte tout à coup, elle se mit à crier :

« Fanchette à la cave ! »

Oh ! dis-je, voilà une pie qui a reçu la même éducation que celle qui existait dans l'hôtel où nous nous arrêtions, dans nos petits voyages, quand nous allions voir nos parents. J'étais encore enfant à cette époque. Je me rappelle que cette pie n'oubliait jamais d'appeler Fanchette et de lui recommander d'aller à la cave, lorsqu'on entrait dans l'hôtel.

J'avais, dans mon chemin, rencontré d'amples sujets de réflexions, et je laissai mon imagination galoper à son gré. Ce condamné politique me revenait à l'idée. La pie

et tous ces oiseaux prisonniers m'intéressaient aussi. Qu'on fait, en définitif, tous ces pauvres oiseaux pour être de la sorte enfermés dans des cages? Ils n'ont fait, ni pu faire aucun mal à l'homme. C'est pour l'enrichir que vous êtes ainsi ses victimes, innocents animaux ! La maudite cupidité va se nicher partout, et veut tirer parti même de la souffrance.

Cette idée de captivité me poursuivait, et je me disais :

« Depuis tant de siècles d'expérience, la peine de mort a-t-elle jamais détourné des crimes? La frayeur peut-elle agir assez fortement et assez à temps sur certaines organisations pour les dissuader du crime? Je ne le pense pas. L'ivrogne sait bien qu'il se fait du mal et abrège ses jours en se livrant à sa passion : en boit-il moins? Le débauché n'ignore pas non plus qu'il se nuit par ses excès : en devient-il plus sage? L'idée que nous avons de notre propre conservation est-elle assez puissante pour ne jamais nous exposer à rien faire qui puisse nous être contraire à nous-mêmes. »

Chacun a en soi une présomption qui lui fait croire qu'il est plus habile que les autres, ou plus heureux, et qu'il se tirera bien d'une entreprise où d'autres échouent. Cet épouvantail de la mort n'effraie, je crois, que les gens vertueux et incapables de faire le mal; mais ceux qui croient avoir un intérêt (voilà le grand mobile des actions des hommes), quel qu'il soit, pour s'y livrer, n'en sont que bien rarement, pour mieux dire, jamais détournés.

Rentré à la maison je réfléchissais encore, le coude appuyé sur une table, que je n'en trouvais pas pour cela des idées plus gaies, et je finissais par dire qu'après tout : j'aimais mieux voir des cages, quoiqu'elles ne plaisent pas aux oiseaux, que des échafauds qui plaisent encore moins aux hommes.

LIX.

Le Cabinet.

Quand on est dominé par une idée qui agite, on quitte son bureau, on se promène dans son cabinet, on se surprend à parler seul, ce n'est souvent que la puissance de l'imagination qui fait faire tout cela. Elle est si active qu'elle n'est pas plutôt chassée sur un point qu'elle s'accroche à un autre, elle ne nous abandonne jamais non plus que l'espérance notre fidèle et constante amie.

La plupart des choses de ce monde sont,

en elles-mêmes et considérées par rapport au tout, petites : les grandeurs, les dignités, la gloire doivent, aux yeux du sage, paraître ce qu'elles sont : indifférentes. Nous nous tourmentons souvent pour des objets qui existent, plutôt, dans notre imagination, qu'en réalité.

Lorsqu'on est ainsi sous l'influence d'une forte pensée,on taille sa plume,on veut écrire, mais il n'arrive rien, on regarde le bec de cette plume, on croit qu'il est mal préparé, mais on ne peut écrire. Vouloir se battre les flancs pour en tirer quelque chose, dans ces occasions là, c'est faire comme le lion mordu par le moucheron ; c'est-à-dire, battre l'air qui n'en peut mais. Tantôt je m'asseyais, tantôt me levais et allais d'un bout à l'autre de ma chambre sans pouvoir secouer l'idée qui était, comme un insecte, acharnée à me poursuivre.

Je songeai à un passeport et sortis, pour aller à la préfecture de police, dans l'intention d'en prendre un pour voyager en pays étranger. Je vis, là, un grand nombre de personnes assises et attendre. Les figures basa-

nées des voyageurs qui passent leur vie sur les grandes routes et sur mer me frappèrent. M'étant adressé à un bureau, le chef me renvoya au commissaire de police de mon quartier, qui devait me délivrer un certificat, sur lequel on me donnerait un passeport. Je n'étais pas bien pressé de mon passeport, ayant encore plus de cinq semaines devant moi, avant le départ du navire qui devait m'emmener.

En sortant de la rue Jérusalem je rencontrai un omnibus et me mis dedans, sans savoir où cette voiture allait me conduire et sans m'en informer, la chose m'étant indifférente. Je me trouvai, sans y penser, transporté à une barrière de Paris. Le hasard m'avait servi à souhait. J'étais content d'être là, à la portée de respirer le grand air, dont j'avais besoin, l'air resserré du cabinet m'avait, à ce qu'il me semblait, incommodé.

J'allais m'éloigner pour me promener à la campagne, quand vint à passer mon ami Pijean; il arrête son cabriolet et me dit :

« Où vas-tu, comme cela ?

— Je n'en sais rien, lui répondis-je.

— En ce ças, monte à côté de moi et je te le dirai. »

LX.

Le Cabriolet.

« Ah çà, me dit-il, quand je fus assis à côté de lui, tu t'apprêtes fort pour ton grand voyage du Nouveau-Monde ?

— Je m'en occupe, lui dis-je. »

Le voilà à me railler sur cette idée qu'il concevait mal, d'aller si loin au milieu de gens qu'il croyait peut-être encore vêtus de plumes comme on les représente à l'Opéra : tandis que l'Italie et le reste de l'Europe lui paraissait choses beaucoup plus curieuses à voir.

« Plein de souvenirs, l'ancien monde offre partout de l'instruction, ajouta-t-il.

— Quant à cela, dis-je, l'instruction se trouve partout, pour qui cherche à s'instruire. L'Europe offre en tous lieux à peu près la même physionomie, je suis désireux de voir quelque chose de plus tranchant. J'aurais beau courir les grandes routes et imiter, si j'étais riche, cet Anglais qui parcourait l'Europe en chaise de poste, en s'arrêtant dans les hôtels le plus en vue, et des balcons lançait de l'argent à la populace, son plaisir étant de la voir se disputer ses pièces de dix sous, que je n'en serais guère plus avancé. »

L'Anglais pouvait de là tirer de bonnes observations sur les mœurs de chaque ville et déclarer, en connaissance de cause, dans quelle localité il avait trouvé plus d'avidité pour ce cher métal. Il paraît qu'il payait largement aussi les postillons qui, en récompense, le conduisaient si vite, qu'un beau jour ils le versèrent sur la route de Strasbourg à Lyon; chevaux, postillons, voiture, Anglais, tout roula si bien au fond d'un trou que c'est un miracle qu'ils en soient sortis

sains et saufs. Cet endroit a depuis gardé le nom de Saut-de-l'Anglais.

« Ah ! oui, je sais cela, dit Pijean, c'est à huit lieues de mon pays natal que la chose est arrivée.

— Je rencontrai, repris-je, l'autre jour, mon ancien professeur d'équitation auquel je fis part de l'intention où j'étais d'aller au Nouveau-Monde.

— Comment ? me dit-il, vous allez dans *les îles !* si loin. Pourrez-vous monter à cheval dans ce pays là ?

— Il ne sort pas de là, ce cher homme ; ancien officier de cavalerie du temps de l'empire, il regretterait, je crois, que je ne pusse mettre à profit les leçons qu'il m'a données.

— Du reste, mon cher ami, ajoutai-je, la Grèce, Rome, l'Égypte sont des pays forts curieux, mais ce sont des tombeaux ! J'aime mieux voir un berceau échauffé par le soleil des tropiques ; cela me sourit davantage.

— Je vois, me disais-je en moi-même, dans un moment de pause, chacun se plaire à examiner les idées des autres, à les critiquer et à les condamner pour s'en tenir aux siennes

propres, que l'on croit les seules bonnes. C'est ainsi qu'on aime à voyager en pays étrangers, on y apprend à apprécier son propre pays et à le préférer aux autres. On ne retirerait que cela de ses voyages, que ce serait toujours quelque chose; une nation ne saurait jamais avoir trop de citoyens qui lui soient sincèrement attachés. S'il est bien de se passionner pour sa patrie, il est souvent mal de trop tenir à ses idées; celles des autres valent parfois mieux. Il faut du moins les examiner pour profiter de ce qu'elles peuvent avoir de bon. »

LXI.

La Campagne.

Mon ami Pijean me conduisit à la maison de campagne de sa tante, qui avait du monde. A dîner, après avoir servi tous les convives, la maîtresse de la maison passa la carcasse d'une volaille à son neveu, qui se récria en disant :

« Comment, ma tante, vous voulez que je me débatte contre cette carcasse entière ? »

Ces mots firent fortune et on s'en amusa.

Nous allâmes, après le repas, chez un voi-

sin, un honorable député, qui se trouvait aussi à la campagne : on fit de la musique ; les amateurs s'amusèrent à jouer au billard ; les rêveurs parcoururent les charmants bosquets environnant la maison, à travers desquels on servit, à la tombée de la nuit, des glaces sur la pelouse, au milieu de l'odeur de toutes sortes de fleurs.

L'honorable député ayant pris la parole, chacun s'approcha de lui pour l'écouter. C'est un grand plaisir d'entendre parler les gens qui en ont l'habitude. Il était à cette époque déjà d'un certain âge. Il nous rappela un trait de sa jeunesse dans un temps où il commençait sa carrière politique, c'était sous la république française.

Je trouvais un charme indéfinissable à l'entendre. J'aurais presque envié son âge et savoir ainsi captiver l'attention. Nous prîmes congé de toute cette aimable compagnie et retournâmes à Paris, où nous arrivâmes à minuit.

LXII.

Apprêts de départ.

Le livre qui inspire le desir de devenir meilleur est un bon livre. Je courais les libraires pour m'en procurer quelques uns de ceux-là; ce sont véritablement nos meilleurs et souvent nos seuls amis. Ils nous engagent avec douceur à quitter nos défauts pour acquérir des qualités, et nous enseignent à fuir le vice et à devenir vertueux. Ils montrent tellement par là leur amitié, que nous ne saurions trop les écouter et les suivre. Ils sont

d'un commerce des plus commodes, toujours prêts à nous secourir, à apaiser nos passions et jamais à les irriter ; de quelles ressources ne sont-ils point pour le passage quelquefois gai, plus souvent triste que nous faisons en ce monde.

J'étais un jour occupé à en examiner le choix que j'en avais fait et qu'on venait de m'apporter, quand arrivèrent deux jeunes gens qui m'étaient inconnus ; c'était les deux subrécargues du navire sur lequel je desirais retenir une place. Ils venaient m'engager à arrêter définitivement mon passage et à m'apprêter le plus tôt possible, devant partir incessamment. Ce dernier mot, dans le commerce, signifie souvent un temps assez long. Ils me parurent aimables, et me déterminèrent aisément, comptant trouver en eux d'agréables compagnons de voyage. Habitués à parcourir le monde, ils parlaient de l'Inde comme j'aurais, moi, parlé d'une ville de France.

Les mers, qui semblaient aux anciens séparer les différentes parties de la terre par des barrières insurmontables, en sont, au moyen

de l'industrie moderne, devenues les liens les plus naturels et les plus commodes. L'eau n'est plus un obstacle; c'est au contraire un rapprochement : elle efface les distances. Les marchandises de tous les coins du globe arrivent plus aisément et à meilleur marché dans les ports de mer, que celles de l'intérieur des terres ne peuvent pénétrer d'une extrémité à l'autre, dans le pays même qui les produit, mais qui n'est pas sillonné par des voies rapides et peu coûteuses. L'eau est la meilleure route pour les longues distances.

Ces subrécargues me tenaient au courant de ce qui se passait au Hâvre relativement à notre départ. Quand on est habitué à Paris, il est impossible de quitter cette aimable ville sans regrets. Je ne pouvais me rassasier de la parcourir dans tous les sens, et semblais, en cela, imiter la Seine, qui ne s'éloigne des bords qu'elle arrose qu'avec peine, et retourne, pour ainsi dire en arrière, à force de circuits. J'avais beau tourner, ainsi qu'elle, il fallait aussi aller disparaître dans l'Océan; un navire était là, à son embou-

chure, pour m'emmener ; j'y avais une cabine.

Mon voyage d'outre-mer payé, je vais retenir ma place aux Messageries, donne des arrhes, reçois en échange un petit reçu et de grandes promesses de la part d'un employé de, venir ou m'envoyer réveiller de bon matin, afin de ne pas manquer l'heure, précaution très inutile, comme on le verra ; mais n'anticipons pas pour l'instant. Je m'en allai content de tant d'offres de service, en pensant que l'on rencontre parfois d'aimables gens dans le monde, que l'égoïsme n'est pas aussi général que l'on croit, et qu'il y a des êtres bons et complaisants.

Je n'avais plus de chez moi, c'est-à-dire, plus de meubles ; tout était parti : j'occupais momentanément l'appartement d'une autre personne, en son absence. Je dîne chez un restaurateur, et vais jeter encore un dernier coup d'œil, à la nuit, sur les quartiers les plus fréquentés de la capitale, entre machinalement dans un théâtre, parce qu'on m'y conduisit. Il me semblait déjà être en mer, et chacun pouvait me faire aller où il

voulait. Je n'avais plus de volonté, je l'avais mise tout entière à une chose, mon lointain voyage, tant est grand le desir de connaître ce que l'on ignore. Quand on a fait un abus de ses richesses, on tombe dans la misère, et j'étais aïnsi réduit à me conformer à la volonté des autres. S'il fallait dire ce que je vis au spectacle, je ne le pourrais certainement pas faire, n'en ayant plus aucun souvenir.

LXIII.

Le Fiacre.

Je fus réveillé, de grand matin, non par l'employé officieux des Messageries, ni par un envoyé de sa part, mais par un homme qui me portait plus d'intérêt que tous les employés ensemble ne pouvaient en porter à un étranger.

Nous partîmes après déjeuner pour aller monter en voiture : au moment où nous entrions par un bout de la rue, une diligence disparaissait de l'autre. Nous hâtâmes le pas

et demandâmes aux personnes qui étaient encore là, comme il s'en trouve toujours au départ d'une voiture publique, si c'était la diligence partant pour le Hâvre; sur la réponse affirmative, des cochers de fiacre nous firent des offres de service, en se faisant fort de la rattraper bien vîte. Nous montâmes étourdiment dans un de ces fiacres; ce que nous allions faire ainsi n'est point à mon avantage, mais il faut dire la vérité, quoiqu'il en puisse coûter.

Le cocher met ses chevaux au galop, passe par les rues qui devaient abréger son chemin, éclabousse les passants; il n'avait, de sa vie, fait plus de bruit avec ses deux bidets, car ces chevaux pouvaient se prendre pour l'un ou l'autre, selon l'intention. Nous arrivions dans l'avenue des Champs-Elysés, que la voiture des Messageries était sur le point de franchir la barrière: notre cocher avait toujours bonne espérance, mais ses chevaux la perdaient à mesure que diminuait leur force.

Nous avions passé l'Arc de Triomphe, que la diligence avait toujours l'air de gagner du

terrain sur nous ; l'espérance, la trompeuse espérance nous stimulant tous, aurait voulu donner des ailes aux chevaux du fiacre. S'ils eussent eu six ans chacun et bien déjeuné, ils se seraient sans doute piqué eux-mêmes de vaincre la diligence ; mais vieux, efflanqués, quoique je ne sache pas au juste leur âge, s'il est permis de juger sur les apparences, il semblait que leur déjeuner avait dû être léger. Notre cocher s'agitait sur son siége, faisait des signes, criait, mais tout cela ne ralentissait pas la diligence, car il aurait fallu qu'elle s'arrêtât pour qu'il nous fût possible de l'atteindre.

Les réflexions qui me vinrent dans ce fiacre étaient aussi agitées que la machine qui nous renfermait : mon imagination poussait bien plus vite mes idées que les pauvres chevaux leur voiture. Je mis un moment la tête hors de la portière, voyant la diligence très loin, je perdis tout espoir ; je ne sais comment il se fit, au milieu de l'agitation où j'étais, car je me figurais déjà que le navire allait mettre à la voile aussitôt l'arrivée de

cette voiture et n'attendait plus qu'elle, que mes regards se portèrent sur ces deux animaux qui nous traînaient. Le « pourquoi est-il cheval ! » me revint aussitôt à l'esprit ; je criai au cocher de s'arrêter, ces pauvres bêtes ne se firent pas prier longtemps : je recommandai au cocher de rebrousser chemin et de regagner Paris en ménageant ses chevaux.

« Il est impossible, lui dis-je, de rattraper la diligence, il ne faut pas y penser. »

Nous étions tous tristes, bêtes et gens : on n'est point désappointé sans éprouver en son âme, un certain fond de chagrin ; j'en appelle à témoins ceux qui, ayant tout fait pour atteindre une chose, échouent au moment de la saisir et la voient tomber en d'autres mains.

Je ne sais trop pourquoi tous mes esprits étaient révoltés contre l'employé des Messageries; j'étais décidé à lui dire des choses dures s'il me tombait sous la main. La colère ne sert qu'à faire mal, la secouer le plus tôt possible est le meilleur, se résigner à son sort est sagesse, me dis-je, peut-être tout

cela est-il l'effet d'un malentendu ou du peu d'expérience de l'employé; il se trouvait seul quand j'avais été retenir ma place, tout le monde étant à dîner.

Je raisonnais ainsi ma mauvaise humeur pour tâcher d'avaler mon désappointement. De l'abattement je passai subitement à un état contraire et me mis à rire de notre aventure, car je le demande, quel meilleur parti pouvais-je prendre dans cette conjoncture? et nous rîmes tous les trois pendant la bonne heure que nous mîmes à revenir au lieu d'où nous étions partis.

J'entre néanmoins d'un air déterminé dans les bureaux des Messageries; l'employé que j'aurais voulu y voir n'y était pas, je lui sus gré de ne s'être point trouvé là dans ce moment, car j'aurais pu lui dire bien inutilement des choses désagréables.

Le chef de l'établissement vint me faire des excuses sur ce que le garçon de bureau m'avait induit en erreur. La voiture que je desirais prendre pour le Hâvre était au grand complet, et c'était ignorance de sa part de m'avoir promis une place sans savoir ce qu'il

faisait. Vaincu par d'aussi bonnes raisons, je commençai à voir que le sot, là-dedans, était moi-même de m'être ainsi mis étourdiment à courir après une voiture. Je retirai mes arrhes et mon porte-manteau et fus retenir une place à une autre messagerie, pour partir dans la journée même.

Quand on prend son parti en brave et qu'on sait s'instruire, se divertir de tout; lorsque l'on a plus d'une demi-journée pour s'amuser d'une sottise du matin, il faut convenir que l'on n'est pas trop malheureux, surtout à Paris. Mais il s'y mit à pleuvoir à Paris, ce qui me fit rester dans la maison d'un inconnu, où je me laissai conduire pour attendre; mes adieux étaient faits, tout le monde me croyait parti, je craignais de passer pour un revenant et d'effrayer mes amis, en sorte que je n'en revis aucun.

LXIV.

Route du Hâvre.

Mes connaissances de la journée m'accompagnèrent à la voiture ; les amitiés les plus récentes sont souvent les plus sincères. Une fois entré dans cette machine qui roulait avec fracas sur le pavé, je me mis à faire des réflexions, c'est, je crois, ce que l'on peut faire de mieux, dans une diligence, avant de connaître les compagnons de voyage, avec lesquels le hasard vous fait rencontrer.

Les subrécargues m'avaient pressé, je les

croyais partis depuis longtemps de Paris et arrivés au Hâvre, mon imagination allait même jusqu'à penser que le navire pourrait être hors de vue des côtes de France ; la première diligence où je croyais avoir une place, était bien partie sans m'attendre.

Quand on vient d'être trompé, on est méfiant, on regarderait presque tous les hommes d'un œil de travers et en ennemis, les gens qui ont souvent été induits en erreur par leurs semblables deviennent misanthropes. Ceux qui ont longtemps vécu sont ordinairement dans ce cas-là, car les hommes ont tous besoin les uns des autres, et ne peuvent se voir sans chercher à se tromper mutuellement; il est même de certains caractères qui en font une étude particulière et en tirent vanité. Il est vrai que, dans la société, les uns vivent aux dépens des autres. La jeunesse commence par être confiante, puis trompée, et finit souvent par tromper à son tour.

On tourne dans un cercle vicieux : ceux qui suivent constamment le sentier de la vertu sont en petit nombre et rejetés des

autres. La vertu fait ombrage aux méchants qui s'acharnent à lui nuire. Ils encombrent tellement toutes les avenues, qu'ils effraient, découragent le juste ; et on voit que, pour faire son chemin dans le monde, il est souvent plus sûr de s'attacher aux intrigants qu'aux vertueux, parce que les premiers, à force d'abreuver les bons de toutes sortes de dégoûts, finissent généralement par se rendre maîtres partout. Aussi la vertu, reléguée dans un coin, devient-elle inutile aux hommes, et ne sert qu'à celui qui en fait sa règle de conduite. Les sages sont rares, et d'autant plus rares, qu'on les méconnaît et les laisse à l'écart. Il est, dans tous les cas, plus facile de les éloigner que de les imiter.

On court sans cesse après le bonheur. L'homme qui voyage n'a-t-il pas dans l'idée qu'il sera plus heureux quand il verra et possédera des choses qu'il ne connaît pas et qui lui manquent. On ne devrait jamais oublier que c'est sottise de faire consister son bonheur en des choses qui dépendent des autres : c'est courir le risque d'être toujours malheu-

reux, s'irriter contre les hommes et les choses. Il faut s'attacher à chercher son bonheur en soi-même, et non pas l'exposer à tout venant.

Mon imagination allait bon train et la diligence aussi. J'étais absorbé, quand, tout à coup, mon attention, dans un relais, fut réveillée par les aboiements de chiens qui se battaient. Je mis le nez à la portière et vis un gros dogue qui roulait dans l'eau de fumier le chien d'un aveugle. Celui-ci, entraîné par son chien, était tombé dans un fossé. Au même instant, un valet d'écurie sortit armé d'un grand fouet avec lequel il rétablit la paix. Il aida l'aveugle à sortir de son trou; les commères du voisinage, attirées par le bruit, accoururent aussi au secours.

Tout le monde jetait la pierre au dogue qui, ayant rompu sa chaîne, s'était précipité furieux sur ce pauvre chien si doux, si complaisant, si intelligent de l'aveugle. Celui-ci venait de s'asseoir sur un banc à côté de la porte de l'écurie, et s'informait de l'état de son chien, lui n'ayant rien du tout, disait-il: il ne voyait pas combien il était couvert

d'ordures. On n'osait pas trop lui dire comment se trouvait son chien, en le voyant saigner abondamment et boiter.

Le postillon venait d'atteler ses chevaux, et montait tout botté sur l'un d'eux, comme j'en étais là de mes observations ; il fit claquer son fouet et partit au galop ; il n'avait pas pris garde à tout cela. Le chien de l'aveugle m'attendrissait ; j'aurois, avant de partir, voulu savoir que ses blessures n'offraient rien de dangereux, mais il n'y eut pas moyen.

Ne sommes-nous pas ainsi dans la vie toujours emportés malgré nous, et ne roulons-nous pas sans cesse, sans savoir où nous allons. Nous avons beau desirer quelque chose, il nous faut passer, sans pouvoir satisfaire ses desirs et aller, toujours aller, ayant cependant un but, mais ignorant notre sort.

L'aventure de l'aveugle avait changé l'ordre de mes réflexions. Deux dames et un monsieur s'étant mis à parler anglais entre eux, de ce pauvre chien, cela donna occasion à ce monsieur d'engager une conversation gé-

nérale en français. Il traduisait à ces dames, qui avaient l'air de ne pas entendre notre langue, tout ce que l'on disait; ce qui donnait un air comique à cette petite scène de l'intérieur d'une diligence. Il nous apprit qu'il était Américain, des États-Unis, et était sur le point de repartir pour son pays.

Quand on est fortement frappé d'une idée, on y revient aisément et malgré soi, jusqu'à ce qu'il se présente autre chose pour faire diversion et appeler notre attention ailleurs.

L'accident arrivé à l'aveugle me trottait dans l'esprit. J'aurais desiré pouvoir être témoin des caresses dont il devait, à ce qu'il me semblait du moins, accabler son pauvre chien si précieux pour lui. J'aurais souhaité pouvoir compter les vibrations de son âme et deviner la parfaite intelligence qui doit exister entre deux êtres inséparables, mangeant le même pain, couchant ensemble, quoique si différents par leur espèce.

Je perdais là, sans doute, une belle occasion de louer le créateur d'avoir su ainsi inspirer à un animal un amour tendre, soucieux, intelligent pour l'homme, et qui sait

supporter une captivité si étroite pour lui plaire, lui être utile, car il n'est pas d'être qui ne soupire après cette chère liberté.

LXV.

La Montée.

La plupart des voyageurs étant descendus de voiture à une montée, je fis machinalement comme eux, et nous prîmes à pieds le devant, en examinant les beaux paysages qui se présentaient à nous. Les pommiers, chargés de fruits, attiraient notre attention; les bords de la route étaient garnis de pommes de la plus belle apparence, ce qui pouvait surprendre, ne voyant pas de maisons dans le voisinage.

Une des belles Américaines, étonnée, à ce qu'il paraît, de cela, tira un gant et en ramassa une. Elle voulut y mettre ses dents blanches, mais le goût ne lui en plut pas ; elle fit une grimace et jeta la pomme avec un geste, comme si elle lui eût dit :

« Va te faire cidre. »

C'était effectivement une pomme à cidre ; tout le monde sait qu'en Normandie on en fait beaucoup. Il y a bien de ces bons Normands qui préfèrent cette boisson au vin le plus délicieux. Chaque pays a ses productions particulières, ce qui établit cette diversité qui plaît et alimente le commerce qui est un des liens les plus puissants qui tiennent les hommes ; chacun ayant intérêt à tirer parti de la localité où il se trouve pour faire un échange de ce qu'il possède contre ce qui lui manque.

Après avoir un peu marché, lorsque l'on a retrouvé l'usage de ses jambes, engourdies par le peu d'espace qu'il est donné à chacun d'occuper dans une diligence, on sent, à la vue de riches plaines et des fruits répandus partout, son âme se dilater, et on rend in-

térieurement grâce à cette bonne nature qui nous prodigue ses trésors.

Le geste qu'avait fait la jeune Américaine, en jetant la pomme à terre, me rappela la betterave, qui a si bien réussi à se faire sucre, qu'elle effraie les planteurs de cannes à sucre du Nouveau-Monde, qui lui font une guerre terrible, l'accusant de tous leurs maux; elle les ruine et les réduira à la misère, disent-ils, si on n'y trouve un remède! Cet état de prospérité eût été si précieux dans un autre temps! Mais voilà comme rien n'arrive à propos.

Le ciel qui aime tous ses enfants, ne permettra pas que les uns aient tout le mal et les autres tous les profits et les plaisirs. Le bien et le mal seront équitablement partagés et chacun aura sa part de l'un et de l'autre. S'il nous arrive du bien, il ne faut pas trop nous glorifier, car le mal n'est pas loin et viendra nous surprendre à l'improviste.

La voiture nous rattrapa au milieu d'une plaine, ce qui était un bien après cette longue montée. Chacun de nous reprit sa place; nous étions contents de notre petite prome-

Une des belles Américai ait, car ce qu'il paraît, de cela, .ci qu'elle ramassa une. Elle voul voyageurs, blanches, mais le gr elle fit une grimace presque tou- geste, comme si , sans cela, ceux «Va te faire upant les premières C'était effe p heureux s'ils pouvaient tout le mo ur. Notre voiture descendait fait bea lle rapidité qu'il y avait de quoi mand ayer, ce qui me donna lieu de re- plus quer que les Normands sont aussi im- ti udents que nos Bourguignons et non moins habiles, en voyaut avec quelle adresse ils sa- vent se tirer des plus mauvais pas

Sans cette rapidité de la voiture qui nous tient en suspens (ce qui n'est rien en comparaison de la vapeur), je me serais sans doute remis à faire des réflexions; celles qui me seraient venues dans ce moment-là auraient été tronquées et se seraient certainement ressenties de l'état où je me trouvais par suite du mouvement de la diligence.

Nous venions de quitter une hauteur éclairée par les doux rayons du soleil du mois de

-e, et nous nous enfoncions dans
-illards ; l'entrée de l'averne n'é-
-bscure. Notre postillon tour-
et s'enfonçait toujours si
-l eût mérité de recevoir
, pour toutes ses habiles
-nt enfin retrouvé une plaine,
-ençâmes à respirer à l'aise ; la
- reprit un train plus modéré.

Le voyageur qui court la poste, arrive bien plus vite à son but que le piéton qui n'a que ses jambes et un bâton pour soutenir sa marche. Dans la société, les fils de familles riches sont bien plus tôt parvenus que les autres, la fortune a toujours de nombreux protecteurs, mais si ceux-ci font un aussi brillant chemin, ils ont plus de mérite, n'ayant eu d'autre appui qu'eux seuls ; car ceux qui arrivent d'eux-mêmes ne rencontrent partout qu'obstacles et dégoûts : les heureux qui tiennent se cramponnent et ne lâchent pas aisément prise.

LXVI.

Rouen.

Quand on voit des navires pour la première fois, on ne peut s'empêcher d'admirer le génie de l'homme qui a su bâtir des maisons mouvantes avec lesquelles il franchit les mers et parcourt le globe. Je regardais, avec grande curiosité, et beaucoup d'intérêt, et autant que le permettait la rapidité de la voiture, les vaisseaux dont la Seine était couverte dans les environs du pont.

Nous étions sur le point de quitter Rouen,

quand arrivèrent mes subrécargues, je me sentis, en voyant que nous avions de l'avance sur eux, déchargé d'un grand poids, lorsqu'on pesa notre voiture au sortir de la ville on dut la trouver plus légère.

J'aimais à jouir des environs, de cette ancienne capitale de la Normandie, animés par l'industrie. On y rencontre des teinturiers occupés à mettre en couleur le coton qui se répand dans le commerce sous mille formes diverses.

La Seine, sillonnée par des navires et des bateaux de tout genre, présente un air de vie et d'activité à cette partie inférieure du fleuve, qui charme. Les sinuosités riantes offrent des paysages charmants. Parvenu au sommet de la montée qu'il faut gravir pour sortir de Rouen, je me retournai pour voir la ville où s'éleva le bûcher de l'héroïne Jeanne-d'Arc sacrifiée à la vengeance des Anglais, et saluer le berceau du grand Corneille.

Le plaisir de voyager est de rencontrer des traces du génie, de quelque nature qu'il soit, je m'incline respectueusement et lui rends hommage ; personne n'est, plus que moi, dis-

posé à diviniser les génies. La nature en est si avare que ce serait ingratitude de ne pas les admirer quand ils paraissent en ce monde, et viennent, le flambeau à la main, éclairer leurs semblables. Une grande âme est, plus que tous les arguments, propre à montrer qu'il y a en nous quelque chose qui ne doit pas périr, car l'on n'est jamais plus convaincu de l'existence de l'âme que lorsque l'on en voit.

LXVII.

Le Commis Voyageur.

« Si vous croyez, dis-je, je ne sais trop à propos de quoi, à un voyageur que nous avions pris à Rouen et avec lequel je discutais, que les hommes deviendront jamais raisonnables et ne prendront d'autre guide que le bon sens et l'équité, vous êtes loin de mon opinion! » Je voulais le faire causer.

« Mais vous conviendrez, reprit-il, que nous valons mieux que les anciens? » Il ne paraissait pas, du reste, beaucoup les con-

naître les anciens. Le voilà à parler sur ce texte avec une volubilité telle que je crus bien faire de le laisser dire tout ce qu'il voudrait, car je croyais m'être aperçu qu'il avait seulement envie de parler et de débiter ce qu'il avait entendu dire partout; qui sait s'il ne se croyait pas lui-même au-dessus d'un Platon, d'un Cicéron?

Je ne tardai pas à voir que j'avais pris le bon parti. Je trouvais plaisant de le voir s'égarer au milieu de ces discours, s'interrompre tout court et demander naïvement : « Où en suis-je ! — Je voulais vous dire ; — ah, oui ! c'est cela. »

Il nous apprit qu'il était commis voyageur d'une forte maison de commerce et allait se rendre aux États-Unis, où l'appelait des affaires majeures, mais d'où il ne tarderait guère à revenir. Il nous parlait de tous les pays qu'il avait parcourus, on souriait de temps en temps, il n'en demandait pas davantage. Occuper les autres, paraissait mettre le comble à ses desirs

Il est de fait, qu'en diligence, c'est une distraction que de causer.

« Mais si partout, il se comporte ainsi, me disais-je en moi-même, voilà une grande prodigalité ; il est bien libéral pour un homme d'affaires, de distribuer ainsi son temps, sa vie, par conséquent à tout le monde, il a, j'en suis sûr, soin, en homme de commerce, de garder son argent ; le temps vaut-il moins? Est-il moins précieux? Peut-être qu'un commis voyageur en gagne en causant, comme un autre en travaillant : chacun a son genre d'affaires. »

De lassitude ou non, il s'endormit et se mit à ronfler de son mieux.

« Voilà, ajoutais-je, ce que c'est que l'habitude de voyager, on dort dans une diligence comme dans un lit. »

J'aurais voulu pouvoir en faire autant; j'avais beau fermer les yeux et me figurer que le sommeil allait me gagner, je m'aperçus qu'il me fuyait, au contraire ; ce n'est pas toujours, lorsqu'on cherche, que l'on trouve.

Le monde n'est que contrariété; si vous desirez une chose elle n'arrivera pas ; — commencez-vous à ne plus y compter et à savoir vous en passer? c'est alors qu'elle arrive, et

lorsque vous souhaitez autre chose qui vous fuit à son tour; notre vie se passe ainsi, en allant de desirs en desirs, plus souvent occupés de riens que de choses raisonnables.

Nous voyagions rapidement, j'aurais voulu aller moins vite, sachant mes subrécargues derrière moi, il me semblait que rien ne me pressait pour le moment. J'aurais desiré pouvoir goûter à loisir le plaisir de voir cette belle Normandie; mais le conducteur était pressé, le postillon le secondait de son mieux, les chevaux volaient.

Le commis voyageur se réveilla, juste au moment où la diligence s'arrêta pour donner, aux voyageurs, le temps de dîner. Il se frotta les yeux, sortit gai de la voiture. Il paraissait avoir repris de nouvelles forces dans son sommeil. Il parla à peu près seul, pendant tout le repas; demandait du meilleur vin, faisait enfin trotter les domestiques de l'hôtel comme s'il avait été chez lui : l'habitude de voyager donne de la hardiesse.

LXVIII.

Mon Voisin.

Il est impossible de voyager plusieurs dans une voiture sans avoir au moins un voisin ; j'en avais un de ceux qui ont une humeur envahissante et ne peuvent se tenir dans leurs limites : que de procès surgissent tous les jours pour quelques parcelles de terre que l'un veût s'approprier aux dépens d'un autre ! et cela fait vivre la justice, les avocats, les huissiers et tant d'autres ramifications de professions qui s'exercent pour tâcher de

mettre d'accord des gens qui ne veulent que chicanes.

J'aurais pu chercher, sans injustice, querelle à mon voisin qui gagnait, à chaque cahot de voiture, un peu de ma place, me repoussait dans mon coin où il aurait fini par m'applatir comme un hareng-saur, si je ne lui eusse, le plus poliment du monde, fait remarquer la tendance qu'il avait de me mettre dans un étau.

Je ne sais comment je m'y pris pour lui dire la chose, mais il trouva plaisant de remarquer combien peu d'espace j'occupais, tandis que lui en avait une si vaste et sans qu'il eût eu aucunement l'intention d'anticiper sur la mienne. C'était malgré lui qu'il me reléguait ainsi loin du centre.

Si tous les voisins étaient d'une humeur aussi accommodante, (je ne sais si cela venait du Beaune que nous avions bu à dîner), et d'aussi bonne foi que celui que j'avais dans la diligence, cela couperait court à bien des difficultés et mettrait les gens de chicane à pied. Mais il faut que tout le monde ait place au soleil ; et ce monde est composé de ma-

nière que l'on ne peut guère vivre qu'au détriment et en même temps à l'avantage les uns des autres.

Les hommes ressemblent aux poissons qui se mangent entre eux. De tout temps la puissance envahissante qui existe dans l'homme a occasionné les guerres les plus sanglantes, a bouleversé le monde, mais a produit les plus beaux traits d'héroïsme. Partout le bien et le mal sont mélangés.

LXIX.

Mon Vis-à-Vis.

J'étais content de mon voisin, mais je ne l'étais pas autant de mon vis-à-vis qui parlait, gesticulait et s'agitait sans cesse, en sorte que ses jambes incommodaient tout le monde; ses bras, faisant le télégraphe, étaient aussi génants que son verbiage était assommant.

J'aurais voulu trouver une montée pour descendre de voiture, afin de fuir sa loquacité, on ne peut guère faire autrement avec les grands parleurs; mais quand on se trouve

dans une diligence qui roule en plaine, il est impossible de songer à faire usage de ses jambes, il faut se résigner à son sort et avoir l'air de s'amuser de ce qui vous ennuie mortellement. Je souhaitais qu'il pût se rendormir ; n'y pouvant rien, je me blottis dans mon coin, ayant soin toutefois de me mettre en garde contre la tendance de mon voisin et conserver une place raisonnable.

Je regrettais la belle Américaine qui était restée à Rouen, ses jambes, ses bras n'incommodaient personne, et son silence était bien préférable au discoureur qui nous était survenu.

Si j'avais voulu me livrer à mes réflexions, il m'eût été impossible de trouver une idée qui eût le sens commun, il ne me pouvait venir un sujet capable de m'intéresser assez pour ne pas être distrait par mon vis-à-vis.

J'aurais, dans mon dépit, été capable de défier tous les philosophes stoïciens de pouvoir à ma place faire une figure raisonnable. Notre bavard aurait pris à tâche de nous assommer tous, qu'il n'aurait pas mieux réussi.

Il nous faisait desirer d'arriver promptement à notre destination.

Comme j'aime à tenir mon âme en repos et avoir des pensées suivies, j'aurais, dans ce moment là, donné je ne sais combien pour être seul.

LXX.

Le Hâvre.

Un gendarme se présenta à la portière de la diligence, au moment où nous franchissions la barrière et nous suivit, ainsi pendu à cette portière, jusqu'à l'arrivée de la voiture. Il nous fit exhiber nos passeports et s'en empara, en nous disant que nous les retrouverions chez les autorités compétentes.

Bien des étrangers ne peuvent concevoir cette mesure de police, de contraindre un voyageur à se munir d'un passeport pour cou-

rir les grands chemins, et de lui enlever ainsi pour l'obliger de retourner le chercher dans une ville inconnue : aussi trottent-ils en enrageant contre nous.

Je n'eus pas plutôt fait mettre mon portemanteau dans un hôtel, que je me fis conduire chez l'armateur du navire sur lequel je devais m'embarquer. Là, j'appris qu'il ne partirait que dans deux où trois jours; ce qui me présentait une marge suffisante pour me remettre de la fatigue de la diligence.

Le commis voyageur m'avait tellement frappé, que je pensais encore à lui et craignais de le rencontrer, et qu'il lui prit fantaisie de venir se loger avec moi; je ne songeais pas qu'il avait ses affaires au Hâvre et un voyage à exécuter.

Les navires qui entrent en ville au moyen des bassins me frappaient singulièrement. Tout était plein. Il y en avait même qui attendaient une place, afin de pouvoir opérer leur déchargement.

Les beaux bâtiments faisant la navigation avec New-Yorck méritaient d'être vus; aussi allait-on les visiter, comme à Paris on court

pour un squelette de baleine ou une girafe. On voit de tous côtés, dans cette ville du Hâvre, cette vie et cette activité qui dénotent de grandes affaires commerciales.

J'y trouvai partout beaucoup d'affabilité, et s'il était permis de conclure du particulier au général, je penserais que par sa position et le caractère de ses habitants, cette ville est appelée à jouer dans le monde commercial un rôle beaucoup plus important que celui qu'elle remplit aujourd'hui.

Le génie de l'homme qui sait, de nos jours, encore plus qu'autrefois triompher de tout, pourra, je pense, augmenter ses bassins, les agrandir et rendre l'entrée de son port d'un accès plus facile. Paris qui se trouve situé sur la Seine, donnera, de jour en jour, une plus grande importance au Hâvre qui finira par devenir l'une des plus importantes villes commerciales du monde.

Laissons nos conjectures là, pour aller faire un tour sur la jetée. On est sûr d'y rencontrer des étrangers; l'entrée d'un port de mer fréquenté a toujours de l'attrait pour celui qui n'y est pas habitué. La vue de l'Océan sourit

à l'imagination qui se plaît à s'égarer dans l'infini.

J'aimais à voir s'échapper de ces bassins resserrés, les vaisseaux parcourant le globe; c'est au moyen de ces machines mouvantes et obéissantes à la voix de l'homme que l'industrie prend son essor et va porter dans l'univers l'abondance et la richesse. Les espaces ne sont rien, le génie les franchit, toutes les nations se tiennent par le lien le plus fort qui réunisse les hommes, l'intérêt.

Si nous pouvions devenir raisonnables et ne jamais écouter le langage trompeur des passions, on oublierait les rivalités dangereuses : l'amour-propre disparaîtrait, cet amour de localités ou national qui a de tout temps fait tant de mal s'effacerait, on ne connaîtrait plus que l'émulation, chacun chercherait à devenir meilleur, à faire mieux qu'un autre ; siècle d'or quand viendras-tu ! Espérons, peut-être, que le sens commun se nationalisera partout, il n'a pas encore de pays, il en adoptera un, puisse-t-il embrasser le globe ! Et ne faire des enfants d'Adam qu'une seule et grande famille, ne voyant que

son vrai intérêt et ne faisant rien que dans l'intérêt de tous, étant la voie la plus sûre pour être soi-même heureux. On poursuit le bonheur, on s'égare dans la route et on est tout étonné, lorsqu'on est au bout, de n'en avoir pas même rencontré de traces. On ne devrait jamais rien accorder aux passions, au delà de ce que la saine raison prescrit.

Les gambades d'un grand singe de la côte d'Afrique interrompirent ici mes boutades et attirèrent mon attention. Je trouvais tant de ressemblance entre certains mouvements de cet animal et l'homme que je me mis à le plaindre, en le voyant ainsi enfermé dans une cage en fer. Qu'avait fait cette pauvre bête, pour être traitée de la sorte.

Maudite cupidité qui tourmente les hommes, tu ne pourras donc jamais te tenir dans des limites raisonnables? Quand on a trouvé un point sur lequel on puisse te louer, aussitôt on aperçoit un revers de médaille désagréable.

Ce singe amusait des enfants qui lui donnaient à manger, je m'attristais sur son sort et aurais desiré pouvoir le sentir dans les bois

d'où il avait été tiré, parce que je me figurais qu'il y serait mieux que renfermé comme il l'était.

N'y pouvant rien, je le quittai pour aller, jusqu'au bout de la jetée, voir les bâtiments de toute grandeur qui sillonnaient l'entrée du port et l'embouchure de la Seine. Un chasse-marée qui venait d'échouer sur le sable avait attiré quelques curieux qui faisaient leurs conjectures là dessus et accusaient le patron qui devait bien connaître, disaient-ils, l'entrée du port, savoir que les sables existaient là où il était couché sur le flanc. Je pensai que c'étaient des amateurs de poissons qui craignaient peut-être de n'en avoir pas d'assez frais, et je me retirai.

LXXI.

L'Hôtel.

Il est dans le monde une classe de sots qu'il faut ménager : ce sont des dogues faisant bonne garde autour de la maison; ils ne sauraient avoir d'autre utilité, mais ils peuvent devenir dangereux si on les irrite, car il n'y a rien de pis que la méchanceté des sots. Ceci est tout à fait un hors-d'œuvre ; mais à qui n'arrive-t-il pas, à chaque instant, d'avoir son âme ailleurs que son corps.

La taille bien prise, quoique un peu forte, de

la maîtresse de l'hôtel, qui descendait de son appartement et venait de passer devant ma chambre dont la porte était ouverte, vint interrompre la suite de mes idées. Il était l'heure de dîner. C'était, en un mot, une assez belle Normande, d'une humeur réjouie et d'une figure agréable, parée d'un incarnat qui en rehaussait encore l'éclat, et animée de beaux yeux bleus.

Elle servait la table d'hôte qu'elle tenait dans son hôtel, avec beaucoup de décence, de modestie et de grâce. Cet ordre que l'on voyait régner partout, ou qu'elle rétablissait d'un clin-d'œil, plaisait et disposait les voyageurs à l'estime ; c'est du moins l'impression qu'elle fit sur moi pendant les quatre jours que je restai au Hâvre.

A dîner, son mari occupait un des bouts de la table, et elle l'autre. Cet hôtel me parut assez achalandé ; il le méritait par ces petits soins que le voyageur y trouvait et qui font tant de plaisir à celui qui court les grands chemins, et n'a cette espèce de chez lui qu'un instant, quand il peut se reposer.

LXXII.

Le Navire.

J'étais au bout de la France; je n'avais plus qu'un pas à faire pour m'en éloigner. Au moment où le navire sortait des bassins et descendait le quai, le capitaine me tendit la main et je le fis, ce pas, le 30 de septembre.

Nous nous trouvâmes bientôt au milieu de la Manche, les côtes disparaissaient à nos yeux. Des troupeaux de dauphins sautaient devant nous. La nuit approchait, presque tous les passagers avaient déjà le mal de mer,

que j'étais encore sain, sur le pont, commençant sottement à croire que mes petites navigations, sur la Saône, auraient pu m'accoutumer au mouvement d'un bâtiment. J'en fus atteint le dernier, mais il me quitta le dernier, car je le ressentis tout le long de la traversée.

Je ne sais si l'arche de Noé était bâtie comme la nôtre et se trouvait disposée pour marcher aussi rapidement; mais il est de fait que, nous allions vite, poussé par un bon vent.

Un petit bâtiment s'étant trouvé sur notre passage, dans la première nuit, au milieu de l'obscurité la plus profonde, faillit à être coulé à fond. Le choc fut si rude, que je crus, malgré le peu de connaissance que me laissait le mal de mer, que nous touchions sur un rocher. J'entendis du bruit sur le pont; le capitaine gronda les matelots et ordonna, de nouveau, une surveillance exacte. Il y avait tellement l'œil lui-même, que rien de pareil ne se présenta dans le cours du voyage.

Quand on est lancé en pleine mer et ex-

posé à devenir le jouet des vents, et que l'on n'a d'autre perspective que l'eau et le ciel, on est naturellement porté à la méditation, car l'on n'est distrait que par le lever et le coucher du soleil et de la lune.

Lorsque le mal de mer vous laisse la force de faire quelques tours sur le pont, on trouve agréable de voyager avec un capitaine comme celui que nous avions; c'était un jeune homme instruit. Je ne fus point surpris d'apprendre qu'il écrivît. J'aimais à m'asseoir sur le banc de quart avec lui, dans les belles nuits, pour causer : sa conversation était instructive, je l'aimais beaucoup ; je conçus de l'estime pour lui, il me prit en affection, me prêtait des livres, les miens étant à fond de cale dans mes malles, impossible d'en avoir un. Le choix qu'il en avait fait pour composer sa petite bibliothèque de bord, montrait assez que c'était un homme à idées solides.

Notre capitaine aimait beaucoup la discussion et se trouvait souvent aux prises avec un passager qui, sans avoir jamais rien appris, s'imaginait savoir quelque chose ; aussi se fai-

sait-il un malin plaisir de le pousser à bout et mettre à jour sa sottise de manière à la rendre évidente aux yeux de tout le monde.

A l'aide d'un peu de mémoire notre sot croyait faire preuve d'esprit ; il aurait peut-être passé pour n'en pas manquer vis-à-vis de gens moins clairvoyants que notre capitaine, qui était toujours avec lui sur le ton de la plaisanterie, ce qui nous amusait tous. Notre savantasse allait jusqu'à vouloir se mêler de prendre hauteur avec les officiers et se rendait ridicule, même aux yeux du mousse.

Quand on se trouve dans un espace limité comme on l'est à bord d'un navire, un bouffon amuse, fait rire et abrège les journées qui paraissent toujours assez longues ; mais, lorsque l'on tombe avec un méchant, on est malheureux, parce que cette sorte de caractère ne peut se contraindre pendant une longue traversée : il s'ennuie, s'irrite de tout, intrigue, cherche à mettre la zizanie entre les passagers, et jouit dans son coin de ses malices. S'il vient à heurter des personnes aussi peu tolérantes que lui, il lève le masque, et cela devient souvent une cause de discorde, de

chicane, de trouble, et tout le monde souffre; car il n'est pas rare de se rencontrer avec des gens contrariants, qui trouvent aisément le moyen de prendre les autres passagers en grippe, sans autre raison que celle d'être resserrés entre des planches exposées à la merci des vents, et qui ne peuvent jamais s'accommoder de leur position, étant toujours hors des limites raisonnables.

Lorsqu'ils ont vu la *Dorade* venir faire briller ses riches couleurs à l'entour du navire, et ont assisté au calcul qui se fait pour savoir combien de nœuds on file à l'heure, ils se retournent en se frottant les mains, et supputent combien de jours encore il faut, d'un beau temps, pour arriver à la destination, puis reprennent leur air sombre. Leur impatience est si grande, qu'ils oublient toute idée de convenance, et se rendent insupportables par leurs mesquines taquineries.

LXXIII.

Tempête.

Dans les gros temps, quand les lames d'eau venaient inonder le pont, je ne pouvais pas bouger de ma cabane et souffrais beaucoup. Je réfléchissais alors, et pensais qu'il fallait être bien tourmenté du desir d'amasser de la fortune, ou philosophe, pour courir ainsi au bout du monde, s'exposer à toutes les tempêtes de l'océan, comme si ce n'était pas assez de celles de ses propres passions, et je disais bien sincèrement avec Virgile :

O fortunatos nimium sua si bona norint agricolas!

Mais, hélas ! qu'est-ce qui sait être heureux : notre bonheur dépend plus de nous que des objets extérieurs. On le sait; mais on fait comme si on l'ignorait, et on ne s'en attache pas moins à une infinité de choses, dont la garde seule nous cause plus d'ennui et d'embarras qu'elles ne peuvent contribuer à notre félicité.

Il est concevable que l'homme, malheureux dans son pays, cherche à fuir l'infortune qui le poursuit, et fasse dans ce cas le tour du globe au besoin ; il est trop naturel de courir après son bien-être, et on ne doit pas regarder à quelques dégoûts passagers pour cela. Si je comprenais mal que l'on prît tant de peine pour amasser des richesses, je concevais à merveille qu'une grande âme pût s'exposer à tout pour chercher quelque chose d'utile au reste des hommes, et j'étais disposé à l'admirer et à me louer d'être homme, en voyant mon semblable s'oublier et souffrir pour contribuer au bonheur des autres.

Ces êtres privilégiés, dont l'âme semble être descendue du ciel, me repassaient en la

mémoire. Je songeais aux anciens, aux modernes, à tout, en un mot; car, à quoi n'arrive-t-il point de penser quand on est, sans pouvoir bouger, étendu sur le lit un peu étroit qu'il est donné à chacun d'occuper sur un bâtiment de commerce.

On trouve, lorsque l'on est bien tourmenté, que c'est payer un peu cher sa curiosité, car il est aussi des gens qui aiment à sortir de leur pays par pure curiosité ; s'il leur reste quelque chose à desirer, elle est souvent satisfaite sur bien des points.

Quand on entend les vents siffler à ses oreilles,et qu'il semble que le ciel et l'enfer se mettent en courroux pour vous lancer, tantôt au fond d'un abîme, tantôt au sommet d'une lame d'eau, c'est alors, si l'on songe que l'on n'est séparé de la mort que par l'épaisseur d'une planche, que l'on regrette le sentier des vaches, et que l'on aimerait mieux être gardeur d'oisons qu'amiral de France.

Mais que le temps s'éclaircisse, que le vent se calme et que la brise d'un souffle bienfaisant vienne enfler vos voiles et vous pousser droit

au but, on devient comme le temps, gai, content; on entonne avec le marin :

« J'aime la fureur des flots ! »

On est brave après le danger.

Le mal de mer est comme le mal d'enfant, une fois passé on n'y songe plus; il faut bien que la chose soit ainsi, car autrement le monde finirait et les navires se pouriraient dans les ports. On s'y prend de manière à augmenter l'un et l'autre, et tous les jours l'on y travaille avec plus d'ardeur que jamais.

Ne craignez rien, Messieurs les amateurs des productions étrangères, l'industrie est habile, elle saura toujours s'ouvrir des voies pour écouler ses produits. Le beau sexe a beau se fâcher contre l'autre moitié du genre humain : le vent s'appaise, le zéphir prend son essor, l'amour voltige à travers les roses, le monde sourit, il n'y a pas à craindre que la race humaine disparaisse du globe avant le jugement dernier.

LXXIV.

Le Bord.

La vie de bord est la plus monotone, ennuyeuse et gourmande que je connaisse. Il est des estomacs que l'air de la mer tourmente tellement qu'ils ont toujours l'appétit ouvert. Si la table est à terre, une affaire d'importance pour certaines personnes, c'est encore bien pis à bord, où le désœuvrement ne laisse guère le temps de songer à autre chose.

Si tout ennuie en plaine mer, un rien y est

un sujet de distraction. Un oiseau qui vient, de lassitude, se reposer sur les mâts du navire, occupe ; si les matelots le prennent vivant, comme cela arrive souvent, c'est une grande affaire. Si un requin s'avise de suivre le navire, on s'en amuse.

C'est la position respective de chacun de nous qui donne de l'importance à certaine chose, elle paraît grande à telles personnes, et petite à d'autres, tant il est difficile de s'entendre, de se mettre précisément dans la position des autres, de s'y tenir et de juger sans passion.

L'imagination va toujours au-delà de la vérité, les chimères sont les compagnes de l'homme : il aime à s'entretenir d'illusions comme si la vérité faisait peur ; il n'y a que les philosophes qui la recherchent : les flatteurs la cachent si bien qu'elle devient invisible ; le monde semble être fait pour tromper et être trompé.

Je ne sais trop ce qui peut me tourmenter et me faire arrêter ainsi à bord; le souvenir n'en est cependant guère agréable, et qu'est-ce qu'on en peut dire, après tout?

Nous avions hâte d'arriver, comme on est pressé de sortir de toutes les positions fâcheuses où l'on se trouve, l'on ne se sent jamais bien où l'on est, ce que l'on espère vaut toujours mieux que ce que l'on tient, et on court sans cesse après quelque chose.

Nous courions toujours sur terre, et nous réussîmes à la découvrir le trente-sixième jour.

« Belle traversée! capitaine, s'écrièrent presque tous les passagers en même temps: c'est dommage que la nuit approche.

— On ne peut avoir un contentement parfait, Messieurs, dit le capitaine, demain nous mouillerons ou le diable s'en mêlera, et adieu les discussions de bord, ajouta-t-il en s'adressant au passager dont il s'était diverti pendant toute la traversée.

— Nous nous retrouverons chez le consignataire, reprit-il, je crains que là je ne sois battu, vous serez, vous, sur votre élément et moi hors du mien; je redoute bien d'être comme le poisson hors de l'eau, chacun a son tour, du reste nous verrons, je ne me donne pas encore pour vaincu. »

Notre homme se frottait les mains d'aise, croyant pouvoir prendre sa revanche et rendre ses railleries, au capitaine. C'est une étrange chose que la présomption, voulant marcher sur des échasses pour être en vue, elle tombe et se casse le nez.

LXXV.

La Matinée du Jour d'Arrivée.

Le lendemain matin, dès la pointe du jour, tout le monde était sur pied à bord. Grand branlebas partout, chacun se peigne, se nettoie, s'arrange pour descendre à terre. Il y avait un calme plat qui répondait mal à l'impatience où l'on était; c'est dans tout et partout de même, toujours des contrariétés, rien n'arrive sans cela.

Le navire était loin de filer onze nœuds à l'heure; faute de brise, les voiles battaient

follement de temps à autre contre les mâts; tout le monde avait beau examiner le ciel et invoquer Éole, nous marchions, mais si lentement, que nous nous figurions ne pas bouger, parce que notre impatience allait trop vite et avait hâte de nous mettre à terre. Il semble que c'était fait exprès pour le faire desirer. Il est bien arrivé à Moïse de mourir sans avoir touché la terre promise, il pouvait bien nous arriver à nous de voir celle-ci sans pouvoir y aborder.

Les jangadas et les pirogues des pêcheurs nous passaient et repassaient devant le nez. Nous avions beau les regarder, puis les voiles du navire, cela ne faisait pas de brise et ne nous avançait à rien. Ces petites embarcations, si curieuses pour des Européens qui ne s'y attendent pas, allaient très bien à leurs affaires au moyen de rames, et nous, nous semblions devoir rester là à l'entrée du port. Si nos desirs eussent pû créer du vent, à la bonne heure, les voiles eussent bientôt été tendues et l'ancre n'eût pas tardé à aller effrayer les habitants de l'onde.

Nous venions de doubler le lieu où Cabral

débarqua lorsqu'il découvrit cette partie du monde; c'était près de l'entrée de la baie de Saint-Salvador, du côté où est aujourd'hui le port; il n'avait sans doute pas osé y pénétrer crainte d'accident. Il prit terre un peu au nord du fort Saint-Antoine, dans les environs de l'endroit où s'élève le phare, et s'avança jusque sur le monticule où est aujourd'hui l'église de la Grâce, et où existait alors le palais, pour mieux dire la cabane de la reine du lieu qui depuis alla en Europe où elle fut baptisée. Elle eut l'honneur d'avoir Catherine de Médicis pour marraine; après quoi elle revint, mariée à ce même Cabral, régner sur ses sauvages sous le nom de Catherine.

Ce petit trait d'érudition était à peine épuisé que nous nous trouvâmes entrer dans la baie de tous les Saints.

La ville, bâtie à droite en amphithéâtre, sur une grande étendue de terrain, à travers la verdure éternelle des tropiques, se dessinait devant nous et nous présentait un beau coup-d'œil.

Que la verdure fait plaisir après une longue traversée, quand on a été longtemps sans

apercevoir autre chose que le ciel et l'eau. Ceux qui étaient dans l'arche de Noé ne virent pas le rameau d'olivier avec plus de plaisir que je n'en éprouvai à la vue des cocotiers, bananiers et autres végétaux particuliers au pays.

LXXVI.

Débarquement.

Quand on quitte Paris et que l'on se trouve ainsi transporté sous les tropiques, on éprouve des émotions bien vives, en présence d'une riante végétation et d'un beau ciel, et l'on a bien vite oublié les nausées de la mer et les désagréments du bord.

On arrive avec toutes les idées de philantropie de la civilisation moderne, et on ne peut voir, sans ressentir un déchirement de cœur, ces millions d'êtres nus, sous ce soleil

brûlant, gémir dans l'esclavage. Je fus douloureusement affecté à terre en apercevant une quantité prodigieuse de nègres poussant des cris sauvages en portant des fardeaux ; on ne rencontre guère que cela dans les rues.

Ce qui me frappa surtout, ce furent les négresses presque nues, couchées à terre sur le pavé, occupées à allaiter leurs enfants absolument nus. Il faut, me disais-je, que ces êtres soient bien malheureux pour n'avoir pas de quoi se couvrir, je les plaignais et marchais péniblement et pensif.

Ma peine augmenta encore, en passant devant des sortes de magasins où l'on vendait des esclaves; vingt ou trente n'ayant pour tout vêtement qu'un méchant petit morceau de toile, faisant l'office de la feuille de figuier pour cacher ce que l'on ne doit pas montrer, étaient là, hommes comme femmes, pour échantillon au devant de la porte ; j'en avais alors déjà trop vu, j'aurais voulu que ma curiosité n'eût pas trouvé à se satisfaire sur ce chapitre là et de cette manière.

« Comment, me disais-je en moi-même, un

si beau ciel peut-il couvrir pareille chose! Un si beau soleil l'éclairer! » Tout n'est que contradiction dans ce monde. C'est dans les pays à esclaves où il faut aller puiser des idées du néant de l'homme; c'est là qu'on le voit dans toute sa laideur et sa misère. Mais tout cela est l'ouvrage des hommes. Si l'intérêt enfante parfois de grandes et belles choses, par d'autres il en produit de bien vilaines; oui, ce sont la cupidité et l'avarice, monstres hideux qui réduisent à cet état d'abjection, une grande partie de notre espèce. La côte d'Afrique les produit, le Nouveau-Monde les consume et ne trouve jamais en avoir assez : ses vastes déserts sont incultes, ses immenses forêts persistent toujours à rester vierges et à former le séjour des animaux de tout genre. Que demeure-t-il à faire à l'observateur, sinon de plaindre l'espèce humaine dans ses folies.

On découvre un monde nouveau, on en massacre les habitants ; on va chercher dans un autre monde des hommes pour faire produire ce nouveau. On a trouvé cela beau pendant trois siècles, les ministres de l'autel le

prêchaient dans la chaire de vérité, croyant par là gagner le ciel pour leur compte, et des âmes à Dieu, comme s'il avait jamais eu besoin des hommes pour parvenir à ses fins. O présomption humaine ! tu ne cesseras donc jamais de te mêler de tout, pour renverser toute idée de sens commun?

L'intérêt est un habile logicien, il sait trouver les raisons les plus spécieuses pour parvenir à ses fins. Les propriétaires du sol ont toujours le même intérêt, les mêmes idées et les mêmes arguments pour couvrir leur cupidité; ils font, aujourd'hui, clandestinement, parce que la loi qu'ils voudraient briser s'y oppose, un trafic que désapprouvent les lumières. La raison, l'humanité se taisent devant l'intérêt, tout se réduit à ce misérable intérêt. Que les grandes âmes sont rares!

Nous venions de relâcher dans un pays où le peu de blancs que l'on rencontre dans les rues est assez proprement vêtu et selon les modes européennes. Chez lui l'habitant des tropiques est dans un très grand négligé; mais en public, semblable au climat, il est toujours paré, affable, quoique sérieux; il se

montre comme la nature, qui est toujours riante, triomphante, offrant des fleurs et des fruits en tout temps.

Ce beau ciel est, à certaine époque de l'année, d'une grande perfidie, il vous fait bonne mine, vous sortez et tout à coup un nuage vient vous surprendre en trahison et vous inonder. Les gens du pays ont un mot pour peindre ce temps là, ils l'appellent *tempo de mangaçao*, temps d'attrape. Si le ciel traite ainsi ses enfants, faut-il trouver étrange que les hommes, en proie à toutes les passions, soient faux, se trahissent et se vendent entre eux?

On ne tarde guère à s'apercevoir que pour demeurer dans ces pays lointains, un Européen doit être ou malheureux, ou philosophe.

FIN.

LETTRES SUR LE BRÉSIL.

LETTRE I.

Bahia, le 20 décembre 1832.

Comment te portes-tu, mon cher Camille? La santé est un bien solide et bon dont on fait ce qu'on veut, dit madame de Sévigné : aussi soigne-la bien, cette santé. Tu ris peut-être de mes conseils étant gros et gras, du moins j'aime à le croire ; mais que les livres ne te tuent pas ainsi que Pascal et tant d'autres.

Rien de mieux que de cultiver son esprit, mais il ne faut pas que ce soit au détriment

de la matière. Quelque mépris qu'un philosophe puisse avoir pour la matière, elle vaut cependant son prix ; demande plutôt à....

Eh bien ! à qui ? à Théophile donc, qui le sait tout aussi bien que personne, et va plutôt le trouver, où tu es sûr de le rencontrer, pour t'en instruire.

Tu parais curieux de savoir quelque chose de ce pays-ci. Avant que mes causeries aillent te chercher au coin de ton feu (à propos, fais-tu toujours un feu à ôter ton habit comme à Paris ?), il faut te décider à faire un voyage... autour de ta chambre, à t'embarquer et te résoudre, pendant quarante à cinquantejours, à n'avoir d'autres amusements que de regarder le ciel et l'eau ; te divertir à examiner la dorade se montrant pour faire briller ses riches couleurs à l'entour du navire ; les dauphins paraissant de temps à autre par troupe sur la surface de l'eau ; le requin, précédé de son pilote, avalant, le requin s'entend, goulument tout ce qu'on lui jette, voire même de vieux souliers ; des poissons volants, venant pour ainsi dire tomber dans la poële à frire ; quelques oiseaux égarés se reposant

dans les huniers, et qui se laissent prendre, tant ils sont épuisés de fatigue.

Quand tu auras vu tout cela, et auras assisté au petit lever et au grand coucher de M. le soleil et de madame la lune, tu entendras, un beau jour, un matelot crier du haut des mâts : terre ! Ce mot de terre fait frissonner tout le monde, depuis le capitaine jusqu'au mousse ; et longues vues de trotter, et chacun de grimper sur les cages à poules, se haussant sur la pointe des pieds pour voir cette terre si ardemment souhaitée ; tout cela est l'affaire d'un instant : alors les visages s'épanouissent, et la gaîté succède à l'air sombre.

Insensiblement, on la découvre cette terre; on distingue les arbres, les maisons. On voit passer près du navire les pirogues des pêcheurs, d'un seul arbre creusé, volant sur l'eau comme un papillon. On se trouve à l'entrée de la baie, ayant à sa gauche l'île d'Itaparica, objet d'envie des Anglais, admirant à sa droite les habitations en amphithéâtre, entrecoupées de verdure bordant

cette partie de la côte sur une étendue d'une lieue et demie.

Quel coup-d'œil enchanteur, pour un Européen, de voir cette végétation animée ; ces arbres, dont aucun ne ressemble à ceux d'Europe, et dont on ne se fait pas une idée avant de les avoir vus ! Vous voilà près du fort de mer, à côté des navires de toutes les nations. L'ancre se précipite et va rendre enfin votre navire immobile.

Vous êtes arrivés ; on se sauve à terre aussitôt qu'on le peut : si l'on débarque près de l'arsenal, on jette un coup-d'œil sur les navires en construction, puis on cherche à retrouver l'usage de ses jambes à travers les rues de Bahia. Voilà le terrain fixe, s'écrierait M. J. B., de célèbre mémoire.

Pour t'intéresser, je ne demanderais qu'un peu de ce talent d'écrire que possédaient les femmes à l'âge d'or de la littérature française, je veux dire au siècle de Louis XIV. Ce siècle d'or se renouvelle de nos jours ; mais comment une plume sauvage, parlant de *sauvages* (tout ce qui n'est pas de

Rome est nécessairement barbare), pourrait-elle plaire à un Européen? . . . . .

J'ai beau regarder mon encrier et le retourner dans tous les sens, je ne vois au fond qu'une espèce de boue, d'où ne pourra jamais sortir un style passable. Que peux-tu espérer d'ailleurs d'un homme qui ne sait pas même tailler ses plumes. Un style dépourvu des ornements du goût ne sera jamais, mon bon ami, que détestable; tiens-le pour sûr; n'en parlons plus.

J'ai regret de ton départ de la capitale, c'est un regret intéressé, comme tu vas voir. Je comptais sur toi pour me tenir au courant de la littérature, point qui m'intéresse toujours beaucoup.

Adieu, mon bon ami, il faut ménager tes yeux; présente mes respects à tes tante, oncle, cousin, cousine; rappelle-moi au souvenir de M. Baptiste, que je nomme, ou pour parler diplomatiquement, que nous nommons notre résident près de ta sérénissime seigneurie, avec charge d'avoir l'œil sur ta personne, dont les intentions suspectes nous font craindre une trop longue application à

l'étude. A cet effet, nous enjoignons à notre féal et amé sièur Baptiste, de ne te souffrir un livre entre les mains qu'une demi-heure ou trois quarts d'heure de suite au plus, et cela par ordonnance d'un grand docteur de l'antiquité, et sur ce, nous prions Dieu, M. l'ambassadeur, qu'il vous ait en sa sainte garde.

Distribue, à l'entour de toi, mes salutations à quiconque peut encore se souvenir de moi; embrasse ton père de ma part, et je t'embrasse, toi, par-dessus le marché : aime-moi toujours et songe qu'il y a, au-delà de l'Océan, une personne qui te chérit.

LETTRE II.

1er février 1833.

Dans ma dernière lettre, je t'ai, mon cher Camille, laissé, ce me semble, au milieu de la rue, ce qui n'est guère poli; mais c'est ainsi que l'on est toujours sûr de se trouver, en abordant une terre étrangère.

En arrivant ici, d'aimables employés de la douane me firent la galanterie, ainsi qu'à deux autres jeunes voyageurs, de nous prendre sur leur canot pour nous conduire à terre. Pendant le trajet, le médecin, chargé

de la visite de santé, qui entend le français, voulut savoir quelques nouvelles, et parla littérature. Je m'aperçus que le docteur avait plus de curiosité que de connaissances en belles lettres.

Après avoir pris congé de nos officiers de douane, nous trouvâmes tous nos voyageurs à l'arsenal, s'amusant à regarder *o imperador do Brasil*, grand vaisseau alors en construction. En essayant de faire le tour de ce colosse, je croyais avoir tout-à-fait perdu l'usage de mes jambes et pensai à me mettre en nourrice pour apprendre de nouveau à marcher.

Nous nous acheminâmes, tous ensemble, vers le palais, résidence du président de la province. Ce palais est situé, dans la haute ville, au-dessus d'une montée très rapide. Arrivés là nous entrâmes, notre capitaine en tête, pour annoncer, aux autorités locales, que nous venions de débarquer sur le territoire brésilien; on ne se souciait non plus de nous que du grand Turc: on nous dit tout simplement que si nous avions des passeports nous pourrions les leur envoyer à no-

tre loisir, si nous le jugions à propos, ou bien les remettre à notre consul. Et puis nous nous en retournâmes comme nous étions venus, sans traverser des haies de gendarmes.

Heureux peuple, me disais-je en moi-même en descendant l'escalier, qui n'est point élevé dans la crainte des gendarmes, et qui peut aller dans les rues, même dans le palais d'un représentant, d'un empereur, sans avoir peur que son ombre le prenne au collet, pour lui demander d'où il vient, où il va, et voir si son passeport est en règle. Ceci me donna une bonne opinion du pays.

Je finissais mes réflexions sur la place où nous nous arrêtâmes pour l'examiner. Le palais, qui n'a rien de beau, fait un des carrés de cette place; en face se trouve l'hôtel des Monnaies, à droite du palais un édifice destiné en partie aux réunions des chambres municipales, espèce d'hôtel de ville et servant de prison dans son autre partie; à gauche divers bâtiments; l'un deux sert de tribunal.

Pendant que nous regardions tout cela, vint à passer une femme.

« De quel ordre, dis-je en m'approchant d'un jeune homme qui avait déjà habité Bahia pendant quelque temps, est cette jeune et jolie religieuse? je ne dis pas cela pour capter l'attention de mon lecteur selon le précepte, mais parce que c'est la vérité.

— Ce n'est point, me répondit-il en riant, une religieuse, mais bien une femme du peuple, c'est ainsi qu'elles sortent affublées d'un manteau qui leur laisse à peine voir le bout du nez. »

Ce manteau, pensais-je, doit jouer un grand rôle dans les aventures galantes, aussi est-ce la principale pièce, dans les doux rendez-vous.

Je me fis conduire chez les négociants où j'avais à faire. En quittant leur comptoir pour m'embarquer et retourner à bord, j'allai tout droit à l'arsenal. Je ne savais alors que ces quatre mots portugais : *O senhor sabe fallar francez*. J'avais beau dire mes quatre mots aux visages les moins noirs que je voyais au-

tour de ce vaisseau, aucun n'ayant été capable de m'entendre au-delà de mes quatre mots, je fus obligé de retourner au comptoir d'où je sortais pour avoir un guide et me faire conduire à bord; mais écoute le malheur, je ne retrouvais plus la maison et courais d'escalier en escalier.

Cette étourderie m'en rappela une autre que je vais te raconter en forme de digression ou d'épisode, comme tu voudras, ce m'est tout un : Lorsque je fus à Paris pour la première fois, la voiture arriva de nuit et me déposa dans un hôtel.

Préoccupé d'une seule chose, je n'eus rien de plus pressé, le lendemain matin, que de sortir de l'hôtel et m'en aller demandant à tout venant mon chemin pour aller à l'école de droit. On parle français à Paris, et un homme, je devrais plutôt dire un bambin portant encore les pantalons à demi rapés sur les bancs de l'école de philosophie, savait assez de français pour se faire entendre : tu vois de suite la différence de position.

Mon inscription prise, je descends la rue

St-Jacques. En arrivant sur le pont Notre-Dame, il me vint dans l'idée : Eh ! mais si je ne retrouvais pas l'hôtel où sont tous mes effets ! Je savais qu'il y avait une place de fiacres en face, voilà tout ; mais les fiacres pouvaient s'en aller et ce n'était plus une place de fiacres pour moi. Je vais toujours sans balancer et tombai droit à l'hôtel, qu'un magasin de bas voisin acheva de me faire reconnaître, parce que ces bas dessinés sur des planches me frappèrent, sans autrement y faire attention dans le moment.

Voici l'histoire, quoique peu honorable pour moi, que je voulais te conter et que j'achevais de me conter à moi-même, lorsque je retrouvai le comptoir d'où j'étais sorti un moment auparavant. Je fis rire ces négocians en leur demandant un interprète. S'ils eussent su mon aventure de l'arsenal et m'eussent vu, et note bien qu'ils pouvaient me voir, aller, le chapeau à la main (car il faut être poli et surtout quand on a besoin des gens), dire à tout venant mes quatre mots de portugais, ils eussent ri bien davantage à mes dé-

pens. Mon guide m'acheta quelques oranges et me fit reconduire à bord où je dînai et couchai pour la dernière fois.

Le lendemain matin, je descendis à terre de bonne heure pour chercher un gîte. J'allai à l'hôtel de l'Univers, le seul hôtel existant alors; mais cet hôtel de l'Univers est loin de contenir l'univers; il n'y avait pas de place; on m'indiqua le théâtre, où on loue des chambres aux étrangers; j'y trouvai ce que je cherchais. Ce théâtre n'a rien de merveilleux que d'être dans une très belle position au-dessus d'une montée, *Ladeira*, d'où l'œil s'étend et jouit d'un des plus beaux points de vue du monde.

Lors de mon arrivée, la traite des esclaves existait dans tout son beau; cet infâme trafic se faisait avec d'autant plus d'activité, qu'il ne restait plus que quelques mois pour s'y livrer licitement, d'après les traités. Les navires négriers arrivaient de la côte d'Afrique abondamment chargés de marchandise humaine. Les bricks, les trois mâts ne suffisaient plus. On avait fait un grand quatre-mâts, sans doute pour aller plus vite, car la cupidité

veut des aîles. On voyait de grands bateaux débarquer ces pauvres créatures par centaines ; on les mettait dans de vastes magasins destinés à cette espèce de marchandise.

Vingt ou trente nègres, hommes comme femmes, nus à l'exception d'un méchant petit morceau de toile faisant l'office de la feuille du figuier, étaient assis pour échantillon, au-devant de la porte de ces sortes de magasins. On en voit encore, mais c'est plus rare.

Il arrivait quelquefois que ces nègres, lorsqu'ils recevaient de leurs surveillants plus de mauvais traitements que de nourriture, se révoltaient, brisaient les portes, entraient dans des magasins d'armes dont ils se saisissaient, et tuaient à tort ou à droit ceux qui s'opposaient à leur passage. On mettait à leur poursuite quelques détachements de troupes qui les traquaient dans les bois et les tuaient comme des bêtes féroces. J'ai vu cela.

Bahia est divisée en haute et basse ville ; la haute est destinée aux habitations ; la basse est entièrement consacrée au com-

merce. Sur le bord de la mer sont de grands magasins, espèces d'entrepôts de sucre, coton, café, cuirs, tabac, etc. Ces cinq articles forment la majeure partie des produits du Brésil qui alimentent le commerce étranger, et la presque totalité va en Europe.

Le pays abonde en outre en Manioc, racine dont on fait de la farine qui sert de nourriture à la presque totalité de la population ; en riz, en igname, grosse racine, cousine germaine de la pomme de terre ; en œpim, autre racine qui, cuite devant le feu, comme Cincinnatus faisait autrefois rôtir ses raves, aspirerait au goût du marron; en une infinité de fruits, dont les plus connus, à moi du moins, sont : la banane, l'orange, l'ananas, la menga, le coco, le jaca ; ce dernier fruit est gros comme une citrouille et croît sur un très grand arbre. Si le villageois de Lafontaine avait vu cela, il ne se serait pas plaint, lui qui aurait mieux aimé voir des citrouilles que des glands sur les chênes.

C'est pour répondre à tes questions que j'entre dans ces particularités-là, car tu me parais curieux de connaître les productions

du Brésil. La végétation y est si animée, qu'il y a des arbres qui croissent dans l'espace d'un an, donnent constamment leurs fruits pendant deux ou trois ans, et meurent encore chargés de fruits qui ne peuvent arriver à maturité. Tel est le *mamona* papayer : c'est un arbre qui croît partout et produit un fruit assez semblable, pour la grosseur et la forme, aux melons de la petite espèce. Ses fruits sont rangés en chaîne d'oignons, à l'entour du sommet de la tige de l'arbre.

Je ne finirais pas, si je voulais te faire l'éloge de l'orange, de l'ananas, de la menga. Ces fruits ont une saveur au-dessus de toute expression ; il en est de même de la banane, que l'on mange journellement, sans s'en lasser jamais. Ce fruit, comme tant d'autres, n'a point de saison particulière ; il se présente tous les jours, étant toujours sûr d'être bien reçu.

Une des choses curieuses qui surprennent l'étranger en arrivant ici, ce sont ces longues pirogues *canoas*, d'un seul arbre creusé, conduites par six, huit ou douze nègres, selon la grandeur de la pirogue. Ces nègres,

ayant rarement d'autres vêtements qu'un caleçon, se tiennent debout pour diriger cette frêle embarcation, avec une rame chacun, quand ils ne sont pas à pleines voiles, et cela n'a lieu que lorsqu'ils apportent au marché les poissons qu'ils viennent de prendre, ou quelquefois des fruits.

Tous les fardeaux sont portés par les esclaves qui aiment à marcher par troupes, en criant des airs variés en mesure, qui leur servent de marche. Ils croient se délasser en s'époumonant par leurs cris perçants.

On ne voit aucune voiture de transport. Les seules qu'il y ait sont des carosses traînés par deux ou quatre mules, en général très belles. Ces carosses sont assez semblables aux coucous que l'on voit crier sur les places à Paris : Encore un lapin pour Saint-Cloud, pour Versailles ! allons, Messieurs, pour Sceaux ! pour Sceaux ! encore un lapin, et nous partons à la minute. Tu te rappelles cela.

Les chevaux sont presque tous destinés à servir de monture ; l'espèce en est petite ; il s'en trouve de jolis. Quant aux ânes, on ne leur

met non plus qu'à Cuiseaux, de béguins sur la tête, aussi leurs oreilles, croissant en liberté, viennent-elles d'une belle longueur.

Cette folie est venue si naturellement se placer au bout de ma plume que je l'ai laissée aller. Je doute que de pareilles fadaises puissent t'intéresser. Avant de continuer, j'attendrai de tes nouvelles. Je crains de te fatiguer de détails que tu n'auras pas le courage de lire. Au lieu de t'écrire une lettre raisonnable je t'envoie un volume : c'est à mourir. Il y a ici une infinité de petites particularités amusantes pour nous qui sommes sur les lieux, et sans doute ennuyeuses pour ceux qui en sont éloignés.

Tu recevras cette lettre à l'arrivée des hirondelles. Si celles de ce pays-ci allaient en France, je les chargerais de te porter un peu de notre soleil pour voir s'il ne vaut pas mieux que le vôtre. Mais, hélas! je ne pense pas qu'elles quittent ce beau ciel pour les brouillards de la Seille.

Il n'y a que le rossignol que nous pourrions vous envier; je n'en ai pas encore vu de traces ici : on voit cependant un petit oiseau, très

familier, nichant dans les tuiles des maisons, qui a un petit fausset de ce divin rossignol, mais son ramage ne peut pas faire oublier celui du chantre de vos bois.

N'admires-tu pas comme j'ai de la peine à cesser de t'entretenir. Je dis que je vais finir et je recommence. Nous avons été deux mois sans pluie, avec un temps constamment magnifique dont nous n'avions garde de nous plaindre.

Je ne t'envoie pas cette fois-ci de compliments à distribuer. Je crains que tu ne saches qu'en faire et qu'ils te restent. Je ne saurais oublier, cependant, la famille de ton oncle; j'embrasse ton père ainsi que toi. Adieu.

LETTRE III.

1er juillet 1833.

Au Brésil, comme ailleurs, mon cher Camille, chacun est ce qu'il peut et cherche à paraître plus qu'il n'est; moins peut-être qu'à Londres, à Paris et dans les grandes villes d'Europe où les arts et l'industrie rivalisant de zèle poussent, à la folie, les têtes faibles et faciles à séduire. Peu d'âmes, il est vrai, sont d'une trempe assez forte pour résister aux séductions de tout genre qui assaillent à chaque pas l'habitant des grandes cités d'Eu-

rope. On se lance dans les superfluités et le faste jette des prodigalités infinies, ignorées dans un pays encore neuf.

En arrivant à Bahia, les premières choses qui frappent, sont, comme autre part, les monuments publics; les plus beaux édifices de la ville, beaux relativement au pays s'entend, car qui voudrait comparer ses églises, à Saint-Pierre de Rome, au Panthéon, à Notre-Dame de Paris trouverait un terrible mécompte; revenons, les plus beaux édifices sont les églises, car Dieu passe et doit passer avant tout; la ville compte douze paroisses, les faubourgs en forment en outre trois. Les couvents sont ensuite ce qu'il y a de mieux bâti.

« Dieu prodigue ses biens
A ceux qui font vœu d'être siens. »

Il y a des moines, des capucins de différents ordres, des couvents de femmes. Ce pays-ci est la vraie terre de liberté, chacun y peut vivre à sa fantaisie et s'enfermer si bon lui semble dans un cloître, permission que l'on n'a pas en France, ni partout ailleurs.

En France on est plus libre, dit-on, à Paris qu'ailleurs, encore faut-il ne pas trop heurter certaines personnes : car aussitôt gendarmes de courir et prisons de s'ouvrir, cela est l'affaire d'une signature avec paraphe. Voilà vraisemblablement pourquoi les jeunes gens vont toujours courant dans les rues, de peur sans doute d'être pris pour d'autres et de se voir conduits à la préfecture de police ; ces méprises sont toujours fâcheuses. Y à-t-il au monde un style plus décousu que le mien ; toujours des digressions ; revenons, non pas à nos moutons, mais à nos églises. Les églises, donc, des paroisses et des couvents, rivalisent de magnificence, pendant la semaine sainte. Ces églises éclairées de mille cierges qui du pavé montent à la voûte, répandent une clarté admirable. Aussi est-ce une procession pour les visiter. Celui qui veut voir les femmes qui ordinairement ne sortent pas, court les églises ces jours-là, et en voit passablement et de toutes couleurs.

Les jeunes gens, plus occupés des femmes que des cérémonies religieuses, entrent, sor-

tent, parlent, passent, repassent, font les damerets et finissent par rendre les belles plus attentives à leur manége qu'à ce qui se passe au chœur.

Nous sommes souvent, nous autres Européens, obligés de baisser les yeux, quand ces beautés du tropique, à l'œil vif et animé, viennent à nous fixer ; tant nous sommes peu accoutumés à affronter le regard des belles.

Ces promenades n'ont lieu que la nuit et se prolongent très tard. La ville ces jours-là est un vrai Longchamp, surtout s'il fait clair de lune, spectacle toujours beau en ce pays-ci, et invitant à sortir.

Les jeunes filles de couleur, depuis la mulâtre jusqu'à la créole, rivalisent avec les blanches, pour chercher à fixer les regards de cette jeunesse folâtre. Chacun paraît plus occupé de son voisin que du chant ou des sermons des moines; c'est un contraste frappant pour le spectateur attentif.

Sous ce soleil du tropique la jeune fille de dix ans a des prétentions, cela n'est point étonnant dans un pays où les femmes sont

grand'mères à vingt-cinq ans. Il ne faut pas s'étonner, après cela, si la population de l'Amérique augmente avec tant de rapidité. Que de demoiselles, chez vous, seraient grand'mères si elles étaient ici !

Je voltige, d'objets en objets, comme un papillon ; ainsi ne t'étonne pas de me voir passer d'une idée à une autre sans ces précautions oratoires recommandées par les rhéteurs. Moi qui cause en badinant avec toi, je ne me soucie des préceptes, non plus que des règles, et ne me plais qu'à suivre mes caprices, ce qui est plus commode.

Je te donne à deviner comment on porte, dans ce pays-ci, une bouteille ?

Belle demande, diras-tu : dans sa main, ou sous son bras, comme les Fanchons de St-Usuge et lieux circonvoisins, lorsqu'elles remontent de la cave.

Pas du tout, tu n'y es pas. C'est sur la tête.

Voyons si tu seras plus heureux cette fois-ci : comment se porte une clé, un verre avec un peu d'huile ou de vinaigre, dans le verre s'entend ?

Ceci n'est pas difficile, dis-tu : *distinguo*, je tiens la clé à la main ou la met dans ma poche ; quant au verre, je ne le mets ni dans ma poche, ni sous mon bras, crainte d'accident, mais je le prends à la main, et arrivé ainsi sans encombre à la ville, mieux que la Perrette de Lafontaine.

— Crois-tu y être ?

— Sans doute.

— Eh bien ! non : c'est encore sur la tête que les noirs portent tout cela, comme tout ce qu'ils portent, lourd ou léger. Ce n'est pas que leur force gisse dans leurs cheveux, comme chez Samson ; car non seulement ils se coupent les cheveux, mais ils font mieux que cela, ils se rasent la tête et toutes les parties du corps où naît la laine, laine est le mot propre, ne t'en déplaise, et on ne pourrait pas dire ici comme la chanson de Ratenelle le ronfle sur la musette :

Il y a de la laine.

Fais toi chanter cela par l'un des Messieurs L....., c'est très drôle dans la bouche de C..., presque autant que joué sur la vielle

et la musette. Si tu vas à Ratenelle, danse un peu cela et tu verras que c'est au moins aussi dansant que le petit cotillon lui-même.

Puisque je suis sur la danse, la musique qui est sa plus proche voisine, demande qu'on s'occupe un peu d'elle. Ce n'est pas de celle des Rossini, des Boïeldieu et autres grands maîtres qui ont le privilége d'amuser les gens de goût et le plus souvent même ceux qui en sont dépourvus, dont je veux te dire un mot; mais de cette musique simple et à la portée de tout le monde, que le nègre fait, ou avec un petit panier rempli de petits cailloux, ou avec un fil d'archal tendu sur un arc, ou avec une espèce de violon fait avec un coco et autres instruments tout aussi simples, en grande vogue à la côte d'Afrique.

Tu sais que l'Afrique a toujours eu le privilége d'offrir des choses rares et curieuses, ainsi que le dit Rabelais. Les danses que les nègres exécutent au son de leurs instruments de musique, sont encore plus curieuses que ces instruments.

Les sémillantes nymphes de l'Opéra n'entendent rien aux poses voluptueuses. La plus

grossière négresse tatouée dans toutes les parties du corps, avec des trous aux lèvres, au nez, en sait plus qu'elles, ou du moins n'omet aucune de ces poses voluptueuses dans sa manière de danser. C'est à se tenir le ventre, quand on voit ces nègres animés par la musique, dont ils raffolent, s'abandonner à leur naturel. Trouve-moi quelque chose d'aussi divertissant, à St-Usuge; plains-toi, après cela, que je ne te dis rien.

Tu sauras, si tu ne le sais déjà, que les esclaves marchent pieds nus. Les affranchis, quelques uns du moins, portent souliers, mais l'habitude qu'ils ont de se passer de cordonnier, fait qu'ils se trouvent bien de cette économie, quoique libres; à moins qu'ils ne soient de frérie, alors ils s'estropient pour faire voir qu'ils ont de quoi porter souliers.

Quant aux créoles, ils portent chaussures, s'ils ne sont esclaves. Les femmes ont de petits souliers à talon *chinelas*, sans quartiers, qui ne leur cachent pas entièrement les doigts des pieds, et marchent, là-dessus, sans bas, avec beaucoup plus de grâce

que la plupart des blanches avec nos chaussures d'Europe.

Toutes les négresses en général s'habillent avec un *pano da costa*, espèce de manteau à la grecque dont elles se drapent avec une grâce divine. Moi qui aime tout ce qui est antique, tu dois penser comme je me plais à voir ces costumes qui me rappellent les beaux siècles des Thémistocle, des Périclès.

Mon goût pour l'antiquité va presque aussi loin que celui de M. ...., tu sais de qui je veux parler, ce qui n'est pas peu dire. J'aimerais, comme lui, voir la terre couverte de broussailles et de ronces, uniquement parce que je présume que c'est la première verdure qui parut après le déluge ! sans exclure pour cela les laitues, les choux, etc., dont se nourrissent les lièvres, puisque tu aimes à leur faire la chasse dans la saison. Quand je parle ainsi, je m'entends et ne voudrais pas que Dieu refusât de donner la pâture aux petits des oiseaux. Je gâte Racine, je lui en demande très humblement pardon, rétablis mon désordre.

Crois-tu, mon cher Camille, qu'il soit facile de faire rire des gens que l'on écorche? si tu le crois, tu n'approches *mie* de mon opinion. Sais-tu pourquoi on ne rit plus dans le siècle où nous sommes? C'est parce que le budget augmente et les recettes diminuent. Le receveur qui lève le plus clair produit de la terre, rit sans point de doute, en emportant les écus, et rirait bien plus fort, s'il n'était obligé de les envoyer à Paris, qui est un gouffre capable d'avaler la France et peut-être toute l'Europe, si son appétit augmente en proportion de ses habits brodés. C'est un vrai Gargantua, et beaucoup plus colossal que son aîné.

Mais pourquoi ne danse-t-on plus guère, sur l'herbe drue, le petit cotillon, la laine et autres danses non moins récréatives qu'amusantes? C'est parce que les gendarmes veulent se fourrer partout le sabre au côté. C'est un terrible rabat-joie que le glaive.

On nous dit ici que la France est libre; je n'ose trop le croire, à moins que tu ne m'assures voir les paysans de St-Usuge, Vincelles, Ratenelle, en blouse et en sabots, dan-

ser les jours de fêtes, sous la coudraie, comme nos aïeux, sans être protégés par les gardes-champêtres.

Nous sommes si loin de la France, qu'on cherche à nous faire avaler les goujons sans les faire frire. Où va la France emportée par la vapeur, avec tout l'attirail de cette prodigieuse industrie de la civilisation moderne? Boira-t-elle son propre sang pour assouvir sa soif guerrière? Gare aux chênes à la cime élevée, ils sont trop exposés; la foudre les brise, tandis que les roseaux lèvent la tête après l'orage.

L'avenir nous cache des prodiges; patience, le temps vole sans vouloir regarder en arrière. L'expérience des siècles passés est perdue, chacun se croit assez riche de son propre fonds; et moi qui parle, où vais-je, en divaguant ainsi? je n'en sais rien. En voilà assez, il y a, sans doute, longtemps que tu as dit que c'était trop.

LETTRE IV.

20 juillet 1833.

Aimes-tu mes fagots, mon cher Camille ? si tu ne les aimes pas. je te plains; si tu les aimes, tu n'as qu'à faire signe, on t'en enverra de tout bois et de toute pièce : la matière ne saurait manquer dans un pays où il y a tant d'immenses forêts vierges.

Il me prend aujourd'hui fantaisie de causer avec toi; je lâche la bride sur le col à ma plume, elle s'en ira par galopades, ruades et pétarades, je ne sais où. Si, chemin faisant,

elle rencontre quelque chose d'intéressant, elle te le mandera.

Elle aura beau battre pays, jamais elle ne rencontrera de la neige, de la glace, encore moins du givre et du verglas; tout cela est chose inconnue dans ce pays. On aurait même de la peine, en certains lieux, à se faire une idée des brouillards, si on ne voyait des nuages de temps à autre : toujours de la verdure, la cime des arbres nous montre le printemps dans tout son triomphe, tandis que le centre nous étale toutes les richesses de l'automne : quant aux deux autres saisons, elles sont tellement confondues qu'on ne peut les distinguer, à moins qu'on ne dise que c'est un été perpétuel. Il n'est pas question d'hiver, dans le sens du moinsque l'on entend par ce mot à St-Usuge.

S'il vient à tomber une petite pluie, l'air est embaumé par l'odeur de toutes sortes de fleurs. Les oiseaux les plus riches en plumage jettent de la variété et de la vie à travers cette verdure éternelle.

Des milliers d'insectes pullulent sous ce ciel bienfaisant; la cigale chante tout l'été,

c'est-à-dire toujours, sans crainte d'être au dépourvu quand viendra la bise. J'en ai remarqué une espèce grosse comme un hanneton, dont le cri imite à s'y méprendre, le bruit des grelots d'un cheval de courrier au galop.

Il y a aussi des crapauds coassant d'une telle manière, qu'on jurerait que ce sont les tailleurs de pierres de Tournus. J'ai cru longtemps que c'était non pas des tailleurs de pierres de Tournus, mais quelques uns de ce pays-ci.

Le sol est entrecoupé de vallons et dans ces vallons coulent des ruisseaux sur les bords desquels on cultive le riz, les légumes, etc. Pour peu que tu sois disposé à te représenter les choses poétiquement, il est facile de te figurer voir les nymphes s'approcher d'un air timide de ces ruisseaux pour s'y rafraîchir ; rien ne t'empêche d'y placer Apollon avec toute sa cour, le paysage n'en sera que plus complet et riant. Mais si tu veux voir les choses comme elles sont, au lieu de nymphes au teint blanc et aux pieds délicats, tu trouveras des négresses auprès de ces

fontaines, et au lieu d'Apollon, un noir à taille athlétique, bêchant cette terre si féconde.

Une espèce de mouche, *luciola*, volant dans la nuit, jette des lueurs semblables à de petites étoiles. Les clairs de lune sont magnifiques dans ce paradis terrestre; aussi le naturel du pays aime-t-il à en jouir; il sort dans les belles soirées, s'assied au devant de sa maison, sur une natte ou sur la verdure, une guitare à la main; et là, inspiré par Phœbé, il chante ses amours ou des airs patriotiques. Le

Nũnca mais! nunca mais!
O despotismo regera, regera nossas accoens.

électrise tous les cœurs; partout l'amour de la patrie fait vibrer les âmes: c'est cet amour qui a enfanté ces génies de l'antiquité, qui attirent notre admiration et désespèrent nos modernes. On a beau me dire que nous valons mieux que les anciens, quelque bonne opinion que je sois tenté d'avoir de mes contemporains, je n'en crois que ce que bon me semble. Chacun est assez disposé à s'estimer

plus que son voisin, mais ce n'est pas ainsi que je juge des choses.

L'audacieux et fluet cocotier aime le bord de la mer ; l'humble et suave ananas se plaît dans un terrain sablonneux ; l'oranger, le manguier, le bananier, poussent indistinctement partout ; le cotonnier ne craint pas les élévations, ainsi que le cafier ; ce dernier demande un grand travail pour être entretenu. Le tabac veut un terrain choisi et exige beaucoup de soins. La canne à sucre ne se déplaît pas dans les plaines ; on en voit des champs immenses. Le cacao est assez rare ici ; Maragnhao en fournit davantage.

Ce pays-ci pourrait cultiver avec succès toutes les plantes de l'Inde. Ce qui manque, sur ce vaste sol du Brésil, ce sont les bras. L'esclavage qui introduisait naguère des milliers de cultivateurs, est défendu aujourd'hui, et la traite ne peut se faire qu'en contrebande, et se fait à la barbe des Anglais, qui ont l'air de vouloir l'empêcher.

Quand le sot préjugé, qui empêche les gens libres d'oser travailler, aura disparu,

et que chacun sentira que, pour avoir quelque chose, il faut le gagner par son travail, alors, mais seulement alors, ce pays-ci prendra un essor, et jouera dans le monde un rôle beaucoup plus grand qu'on ne peut le calculer à présent. Si tu veux avoir mon avis làdessus, le voici : je crois que, si les gouvernants ne le retiennent trop longtemps dans un cercle timide et rétréci, ce pays-ci est (s'il peut un jour jouir d'un bon système politique adapté au climat), appelé à tenir, avec les États-Unis, le premier rang dans le globe, et notre vieille Europe pâlira devant le Nouveau-Monde. C'est ainsi que nous poussons les générations qui nous précèdent, comme celles qui nous suivent nous envoient après celles que nous chassons devant nous. Ainsi va le monde ; tout passe, rien de durable ; il n'y a d'éternellement vrai que Dieu est Dieu.

Si tu n'es pas content de mon langage politico-pastoral, tu es singulièrement de mon avis. Voilà ce qne c'est que d'avoir, de ton indulgente amitié, une trop bonne opinion, sans cela, je n'oserais t'envoyer cette rapsodie.

Claudite jam rivos pueri sat prata biberunt.

J'aime mieux m'en tenir à ce conseil de Virgile et te laisser sur ce vers, qui vaut à lui seul, un million de fois mieux que tout ce que je pourrais te dire.

Mais, à propos, une chose dont ne parle pas Virgile, et qu'il faut que je te mande sans débrider, c'est que nous sommes dans la fureur de la pêche de la baleine. Ce qui m'y fait songer, c'est qu'en jetant les yeux sur la baie, je viens d'apercevoir un grand nombre de bâtiments pêcheurs la parcourir dans tous tous les sens.

Ce roi de l'Océan vient, à cette saison, se promener dans ces parages; il visite toutes les ramifications de son vaste empire, jette, en passant, un coup-d'œil sur les navires à l'ancre, et poursuit son chemin. Il se donne, de temps à autre, le plaisir de faire croire qu'une petite île sort soudainement de l'eau; ce n'est autre chose que le dos de cette majesté marine.

C'est alors que les chaloupes, armées pour lui faire la guerre, volent à sa poursuite. Chacune d'elles est montée par dix ou douze hommes de couleur, forts et robustes. Sur

l'avant, semblable à Neptune, se tient le harponneur avec son trident bien affilé. Le timonnier, qui est sur l'arrière, dirige les mouvements de ce petit bâtiment; le reste de l'équipage est occupé dans le centre. Une seule voile, mais grande, fait voler cette chaloupe avec une rapidité étonnante. Un grand numéro est au milieu de cette voile, afin que chacun se reconnaisse. Toute barque qui frappe le monstre et laisse un harpon dans son corps, a droit à une récompense. La chaloupe qui a le bonheur de le diriger prisonnier près de terre, hisse un pavillon de victoire. On court à son aide, et la baleine est amenée sur le sable, au moyen d'un cabestan et à grands renforts de bras.

Quand ces pêcheurs rencontrent de petits baleineaux, ils ne les méprisent point, mais les harponnent pour avoir leur mère. La tendresse de la baleine est extrême; lorsqu'elle sent son fils prisonnier, elle cherche à le sauver, donne de grands coups de queue pour le tirer de ce mauvais pas. C'est alors que les pêcheurs l'accablent de leurs dards, et peuvent l'attraper en toute sûreté.

L'amour maternel lui fait braver la mort, elle s'oublie pour sauver son jeune enfant. Tous les pêcheurs s'accordent à dire cela ; je l'ai demandé à plusieurs. Il y a aussi, m'ont-ils assuré, des parents dénaturés qui, loin de chercher à sauver ces jeunes baleines, fuient et ne reparaissent plus. Mais il faut croire que ce sont des étrangers qui ne peuvent être émus par d'autres sentiments que par celui de leur propre salut. Les pêcheurs ont déjà attrapé une quarantaine de baleines depuis le commencement de la pêche.

P. S. Je me trouvais, il y a un instant, chez un négociant qui avait acheté une partie de coton ; son vendeur lui a remis, aujourd'hui, la liste et l'ordre pour faire embarquer ce coton : une heure après son départ, au moment où j'entrais, il lui avait pris fantaisie d'examiner ces pièces qui sentent tellement la canelle, que je n'ai pu résister au desir de te mander cette folie, pour te faire savoir ce que je fais. Tu es bien instruit qu'à présent je suis encore poursuivi par l'odeur de la canelle.

« Peut-être, un peu plus tard, respirerai-

je, me dit ce négociant, l'odeur du beurre, ou du jambon, car j'attends une autre liste de coton ; et comme ce dernier vendeur est, ainsi que l'autre, un *vendilhao*, espèce de marchand épicier, il m'apportera vraisemblablement une odeur quelconque, et cela par-dessus le marché. »

Tu vois qu'ici, il est facile de se parfumer sans bourse délier. Ce sont des gens que l'on pourrait suivre à la piste, comme les parfumeurs de Paris ; et cela sans être trop bon lévrier, pour peu que l'on eût le nez fin on pourrait leur dire :

Senhor, Joao ou Joaquim, vous venez d'acheter ou vendre telle ou telle chose ! ils seraient gens à vous regarder entre les deux yeux et disposés à vous prendre pour sorcier plutôt que de s'apercevoir que vous avez un nez au milieu du visage.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Paris. — Imp. de LACOUR, rue des Boucheries S.-Grm. 38.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

Au dépôt central, Rue des Boucheries-Saint-Germain, 38.

PENSÉES DIVERSES.

1 vol. in-18, 1 fr. 50 cent.

SYLVINO ET ANINA

MŒURS

BRÉSILIENNES.

1 vol. in-8, 3 fr. 50 c.

CONTES

AUX

ENFANTS DU PEUPLE,

PAR ALPH. VIOLLET,

1 vol. in-18, avec 4 gravures, 1 fr. 25 c.

3e ÉDITION.

PARIS. — Imprimerie de LACOUR, r. des Boucheries-S.-Germ., 38.